Ciné Fantastique

MAD MOVIES

63

AVORIAZ

Belgique: 146 FB · Suisse: 6,50 F · Espagne: 5,50 Pts · Canada: $ 5,75

Spécial AVORIAZ

Tous les Films

M 2016 - 63 - 20,00 F

3792016020000 00630





Collection *Les Nuits Fantastiques*

15 Vidéo Cassettes pour trembler !

129 F La cassette *

En vente partout: hypermarchés, vidéo-clubs, magasins spécialisés, grands magasins...



** Prix généralement constaté*



Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 63. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Nick D'Auria. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Nick D'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Maitland Mc Donagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Michel Ménoré, Danielle Parra. **Correspondants** : Maitland Mac Donagh (New York), Marc Shapiro (Los Angeles) Alberto Farina (Italie). **Maquette Team** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Howard Berger, Roger Bourdeau, Jean Boyenval, Pierre Carboni, Agnès Chabot, Joël Dangol, DDA, Firmin Dartois, Joe Deakin, Thierrry Defait, Françoise Dessaigne, Mike Elliott, François Frey, Stéphane Gateau, Jane Gibbs, Laura Gouadain, Jean-Pierre Jakson, Olivier Jahan, Vanessa Jerrom, KNB, Anne Lara, Benoît Lestang, Marie-Laure Lotti, Andrew McBride, Elisabeth Meunier, Jean-François Meyer, Multimédia Promotion, Gilles Polinien, André-Paul Ricci, Robert Schlockoff, Jill Sattinger.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: S.I.E.P. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Janvier 90. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.



SOMMAIRE

ACTUALITES

ENTRETIENS

RUBRIQUES

COUVERTURE: Illustration de Jean-Pierre FERTE.



SOCIETY



LEVIATHAN



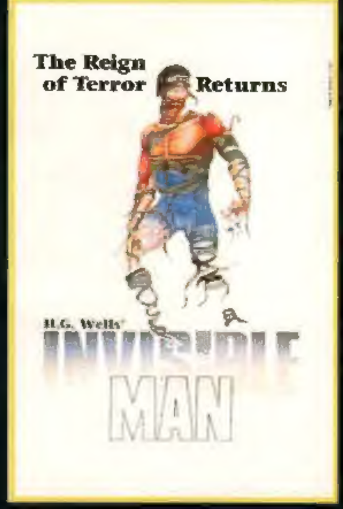
EMBRASSE-MOI VAMPIRE

NOTULES LUNAIRES

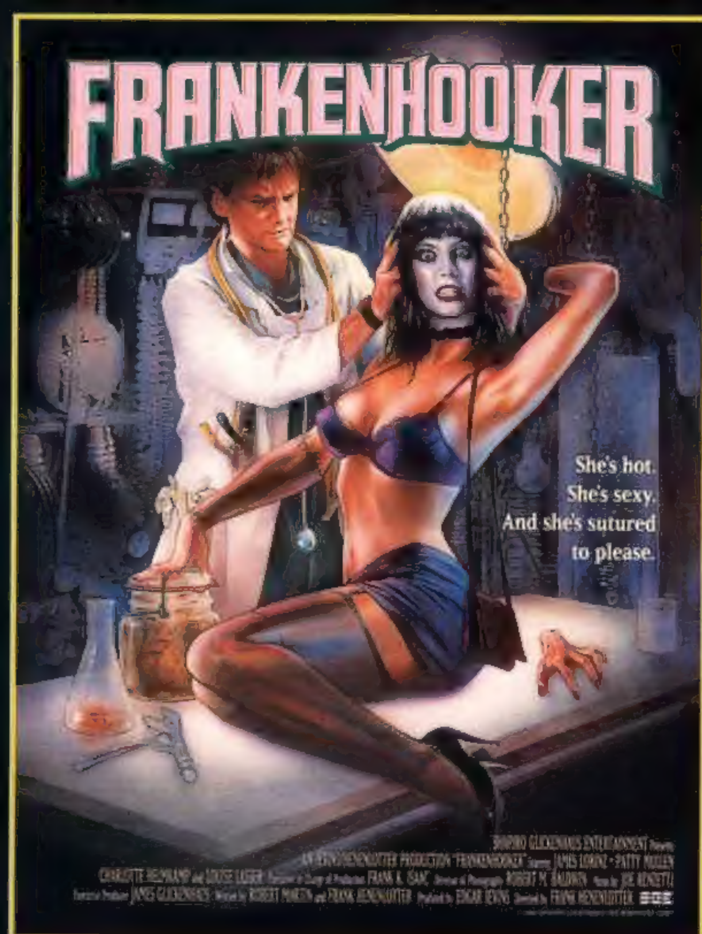
■ Démarrons en douceur avec le tournage de **Child's Play II** commencé en août dernier et qui n'a pas été un jeu d'enfant pour des raisons de contrats entre compagnies et de nombreux problèmes syndicaux. Avec un budget de 12 millions de $, il espère approcher les 33 millions de $ de recettes cinéma du premier.

■ Claude Chabrol n'a peur de rien ces temps-ci ; après **Jours Tranquilles à Clichy**, il vient de débuter le tournage de **Docteur M.** qui s'inspire du personnage popularisé par Fritz Lang : le Docteur Mabuse. Au générique, on trouvera Alan Bates, Jennifer Beals et Jan Niklas.

■ Frank Henenlotter ne respecte rien. Pas même les vieux classiques comme **Frankenstein** qui devient devant sa caméra **Frankenhooker**, "Frankenpute" en français. L'auteur de **Frère de Sang** et de **Elmer, Le Remue-Méninges** montre ici un jeune inventeur tentant de construire la femme parfaite après la mort de sa fiancée. Les premières images du film sont très prometteuses. Regrettons néanmoins les nombreux points communs avec **Bride of the Re-Animator**.



■ La société *Wildstreet Pictures* connaît une activité frénétique dans le domaine du fantastique. Après **Society**, **The Dark Side of the Moon**, **The Bride of Re-Animator** et **Nightwish**, la voici qui s'attaque au remake d'un vieux classique, **Invisible Man** d'après H.G. Wells. Brian Yuzna, le réalisateur, y mettra l'accent sur le côté terrifiant de l'histoire avec un héros qui perd ses boules et souhaite dominer le monde (*non, il perd la boule, San Helving, seulement la boule*).



EDITORIAL

Il y a des périodes où tout va mal, d'autres où tout va très mal, d'autres où ça va un peu mieux que si la conjoncture se montrait franchement plus défavorable, et d'autres enfin où les choses paraissent bien pires que si cela avait été mieux. Mais dans l'ensemble, c'est plutôt moyen, quoi.
Eh bien en ce début d'année, au contraire, figurez-vous que tout va très bien. Parfaitement.
L'Europe se construit, la détente se confirme à l'Est, nous ne sommes plus qu'à 10 années de l'an 2000, Le Pen ne sera plus intouchable et, pour cerner plus directement nos problèmes de cœur : le Fantastique repart en flèche, notre couverture n'a jamais été plus belle et Avoriaz démarre dans quasiment 15 jours. Avouez que tout va presque trop bien, non ? Et en plus, je viens de trouver un appartement en plein Paris (quoi, ça n'a aucun rapport, comment ça, on s'en fout ?).
Avoriaz représente un peu notre grande rencontre internationale à nous. Comme d'autres font annuellement le point sur les progrès de la lutte contre le cancer ou sur la désertion galopante des camarades complètement partis du Parti ; nous, nous prenons la température du fantastique mondial à cette occasion-là. Je dis bien "mondial", car de nouvelles tendances commencent à s'affirmer à Avoriaz. Déjà, il ne s'agit plus pour les promoteurs d'assimiler le festival à un presse-hémoglobine où une clientèle bien chic viendrait se donner les moyens d'avoir peur sans fréquenter pour autant les salles populaires (d'ailleurs, il n'y en a presque plus...).
Comme je le disais tout récemment à Steph. de Monac : "Le Fantastique c'est aussi le rêve, le fantasme sylphidien, le merveilleux, et surtout la poésie, enfin quoi, merde, bordel à queue"... (excusez mon lyrisme !).
C'est ainsi que des **Freddy 5**, ou des **Massacre à la Tronçonneuse 3** se retrouvent interdits de séjour pour crime de lèse-fantastique et scènes gore caractérisées. Le fantastique sera soft ou ne sera pas. Faudra-t-il donc que Chantal Goya tortille des fesses dans **Vendredi 13 N° 9** pour qu'il puisse figu-

■ Il faudra attendre Noël 1991 pour voir, aux Etats-Unis, une nouvelle version de **La Belle et la Bête** en dessin animé, produite par les studios *Walt Disney*, bien sûr.

■ L'Académie des Films Fantastiques, d'Horreur et de Science-Fiction vient de remettre ses *Saturn Awards* pour 1989. **Roger Rabbit** rafle le titre de meilleur film fantastique, meilleure réalisation et prix des effets spéciaux. **Beetlejuice** est sacré meilleur film d'horreur, meilleurs maquilleurs et meilleure actrice de complément. Tom Hanks est le "best actor" pour **Big** dont le scénario est également récompensé. Puis en vrac : récompenses diverses pour **Alien Nation**, meilleur film de SF, Catherine Hicks, meilleure actrice dans **Child's Play**, **Hellbound : Hellraiser II** (musique), **Willow** (costumes), **Star Trek : The New Generation** (série TV)... et le *George Pal Memorial Award* pour David Cronenberg. Pour l'année prochaine, nous songeons déjà à concourir pour la meilleure notule utilisant le plus de fois le mot meilleur...

■ *Troma* exploite son fonds de commerce en annonçant le tournage de la suite de **Class of Nuke'em High/ Atomic College**. Elle bénéficie du titre étonnant de **Subhumanoid Meltdown** (pas de doute c'est bien du *Troma*...) et l'histoire est de Lloyd Kaufman lui-même.

■ C'est Douglas Jackson qui met **Whispers** au point. Tourné au Canada, il s'agit d'un thriller d'après Dean R. Koontz, avec Victoria Tennan et Chris Sarandon.

■ A propos de *Troma* : Soft, très soft **The Toxic Avenger III** de Michael Herz et Lloyd Kaufman. Exit le gore, bonjour les bons sentiments. Toujours sous la direction des boss maison, Lloyd Kaufman et Michael Herz, notre super-héros crade est enrôlé dans un groupe néo-nazi pour financer l'opération des yeux de sa fiancée. Toxic finit par affronter le Diable en personne au terme d'une aventure clean qui décevra forcément les fanas du premier de la série. Tout fout le camp !



rer au prochain festival ? Pas de doute, y'a un malaise.
Ensuite, et en pleine européite aiguë (encore une question d'écus, vous allez voir... - ça tombe bien, j'adore les histoires d'écus...), il devient intenable d'accueillir chaque année une proportion de quatre-vingts pour cent de productions américaines (dixit le Ministère de la Culture - hello Ddddjack...- qui, il faut bien le souligner (euh, la typo, si vous tenez à votre place, attention !) arrose largement de ses subsides la prestigieuse manifestation. Fermez la parenthèse). Maintenant, on va faire la part équitable aux autres pays et avant tout aux pays européens dont, devinez qui ? Ceux qui connaissent déjà la réponse ne la soufflent pas aux autres... Ben oui, la France, évidemment. Remarquez, si le cinéma fantastique français montrait moins de nullités, il n'y aurait peut-être pas besoin de le défendre... Pas con, non ?
Cette année, nous fournirons donc trois films, pas moins. Il faut remonter à 1983, avec **Le Prix du danger**, de Boisset, **Le Démon dans l'Ile**, de Francis Leroi, **La Belle Captive**, de Robbe-Grillet, et encore **Le Dernier Combat**, de Luc Besson, pour trouver une pareille chance de grapiller quelque chose au palmarès (encore que pour **La Belle Captive**, je mettrai quelques bémols). Alors en avant **36-15 Code Père Noël**, **Adrénaline** (anthologie de courts métrage français, dont le cinglant **Sculpture Physique**), **Baby Blood**, et même pourquoi pas **Rabid Grannies** (pas à Avoriaz cette année, mais ça ne fait rien... avec nous les Belges !). Ne voilà-t-il pas cette chère expression française en route vers de nouvelles aventures et d'excellentes nouvelles pour démarrer l'année ?
Je vous le répète : tout va bien. Envoyez acquiescements, avis contraires et bulletins d'abonnement à l'adresse habituelle et bonsoir à tous.
Ah, attendez, j'ai là le Père Noël qui tient à faire une déclaration de la plus haute importance. Vite alors parce que j'ai plus la place... Hein, quoi, "bonne année" ? C'est pour nous dire ça que vous nous dérangez en plein édito ?
Bon, ben bonne année alors, les p'tits loups..

Jean-Pierre PUTTERS

■ Thierry Notz est un jeune réalisateur suisse qui fait partie de l'écurie Corman. Dès qu'il aura terminé **Watchers II : The Outsider** pour *Concorde* ; il s'attaquera au mur de Berlin... pas au marteau, en film ! **The Day the Wall came down** est en effet une histoire d'espionnage conçue en un week-end par Corman. Son esprit d'à propos n'est plus à vanter !

■ Sergio Martino (**Atomic Cyborg**, **Le Continent des Hommes Poissons**) marche sur les traces du John Carpenter des **Aventures de Jack Burton** avec **American Rickshaw**, une histoire policière qui tourne rapidement au fantastique. Un conducteur de pousse-pousse dans le quartier chinois de Miami est impliqué bien malgré lui dans la quête d'une statuette millénaire également convoitée par les Forces du Mal. De la série B bien troussée, un peu glauque avec la présence obligatoire de Donald Pleasence et Daniel Greene.





■ La *Fox* battue sur la ligne d'arrivée des séquelles par *Flora Film*, une société italienne. Enjeu de la course : **Alien 3**. Pas fous, les Italiens reprennent le scénario du film de Ridley Scott, plus une sombre histoire d'espionnage industriel. Issu de magouilles chimico-bactériolіques, le monstre décime les uns après les autres les membres d'une mine. Mais une jolie androïde du nom de Haven retourne finalement sa veste pour venir en aide aux rescapés. Il s'agit évidemment d'une péripétie calquée sur **Aliens** de James Cameron... Le réalisateur de **Alien 3** est le terrible Bruno Mattéi qui hésite entre les pseudonymes de Vincent Dawn et Bob Hunter pour signer son forfait. Précisons que Mattéi, auteur des **Rats de Manhattan** et de **Virus Cannibale**, est l'un des cinéastes les plus Z de la création.

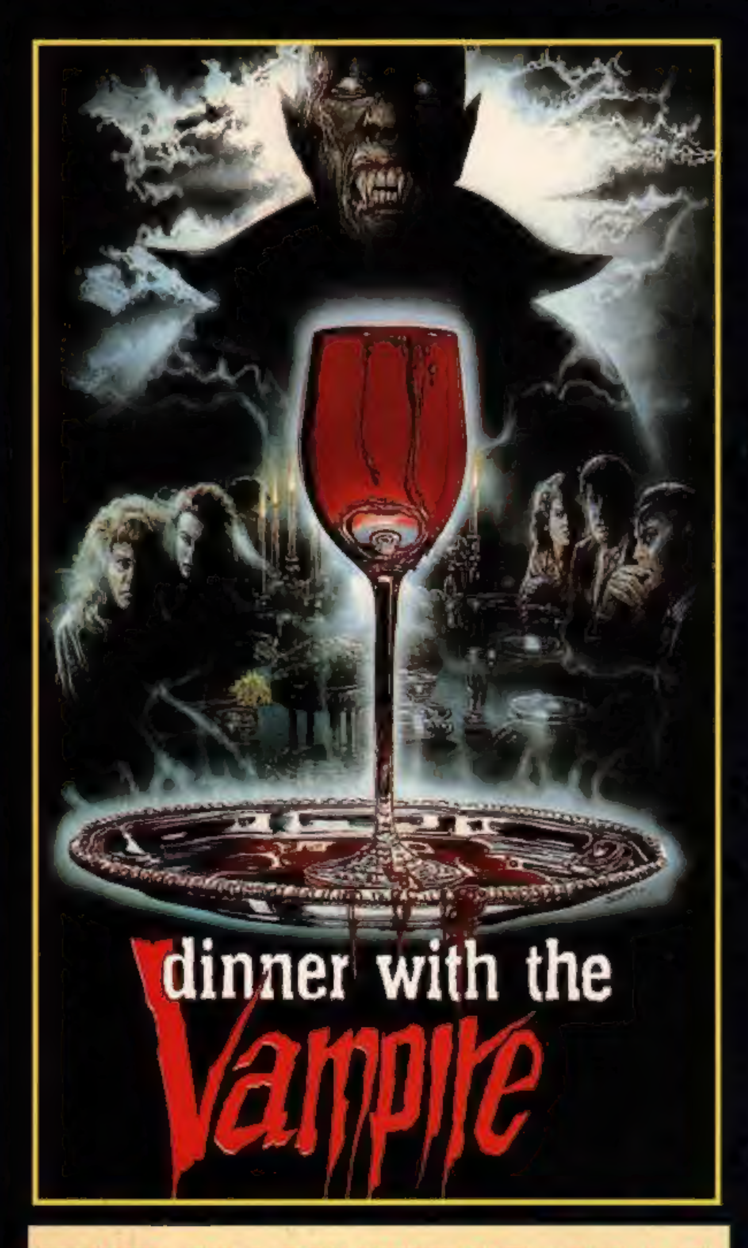
■ Parution aux Editions *Horror Pictures* d'un fabuleux album de photos et documents sur Mario Bava. 35F à Gérard Noël, 90, rue Gandhi, 46000 Cahors.

THE BLACK CAT

La nouvelle vague Edgar Poe continue de plus belle. Sous la férule de la *21st Century* de Menahem Golan, Luigi Cozzi adapte *Le Chat Noir* parallèlement au sketch de son ami Dario Argento pour l'anthologie **Two Evil Eyes**. Détail amusant : Cozzi y était le premier assistant d'Argento !
Ce nouveau **Chat Noir** commence sur un plateau de cinéma où la comédienne incarnée par Florence Guérin évite de peu une grosse hache. Son metteur en scène, qui est aussi son mari, la félicite... Plus tard, durant un dîner, le couple est mis au courant d'un projet de film d'après une œuvre de Baudelaire. Durant la nuit, Ann (Florence Guérin) ne résiste pas à l'envie de parcourir le scénario. Et c'est que les maléfices se déchainent sur la maison dont la dizaine d'occupants est victime d'un jeu de massacre... Visiblement, ça n'a pas grand-chose à voir avec le conte d'Edgar Poe. Le film fait référence aux Trois Mères de **Suspiria** et **Inferno** d'Argento. Le félin cher à l'écrivain intervient de temps en temps ici, histoire de justifier un beau titre. **The Black Cat** marque aussi le grand retour de Caroline Munro et l'on voit dans un petit rôle Michele Soavi (**Bloody Bird**).







THE HAUNTING FEAR

Fred Olen Ray tourne à un rythme hallucinant. Pas moins de quatre ou cinq films par an. Le bimestre dernier, nous annonçions **Bad Girls from Mars** et **Alienator**. Voici maintenant **The Haunting Fear** qui est le remake de **L'Enterré Vivant** d'après le conte d'Edgar Poe.
Victoria est victime de cauchemars dans lesquels elle est confrontée au fantôme de son père. Et celui-ci la met en garde contre son mari, qui envisage de la liquider pour filer le parfait amour avec sa maîtresse. Il projette de l'enterrer vivante dans un cercueil, ce qui devrait provoquer une crise cardiaque. Cependant le plan prend une mauvaise tournure. Enterrée, Victoria continue à vivre et s'échappe. Devenue complètement folle, elle traque les amants...
Fred Olen Ray recrute ici Brinke Stevens, Jan-Michael Vincent, Karen Black, Robert Quarry (le Count Yorga des seventies) et Michael Berryman. Pas mal !



■ Sacré Lamberto Bava. Après avoir définitivement enterré des hordes de zombies, il terrasse maintenant les vampires dans **Dinner with the Vampire** (à tous les coups, y'a que de la soupe à claper dans un truc pareil...). Quelques jeunes gens, un serviteur bossu à la Quasimodo, un vampire qui écoute un Sony dans son cercueil et une grosse référence au "Portrait de Dorian Gray" de Wilde... Bava accommode tout ça au gros comique transalpin. *La 5* ou *M 6* doivent déjà être sur le coup...

■ **Tales from The Dark Side : The Movie** adapte pour le grand écran trois histoires d'horreur dans l'esprit de la série télévisée. La chanteuse Deborah Harry est une mère abusive qui retient prisonnier son gamin ; ce dernier lui raconte trois histoires. **Lover's Vow** voit un artiste s'allier avec une créature monstrueuse. **Lot 249** est une histoire de momie et de malédiction écrite par Arthur Conan Doyle. Et **Cat from Hell** est une nouvelle de Stephen King adaptée par George A. Romero dans laquelle un millionnaire engage un tueur pour se débarrasser de son chat... Le film est produit par Richard Rubinstein et réalisé par John Harrison, avec Rae Dawn Chong, Christian Slater, James Remar et David Johansen. Les maquillages sont du vétéran Dick Smith.

■ Ronny Yu, cinéaste chinois spécialisé dans les films d'action musclés (**Legacy of Rage** avec Brandon Lee) et dans les comédies de fantômes (**Hunted** présenté à la Mutualité) devrait tourner une grande aventure branchée genre **Indiana Jones** au Maroc. Ceci, pour le compte de Terence Chang et de Ben Balouk production. Effets spéciaux et arts martiaux au menu.

■ Rayon remakes, tout va bien. Gordon Hessler, révélation du fantastique du début des années 70 (**Lâchez les Monstres, Le Cercueil Vivant**), revisite le patrimoine british pour le compte des Américains. Cela donnera **The Mummy Lives** avec Donald Pleasence et Christopher Lee, énième variation sur le thème des égyptologues découvrant un sarcophage, et ensuite **Ayesha, The Return of She**, nouvelle adaptation du roman de H. Rider Haggard où des explorateurs rencontrent une reine immortelle au fin fond de l'Atlantide. Le producteur des deux films se nomme Harry Allan Towers, vieux complice de Jess Franco, promoteur du nouveau **Fantôme de l'Opéra** et "restaurateur" d'Edgar Poe pour le compte de la *21st Century*.

■ La zone Z US frappe encore avec **Death Run**, un petit survival post-guerre nucléaire sympa avec plein de guerriers musclés et de vilains mutants. Aux manettes : Michael J. Murphy. L'affichiste s'est par contre légèrement laissé influencer ! (pour notre part on a reconnu cinq éléments différents. Saurez-vous faire mieux ?). ⟶



■ Encore des séquelles. **Halloween VI** est pour bientôt, vu le succès du précédent (25 millions de dollars de recette pour un budget de 3 millions) et William Lustig a démarré au mois de décembre le tournage de **Maniac Cop II**, écrit et produit par Larry Cohen, toujours avec William Lustig aux commandes. La sculpturale Laurene Landon, déjà du premier film, se verra entourée de Bruce Campbell, Robert Davi (le méchant du dernier Bond), Leo Rossi, Robert Zdar et Robert Earl Jones. Comme ça, elle ne pourra pas s'échapper. On se calme, les gars...

■ Retour de Lucio Fulci, guéri de la maladie qui le minait. Il signe coup sur coup deux films. D'abord **I Fantasmi di Sodoma**, traditionnelle histoire de maison hantée dans laquelle échouent trois couples. Y sévissent les fantômes d'officiers allemands de la dernière guerre et qui se livraient là à des orgies sexuelles. Vient ensuite **When Alice Broke the Mirror** au scénario plus original. Un joueur vivant de la fortune de riches veuves qu'il tue voit tous ses méfaits reproduits par un mystérieux inconnu. Et le portrait-robot de cet inconnu correspond curieusement au sien. Mais ne serait-ce pas sa conscience qui l'assaille ?



DEATH RUN



■ Du gore à l'italienne avec **NightKiller** de Clyde Anderson (Claudio Fragasso) qui louche du côté d'Elm Street. Enfermée dans une clinique, une jeune femme se plaint de cauchemars infernaux hantés par un certain Jake. Les toubibs n'y croient pas jusqu'au jour où le croquemitaine prend possession de la malade pour commettre quelques meurtres, notamment ceux des membres d'un groupe thérapeutique. On reconnaît là le tissu du scénario de **Freddy III** dont l'américain **Panics** s'était déjà largement inspiré. Quand les Italiens se décideront-ils à tourner leurs propres films sans copier sur le devoir des autres ? On se le demande.

■ **Arachniphobia**, réalisé par le producteur de pas mal de Spielberg, Frank Marshall, pour *Amblin Ent*, justement la boîte de Spielberg (ah bon, on comprend mieux !) montrera une ville envahie par des araignées. Tournage au Vénézuela et rôle principal pour Jeff Daniels à qui on souhaite bon courage et bonne toile...

■ *Canal +* comblera pas mal d'amateurs d'effets spéciaux dès le 27 janvier prochain avec la première de *Bizzarrozoom*, une émission qui se propose de dévoiler les envers des décors. Tout sera dit sur les effets spéciaux de **LifeForce**, **Terminator**, sur Tom Savini, sur les films *Troma*, les "Freddy" et Clive Barker... Ne se voulant surtout pas une émission d'actualité, *Bizzarrozoom*, que présente Amélie Chevalier (que vous avez tous vue dans **Les Prédateurs de la Nuit**), dure 45 minutes et devrait sortir de la routine. On attend toujours qu'une autre chaîne s'intéresse vraiment au fantastique.

■ Y-a-t-il un docteur dans la salle ? Non, mais sur l'écran, si ! **Paper Mask** est un thriller médical (diable !) écrit d'après le roman de John Collee, réalisé par Christopher Morahan, avec Paul McGann et Amanda Donohoe.



VIDEO-CLUB FANTASTIQUE



Les petites filles de La Rochelle, et les petits garçons aussi, pourront désormais s'approvisionner en films qui décapent. En effet, l'inauguration, le 12 novembre dernier du Vidéo-Club Fantastique VidéOclock va les concerner tout spécialement. Une journée qui devait finir tard le soir dans les festivités d'un concours de maquillage doté de prix. Cette inauguration, parrainée par Catherine Falgayrac (Sangria), permit ainsi de faire connaître ces lieux maléfiques à de nombreux amateurs. Le rayon location se consacre au fantastique, mais le vidéo-club pratique aussi la vente directe et s'ouvre à tous les genres. A quand une telle initiative à Paris ? VidéoOClock, Z.A.C. La Vallée, avenue du Fief Rose, 17140 Lagord-La Rochelle. Du lundi au samedi, de 10H à 12H et de 14H 30 à 19H. Tél.: 46 34 60 65.

Concours de maquillage à La Rochelle (photos : Olonne Photo)



■ Les budgets étriqués n'empêchent pas les cinéastes B de s'attaquer à l'héroïc-fantasy. Nouveau témoin ce **The Lords of Magics** de David Marsh qui malaxe aussi bien des éléments de **Excalibur** que de **Willow**. Le vilain sorcier Salatin envisage de dominer le monde. Normal. Et pour ce faire, l'affreux enlève la fille du roi qui, aussitôt, convoque deux élèves de Merlin l'Enchanteur pour rétablir l'ordre. Chemin faisant, nos comparses atterrissent dans l'Amérique actuelle. Brillante idée ? Non, elle provient du déjà minable **Warlock** de Steve Miner qui, lui-même, pompait **Highlander**. Vous voyez bien que rien ne se perd !

■ Stephen King roule sur l'or. La maison d'édition *Viking* vient de lui offrir 38 millions de dollars pour les droits de trois romans uniquement sur l'Amérique du Nord. Et le King récolte de surcroît 15 % des bénéfices. Astronomique, surtout quand on sait qu'un bouquin s'arrache à plus d'un million d'exemplaires dès sa semaine de parution. Le prochain livre se titre "The Half Dark" et Stephen King ne renouvellera pas l'expérience de **Maximum Overdrive** selon ses propres propos.

■ On l'attendait depuis longtemps, depuis quatre bonnes années, mais le voici enfin, **Scared to Death II** devenu **Syngenor** du bon William Malone (**Créature**). Calquée sur l'alien de Giger, la bestiole du titre est un super soldat destiné à combattre dans l'espace. Cependant, le prototype s'attaque à ses créateurs... Les effets spéciaux sont de Doug Beswick qui a fréquenté les génériques de **Beetlejuice**, **Evil Dead II** et **Freddy III**.



Le bel animal de SYNGENOR

■ **Les Sal (i)aisons dangereuses**. On ne se méfie jamais trop de la nourriture étrangère ! Après avoir consommé de la charcuterie italienne, madame Adèle H. a été prise de nausées et transportée d'urgence à l'hôpital ; et là... elle est morte Adèle ! (long silence affligé... surtout de Toullec). C'était pour rire, les copains, vous savez des années de notules ça use et forcément un jour... on craque. Mais je me reprends... promis ça n'arrivera plus... avant le prochain numéro.

San HELVING

(y'aura plus de prochain numéro pour toi, rascal ! signé la Rédac).

KILLER CROCODILE



Plagiat reptilien des **Dents de la Mer**, avec au moins 10 ans de retard... Dix années durant lesquelles le film de Spielberg a d'ailleurs été plagié cent fois ! Qu'importe.
Les Américains ayant **L'Incroyable Alligator**, les Australiens **Les Dents de la Mort** et les Thaïlandais **Krocodile**, le producteur-réalisateur Fabrizio De Angeliis (caché sous le pseudo de Larry Ludman) exploite donc un filon tari depuis des lustres. **Killer Crocodile** se déroule dans un coin reculé d'Afrique équatoriale, où des industriels ont jeté des barils contenant des matières radioactives. Résultat : la mutation monstrueuse d'un saurien normalement constitué.
Quelques écologistes caricaturaux (les mecs avec barbe, et les nanas sans soutien-gorge) tentent de protéger le monstre jusqu'au jour où celui-ci dévore une personne de trop. Ils font équipe avec un vieux chasseur bourru, réplique exacte du Robert Shaw des **Dents de la Mer**. Et vogue le nanar ! *"Occupe-toi de tes fesses, espèce de grosse loche"*, constitue la crème du dialogue de **Killer Crocodile**. Et tout est à l'avenant. Les personnages mettent un temps fou à réagir, et se jettent dans la gueule de la vedette sur ordre du metteur en scène. Il faut dire que le Q.I. du mutant est nettement plus élevé que celui de la moyenne des crocodiles. Il connaît même l'adresse du chasseur et lui rend une visite d'intimidation. Très Z donc, et dépourvu du plus petit échantillon d'originalité, **Killer Crocodile** tente donc une retraite sur la barbaque, les gros bouillons de sang dans l'eau saumâtre. Et cela aussi c'est raté. Quelques relents de craspec, lors de l'autopsie d'un cadavre haché menu et posé entre des blocs de glace au milieu des calamars, rappellent que le Bis italien aime à renifler les coins les plus sordides. Et le crocodile, dans l'histoire ? C'est une grosse bête pas très convaincante, un peu plus animé que son confrère de chez Lacoste. Œil éternellement jaune et ouvert, clapet béant engouffrant aussi bien des poupées que du bois, agissant en dépit du bon sens, le croco tueur connaît le triste destin des monstres. Mais rassurez-vous, sa progéniture menace de prendre la relève. Ultra Z, ce film a toutefois permis à son équipe de passer du bon temps au soleil, les doigts de pieds en éventail. **Killer Crocodile** pue le farniente.

Marc TOULLEC

Killer Crocodile. Italie. 1988. Réal.: Larry Ludman (Fabrizio de Angeliis). Scén.: Elisa Brigandi. Dir. Phot.: Frederico Delzoppo. Mus.: Riz Ortolani. SPFX : Giannetto de Rossi. Prod.: Fulvia Films. Int.: Anthony Crenna, Van Johnson, Pietro Antonio Genuardi... Dur.: 1H 25 mn. Dist.: Les Films Jacques Leitienne. Sortie Paris le 22 Novembre 1989.

LE DINDON DE LA FARCE

Mon Dieu, que c'est nul ! Mauvais, exécrable, crétin, inepte, bête à manger du foin, mongoloïde. De la raclure de pelloche, de la serpillière de celluloïde, du résidu de table de montage. Et c'est bon de se vautrer devant pareil monstre, devant ce "monstre", ce gros paquet de graisse adipeuse, qui a pour nom Ron, le "héros" de ce "film" très vaguement mis en scène par un Anthony Perkins qui devait déjà penser au quatrième *Psychose* sur le plateau. Plaqué le jour de son mariage, le gros Ron est victime d'une superbe blonde, désireuse de l'offrir comme repas de Noël à famille. Elle le drague outrageusement. Ballade en traineau, boules de neige, grosse zizique romantique... Logiquement, les mâchoires devraient être secouées de convulsions zigomatiques. Et pourtant, non. Les muscles se relâchent, l'œil tombe, le cheveu se défrise. Pas de doute, nous sommes bien en présence d'une comédie. D'une comédie sinistre. Pas macabre, sinistre. Joe Alaskey supplante le caméléon Rodney Dangerfield, mémorable écolier quinquagénaire de **A Fond la Fac**, et déploie des trésors d'imagination pour forcer le rire. Il grimace, plaque la tête d'un gamin dans un saladier de crème au chocolat, pète sous l'influence de tuyaux destinés à la traite des vache... Dans le domaine du sous-cinéma, Joe Alaskey décroche l'Oscar de la ringardise. Diffile de croire que Anthony Perkins a aussi été le réalisateur de **Psychose III**... **Le Dindon de la Farce** est si mal torché, si poussif, tellement incapable de relier correctement une séquence à l'autre. *"Ce film aborde des sujets épineux, et c'est ce qui m'a séduit en tant que cinéaste"*, balance encore Norman Bates dans le dossier de presse. Pour ce qui est des sujets épineux, disons que l'exploration des tréfonds de la nullité paraît être le plus risqué. Et celui qui a été le mieux nivelé par le bas. Cette mascarade pitoyable se clôt dans un bled peuplé de boiseux anthropophages. **Le Dindon** pourrait décoller de quelques millimètres. Non, il s'enfonce encore sous la pression tellurique de gags "cartoonesques" mitonnés par un ancien de **Police Academy**. Depuis **La Grande Java** de Philippe Clair, **Sacrés Gendarmes** de Bernard Launois, et **Touche pas à mon Biniou**, du même, jamais le panthéon du gros comique qui tache n'avait connu pareil fleuron ! Faut le voir pour le croire.

Marc TOULLEC

Lucky Stiff. USA. 1988. Réal.: Anthony Perkins. Scén.: Pat Proft. Dir. Phot.: Jacques Haitkin. Prod.: Gerald T. Olson pour New Line Cinema. Int.: Joe Alaskey, Donna Dixon, Jeff Kober, Barbara Howard, Morgan Sheppard, Fran Ryan... Dur.: 1H 30 mn. Dist.: Capital Cinéma. Sortie nationale prévue le 3 Janvier 1990 (l'année commence vraiment en beauté).



RETOUR VERS LE FUTUR II



Même pas le temps de s'asseoir et de prendre ses aises. **Retour Vers le Futur II** a d'emblée un minimum de quatre, voire cinq, longueurs d'avance sur vous. Et, pour revenir à niveau, bonjour. Autant d'essayer d'attraper le TGV en marche. En fait, Zemeckis a, contre toute attente, déniché un style d'on ne sait où. Presque avant-gardiste le style. Et il semble que la prochaine décennie cinématographique sera atteinte du virus **Roger Rabbit**. Toujours plus, toujours plus vite et dégagez moi ces vieux cons qui n'arrivent pas à suivre. Autre fait marquant de cette suite, elle ne vise que les spectateurs de l'original. Quand Spielberg tourne **Indy III**, il pense quand même à élargir son public via River Phoenix, Sean Connery, le Père, le Fils et le Saint-Graal. Le film de Zemeckis est un cadeau luxueux à tous ceux qui ont balancé quarante balles pour voir **Retour Vers le Futur** à l'époque. Uniquement à ceux-là. La démarche est presque touchante de bonté.
Donc, si vous n'avez pas vu **Retour Vers le Futur**, fuyez cette séquelle ou emportez avec vous de l'aspirine en quantité. Dans un premier temps, Marty McFly fonce avec Doc dans le futur, 2015, pour empêcher son fils de tourner mal. Dans un deuxième temps, je m'aperçois que la suite des événements est irracontable (mais comment vont faire nos confrères ?). Retour dans un présent méconnaissable, apocalyptique. Et bond dans le passé pour tenter de rétablir la situation. Interférences entre l'action de **Retour... et de Retour... II**. Un véritable cauchemar pour les esprits retors à la logique, un défi pour les chipoteurs qui ne manqueront pas de relever ici et là quelques détails qui clochent.
A la fin de **Retour Vers le Futur II**, il y a déjà la bande annonce de **Retour Vers le Futur III**. Les deux films ont été tournés en même temps. L'idée de la série offre des possiblités illimitées et Zemeckis et Spielberg pourraient très bien lorgner peinards vers la télé, vaste cimetière de concepts à rallonge. Ils persistent pourtant à produire pour le cinéma. D'un côté, c'est bien. De l'autre, le cinéma se suffit à lui-même et se passerait bien de cet esprit cathodique de plus en plus envahissant.

Vincent GUIGNEBERT

Back to the Future, Part Two. USA. 1989. Réal.: Robert Zemeckis. Scén.: Bob Gale d'après une idée originale de Robert Zemeckis et B. Gale. Dir. Phot.: Dean Cundey, A.S.C. Mus.: Alan Silvestri. Prod.: Bob Gale et Neil Canton. Int.: Michael J. Fox, Christopher Lloyd, Lea Thompson, Thomas F. Wilson, Harry Waters Jr, Billy Zane... Dur.: 1H47. Dist.: UIP. Sorti à Paris le 20 décembre.

LE REPAIRE DU VER BLANC

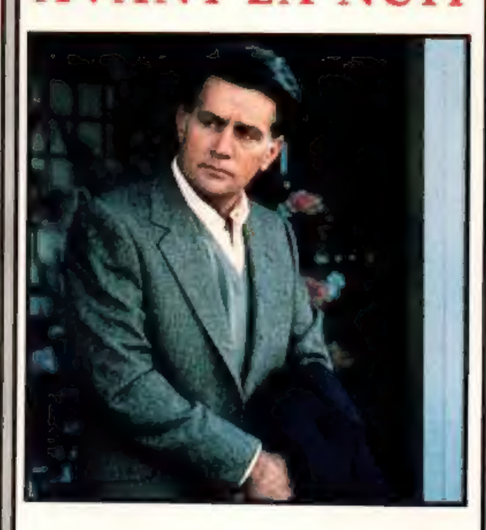
Décidément, le nom de Ken Russell ne constitue plus un critère sélectif. Passé à Avoriaz l'année dernière et jeté n'importe comment cet été dans la jungle de la distribution provinciale, **Le Repaire du Ver Blanc** refait aujourd'hui surface pour une sortie frileuse (c'est le moment) dans deux salles à Paris. C'est assez dire la prudence des professionnels à l'égard de ce film inclassable et dont l'auteur n'a pas fini d'inquiéter le bon bourgeois.
Quoique tiré d'un roman de Bram Stoker, Ken Russell impose évidemment son regard visionnaire et quelque peu dispersé à cette aventure encore assez hallucinante. En vrac, cela donne : un aristo commémorant la lutte d'un de ses ancêtres contre un dragon légendaire, le crâne d'une bête monstrueuse retrouvé sur le site d'un ancien temple, des sacrifices humains perpétrés à travers un curieux cérémonial initiatique et sexuel, la vision folle d'un gigantesque reptile s'enroulant autour d'un Messie crucifié, le mythe du vampirisme retravaillé façon secte satanique, et enfin l'évocation furtive du démon chassé du jardin de l'Eden. Bref, tout un attirail qui en appelle à la mythologie, à la mystique, à l'érotisme et au mauvais goût provocateur dont fait encore preuve celui qui sut nous flanquer l'incroyable **Les Diables** dans les mirettes.
Le baroque du **Repaire du Ver Blanc** hésite constamment entre un certain attrait du fantastique gothique (le film pourrait parfaitement s'intercaler entre **La Gorgone** et **La Femme Reptile**, de la célèbre *Hammer-Films*), une épouvante à bon marché et un recul systématiquement ironique, comme une sorte de clin d'œil au spectateur, manière de lui signifier : "vous savez, j'ai l'air de faire de l'horreur, mais en fait je ne suis pas dupe, et là n'est pas mon propos..."
Difficile de dire si Russell a atteint son but en tournant ce film, mais on en sort rêveur, avec tout de même au coin des lèvres ce petit sourire goguenard qui traduit assez bien notre perplexité quant aux véritables intentions de l'auteur.

Jean-Pierre PUTTERS

The Lair of the White Worm. Grande-Bretagne. 1988. Réal.: Ken Russell. Scén.: Ken Russell d'après le roman de Bram Stoker. Phot.: Dick Bush. Mus.: Stanislas Syrewicz. SPFX : Geoff Portass et Image Animation. Prod.: Ken Russell/ Vestron. Int.: Amanda Donohue, Hugh Grant, Catherine Oxenberg, Peter Capaldi, Sammi Davis, Stratford John. Durée : 1H 33. Dist.: Films Jacques Leitienne. Sortie à Paris le 27 décembre 89.



LA MAISON AVANT LA NUIT



Les hasards de la distribution font que deux films aux sujets similaires, et pourtant complètement différents, seront sur les écrans à quelques semaines d'intervalle. **La Maison avant la Nuit** est le pendant intimiste, poétique de **Retour Vers le Futur II**.
Un écrivain new-yorkais se rend en Irlande pour assister aux obsèques de son père, fraîchement décédé. Ce dernier lui apparaît plusieurs fois avant d'engager la discussion. Le fils, à peine surpris, est simplement énervé par la ténacité post-mortem du macchabée. Entre eux, durant tout le séjour de l'écrivain, ce seront souvenirs heureux et tragiques, engueulades, réconciliations...
Si le film de Matt Clark fait autant penser à celui de Zemeckis, c'est que, dans le même excès qui les anime tous les deux, il en est l'opposé diamétral. **Retour Vers le Futur II** est un film marxiste pré-communiste, caractérisé par un matérialisme terrible. Pour voyager dans le temps, Marty et Doc ont besoin d'une voiture, la DeLorean. Au contraire, les allées et retours temporels de **La Maison avant la Nuit** s'effectuent sans aucune aide matérielle. C'est l'esprit qui travaille et influe sur la nature, rejoignant l'avis de Hegel (Friedrich), célèbre philosophe allemand mort en 1831, à ne pas confondre avec Engels (Friedrich aussi), qui lui est mort en 1895 (rappelons que chez Marx, (Karl), c'est l'inverse, il est mort en 1883) (1).
La Maison avant la Nuit se déroule dans un style très théatral, c'est d'ailleurs l'adaptation d'une pièce. On aimerait y respirer une grosse bouffée d'universel mais on inhale simplement quelques vapeurs d'humanité. Finalement, c'est déjà beaucoup.

Vincent GUIGNEBERT

(1) Gipépé croit encore aux valeurs éducatives de *Mad Movies*, loué soit-il. Les précisions historico-philosophiques viennent donc de lui (2).
(2) De la colonne d'à côté, je surveille, mine de rien... Fais très gaffe, Guignebert, si tu continues, avec des textes pareils, tu vas te retrouver à *Télérama*, toi ! J.P.P.

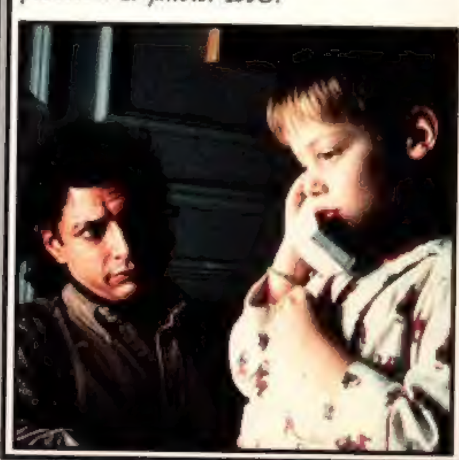
Da. USA. 1988. Réal.: Matt Clark. Scén.: Hugh Leonard d'après sa pièce "Da" et son livre "Home Before Night". Dir. Phot.: Alan Kivilo, C.S.C. Mus.: Elmer Bernstein. Prod.: William R. Greenblatt, Martin Sheen, Sam Grogg. Int.: Barnard Hughes, Martin Sheen, William Hickey, Karl Hayden, Doreen Hepburn... Dur.: 1H42. Dist.: Capital Cinéma. Sortie prévue le 10 janvier 90.

THE MAD MONKEY

Vas-y. C'est du gars qui a réalisé **Manolo** et ça te plaira certainement. Et en tout cas, c'est très étrange", m'ont raconté les p'tits copains du boulot, de retour de projection. Ils n'avaient pas tort, **Mad Monkey** est en effet une œuvre très étrange : l'écrivain Christopher Frank et ses adaptations ciné ont toujours, à l'exception de **L'Important, C'est d'Aimer** (Zulawski, 75), négocié des virages peu stables (**L'Année des Méduses**) ou conduisant à n'importe quoi (**Spirale**). **Mad Monkey**, lui, ne prend pas la route, il navigue, en eaux très troubles. Et si maintenant, on peut parler de "grand film tiré d'un roman de Frank", on le doit à un encore plus grand travail de réécriture signé Fernando Trueba. Trueba, qui avec son passé de cinéaste comique, mais surtout d'Espagnol, a su dompter puis recréer un texte aux senteurs macabres et pédophiles. Voilà, à l'image de certains de ses compatriotes (exemple Bigas Luna, qui dans **Caniche** orchestrait les désirs d'un homme pour son berger allemand !) un réalisateur qui va jusqu'au bout presque de l'immontrable. Ainsi la caméra glisse sur un sexe féminin juvénile et imberbe, ainsi un cadavre flottant dans une gigantesque cuve de formol, ainsi une paraplégique à terre au pied de son fauteuil. Cadre de ces obsessions (qu'on retrouve chez Bunuel, dans ses deux premiers films, puis dans **Tristana** ou **La Jeune Fille**, pour ne citer que ceux-ci), un Paris pluvieux et froid, prêtant ses entrailles (savait-on que son sous-sol recelait de telles horreurs !) au regard d'un étranger talentueux.
L'histoire n'offre que peu de rebondissements imprévisibles, on s'en moque; ici, seuls comptent les gens, et surtout leurs angoisses. D'où un cachet "fantastique", comme coupé du monde réel. Au milieu de cet univers décalé, se débat un homme (je n'ose pas dire un personnage tant il est fort) joué (deviné de l'intérieur plus exactement) par un acteur remarquable. Jeff Goldblum est l'un des rares comédiens actuels à pouvoir supporter le gros plan répété et fouilleur.

Alain CHARLOT

France/ Espagne. 1989. Réal.: Fernando Trueba. Scén.: Fernando Trueba et Manolo Matji. Dir. Phot.: José Luis Rodero. Mus.: Antoine Duhamel. Prod.: Andres Vincente Gomez et Emmanuel Schlumberger. Int.: Jeff Goldblum, Miranda Richardson, Anémone, Dexter Fletcher, Daniel Ceccaldi, Arielle Dombasle, Liza Walker... Dur.: 1H48. Dist.: Les Films Number One. Sortie prévue le 17 janvier 1990.



ABONNEMENT



Joignez-vous à la secte très fermée des porteurs de Tee shirts Mad Movies, ici J.P.P. et Sangria, en vous abonnant à Mad Movies. *Avec cette preuve de bon goût sur le dos dans les soirées mondaines, plus besoin d'avoir de la conversation : portez ce Tee shirt avec une certaine désinvolture et tout le monde vous servira à boire.*
Encore bravo Mad Movies....

Oui ! Je veux m'abonner, j'exige de m'abonner, je ne pense qu'à ça jour et nuit, je pleure si je ne suis pas abonné, la simple idée de ne pas être abonné m'est devenu proprement insupportable. Faites quelque chose Tonton Mad !
Bien, alors il vous suffit de remplir le bulletin d'abonnement ci-dessous (on peut éventuellement le recopier ou le photocopier) et nous le faire parvenir, accompagné d'un réglement de 100F, à l'adresse suivante :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 PARIS.
Vous serez abonné pour une année complète (six parutions) et vous ne manquerez plus un seul numéro. Abonnement pour la France: 100F. Règlement par chèque ou mandat-lettre.
Pour l'étranger: 100F, par voie de surface, ou 200F, par avion. Nous n'acceptons que les mandats internationaux.

GRATUIT

Pour les 100 premiers à nous faire parvenir leur bulletin, le Tee Shirt *Mad Movies* vous parviendra avec le premier numéro de votre abonnement. Attention, dernière offre, car les stocks s'épuisent.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM________________ PRENOM__________

ADRESSE______________________________

____

désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement, 100F, ci-joint par chèque ou mandat-lettre.

AVIS CHIFFRES

O: nul. 1: très mauvais. 2: mauvais. 3: moyen.
4: bon. 5: très bon. 6: chef-d'œuvre.
M.B.: Marcel Burel. V.G.: Vincent Guignebert. J.M.L.: Jean-Michel Longo.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	M.B.	V.G.	J.M.L.	J.P.P.	M.T.
Adrénaline	5		3	4	4
Baby Blood			2		4
Chérie, j'ai rétréci les Gosses	4		3	4	4
Le Dindon de la Farce		0			0
Embrasse-moi Vampire	4	4	3		5
Leviathan	1	0	1	2	1
La Maison avant la Nuit		3			4
Miracle Mile	4	5	2		5
Le Repaire du Ver Blanc	3		3	2	4
Retour vers le Futur II		3	2	3	3
Shocker		2	4	3	3
Simetierre		6			5
Society	5	2			5
S.O.S. Fantomes II	0	1	1	2	1
Tom et Lola					3
36-15 Code Père Noël	4	5		5	4

PALMARES 1989

Si vous désirez participer au palmarès 89, il vous suffit de nous faire parvenir, sur carte postale, le titre des cinq meilleurs et des cinq pires films vus par vous l'an passé. Nous établirons alors un *Palmarès des Lecteurs* qui figurera dans le prochain numéro, aux côtés de celui des membres de l'équipe de la rédaction. Tous à vos stylos, soyez sévères, mais justes...

ZINOSCOPE

FUSION FANTASY 2. Sommaire consacré à Lovecraft, films bis, critiques et avant-premières. 26 pages, 11F. Daniel Cerisier, 28, rue Henriette, 91330 Yerres.

LES ADORATEURS DE SETH 5. Littérature, héroic-fantasy, et une intéressante étude de la collection *Angoisse*, chez *Fleuve Noir*. 118 pages. 15F, à Yvan Auger, 31, rue barbès, 92130 Issy-Les-Moulineaux.

REFLEXES. Deux superbes plaquettes de dessins humoristiques, agressifs, anti-racistes, décapants, chouettes enfin, signés Gil (voir ses œuvres dans nos *Courriers des Lecteurs* précédents). 72 pages, le recueil 35F. *Reflexes*, 14, rue de Nanteuil, 75015 Paris. Dans le doute achetez les deux.

CHIMERES 7. Entretien avec Paul Grimault (**Le roi et l'Oiseau**, et plus récemment **La Table Tournante**), les suites au cinéma, et dans la série les grands illustrateurs : Robida. 50 pages. 20F. Josiane Kiefer, 10, avenue de Saint-Rémy, esc. A45, 93200 St-Denis.

BLACK DREAMS 10. La série **Cosmos 1999**, **Hellraiser 2**, James Cameron, la **Star Wars** saga et John Carpenter. 56 pages, 15F. Yann Chesnais, 4, place de la porte de Bagnolet, 75020 Paris.

ATOMIK ! 14. Superbe couverture couleurs et BD très sexuellement orientée. A noter la petite annonce qui tue : Urgt. Caus. départ, vds tout, électroménager, voiture, vélo, femme, tél., etc... 42 pages, 20F à Jean-Paul de Peretti, 75, rue du Rocher, 75008 Paris.

LES AMIES DE STEPHEN KING 16. Lectures fantastiques et bulletin du club. 8F. Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris cedex 20.

FANTASTIQUE 2. Musique de films, trucages amateurs, Dossier **Evil Dead**, Super 8, etc. 32 pages, 10F. David Dewolf, 25, rue de Fourmies, 59155 Fâches-Thumesnil.

CESAM 8. La circulaire des effets spéciaux et du maquillage. 52 pages, demi format. 15F. Commande à FXX Cie, Section du CCCO, 9, rue Brune 21000 Dijon.

BEWARE ! THEY LIVE 1. Zine à l'américaine beau comme tout. La Troma (avec filmo), Cannes 89 (marché) et échos de tournage. 54 pages, 30F, à Iskander, BP. 10, 78220 Viroflay.

GOTCHA 3. Actualité cinéma, littéraire, vidéo. Large entretien avec Jack Sholder et portrait de James Woods. 40 pages, 18F. Stéphane Thiellement, 7, route de Ouencé, Hanches, 28130 Maintenon.

STARBIS 5 poursuit son exploration du monde du bis avec un spécial Franco Nero qui dégage (et nous promet un Wang Yu pour le début de l'année). 35F à Olivier Tassart, 12, rue du Séminaire, 59380 Bergues.

MEDUSA 3. Les insectes dans le cinéma fantastique, dossier **Star Trek** (les films), cinéma-bis ainsi qu'un tour du monde des héroïnes du cinéma fantastique (un peu bref, hélas). 52 pages, 15F. à Didier Lefèvre, 9, rue Lalo, 59720 Louvroil.

EVIL DREAM 2. Dossier George Lucas, les super-héros. 30 pages, 20F (par mandat international) à Omar Azaoum, 198, rue des quatre-Vents, 1080 Bruxelles, Belgique.

SANG...SAS 6. Excellent numéro avec couverture couleur et plein d'avant-premières. 60 pages pour 20F (+ 7F de port). Damien Granger, 95, rue Didot, 75014 Paris.

BOX OFFICE

L[illegible] et les mammouths de la rentrée arrivent en fin de [illegible] 5.000 pionneurs) suit de très près Batman [illegible] mollesse. L'échec du *Dark Knight* dans notre beau pays est [illegible] trois films comme Baby [illegible] la barre des 500.000 [illegible] Indiana Jones et la Dernière [illegible] plus d'un million et demi d'aventuriers dans la capitale [illegible] judicieusement managé par les publicitaires d'UIP [illegible] presque 14.000 [illegible] Etats-Unis [illegible] Robert Zemeckis est [illegible] aux Etats-Unis. Phantom of the Opera n'est plus [illegible] avoisinant les douze millions [illegible]

Plus discret mais pénétrant en profondeur la société, Halloween 5 stationne à 25.000.000. Un bel exemple de continuité. The Little Mermaid [illegible] Heaven se maintient plutôt médiocrement autour des 30.000.000 millions [illegible]

[illegible] (commercialement parlant) [illegible] 10.000 rêveurs et le joli film de Hon[illegible] jusqu'à 1000, dans une seule salle il est vrai [illegible] rismes de découverte [illegible] cette nouvelle histoire [illegible] cependant les lémons d'Avoriaz (il sont cinq à sortir pour la [illegible]) et les cuisiniers de Margin savoir Le Fantôme de l'Opéra pour le 7 mars et Nightbreed la semaine suivante. On peut déjà vous annoncer [illegible] prochaine.





SIMETIERRE

Il faut un début à tout et ceux qui n'ont jamais eu peur au cinéma vont enfin savoir de quoi il s'agit. *Simetierre* est déjà une date dans l'histoire du cinéma fantastique. Stephen King et Mary Lambert viennent d'inventer une nouvelle mécanique de la terreur.





Classique, ordinaire. Les premiers mots qui viennent à l'esprit ne préparent en rien à la révolution qui va suivre. Le générique s'applique à filmer les tombes du cimetière des animaux, celui du titre, la musique s'occupe de l'ambiance. Un médecin s'installe avec sa femme et ses deux enfants dans une maison de la campagne du Maine. Leur voisin direct les accueille chaudement. Les camions passent bruyamment sur la route. Méfiance, prudence. Il n'y a rien d'alarmant mais, derrière certains signes, se profile le vrai visage de **Simetierre**. La petite fille tombe de la balançoire. Son jeune frère s'approche dangereusement de la route. Les parents piquent la mouche pour un rien. Surprise, incompréhension. Le fantastique s'impose au sein du récit, très naturellement. Le docteur tente de sauver Pascow, lycéen gravement accidenté. Pascow meurt, puis se réveille brutalement pour parler au docteur. Les avertissements de Pascow concernant un cimetière hantent le docteur. Inquiétude, angoisse. Le film est lancé. Le cimetière d'une ancienne réserve indienne, situé plus loin que celui des animaux, a le pouvoir de ressusciter les morts. Le docteur, aidé par le voisin, y enterre le chat de sa fille. Le chat ne tarde pas à revenir dans la maison, rempli d'agressivité. Bientôt, on enterrera autre chose que des corps d'animaux dans ce cimetière maléfique...

UN RETOUR AUX SOURCES...

Simetierre est l'événement d'Avoriaz, ceci pour diverses bonnes raisons. Plus qu'une réussite, le film de Mary Lambert peut se voir comme un retour aux sources du fantastique, là où la suggestion faisait de l'effet, là où le "non-vu" pouvait terrifier. Visuellement, **Simetierre** ne suggère rien. Il aurait même tendance comme la plupart de ses confrères américains à en montrer plus qu'il n'en faut. Par contre, alors qu'ailleurs on s'évertue à peaufiner des intrigues et des personnages (interprétation immédiate des faits et parfaite cohérence psychologique), **Simetierre** ose l'ellipse, le "noir scénaristique". Comme un livre inquiétant, duquel on aurait rayé les mots les plus troublants. Le "non-vu" se transforme alors en "non-dit". De fait, tout ne s'explique pas et les questions sans réponse laissent l'imagination gamberger sur des terrains instables. Les "Pourquoi ?" renvoient instantanément soit au surnaturel (le fantôme, la résurrection, le déplacement d'objets, la monstruosité), soit à la santé mentale des protagonistes, ou à leur psychologie défaillante (vous verrez bien). Ainsi planquées dans l'ombre, ces questions deviennent de véritables tortures et jusque là, s'il faut chercher un équivalent à **Simetierre**, c'est **Shining** qu'on trouvera (King encore). Ce qu'il y a d'effrayant dans cet art de la suggestion, c'est que l'investissement du spectateur est total et ne passe plus par la banale identification au personnage. On existe à l'intérieur du film, on essaie de comprendre et on est soi-même, pas un autre.

Mais **Simetierre** va encore plus loin, là où, de mémoire, jamais film n'était allé.

...ET UN BOND EN AVANT

Vous l'avez deviné, fourrer son nez dans le scénario de **Simetierre**, c'est se faire inviter au musée des horreurs. Un cimetière aux pouvoirs surnaturels y côtoie une route meurtrière, un fantôme amoché tente d'empêcher la venue de zombies ressuscités par l'"Enfer", le meurtre sanglant et l'accident stupide se partagent la vedette. Même les flash-back versent dans l'atrocité. Beaucoup plus complexe qu'il en a l'air, le rapport à l'horreur de **Simetierre** est placé sous le signe de l'innocence, notion terrifiante vu les données.. La plupart des films d'horreur se contentent d'unir la peur à son objet, de la focaliser sur le ou les coupables et donc de la rationaliser. Jason pour les **Vendredi 13**, Freddy pour **les Freddy**, les loups-garous pour **Hurlements**, le requin pour **Les Dents de la Mer**, etc, la liste est trop longue. Dans **Simetierre**, chercher le coupable, l'objet de la peur, revient à condamner un innocent, ou pire, un coupable accidentel (les personnages de **Simetierre** agissent par amour, pour réparer une faute qu'ils pensent avoir commise ou sous l'emprise d'un "Royaume des Morts" indéfini. Jamais pour faire le mal). De cette position de juge incapable de prendre une décision, le spectateur n'a plus qu'à invoquer la fatalité et, à cet instant, ça devient terrible. Ce parcours de la pensée, trouvant son aboutissement dans un aveu d'impuissance, est à l'origine de cette angoisse qui vous étouffe durant la projection.

Simetierre est une oeuvre vacharde et vicieuse qui vous extirpe lentement de votre confort, et vous largue dans un monde parallèle où une fatalité surnaturelle s'abat sur un couple et ses deux enfants. Et vous vous retrouvez là, vous aimeriez les aider, vous ne comprenez pas tout, vous cherchez ce que vous pourriez faire, et vous ne trouvez pas, alors vous culpabilisez. Le coupable de **Simetierre** existe donc. C'est vous. De ne rien pouvoir faire...

La mécanique de **Simetierre** est implacable. Rentrer dans le film, c'est s'exposer à une condamnation sans appel. Aujourd'hui, les films appliquent de plus en plus le principe de l'interactivité. Vous aimeriez que E.T. ne meurt pas et il ne meurt pas. Vous aimeriez que Rocky gagne et il gagne. **Simetierre** est l'un de ces rares chefs-d'oeuvre se déroulant indépendamment du bon vouloir du spectateur. Et lorsque, dans un élan de détresse, c'est tout le film qui se tourne vers vous, vous suppliant de changer le cours de l'histoire, il est déjà trop tard. Le mot FIN a balayé vos derniers espoirs.

Vincent GUIGNEBERT

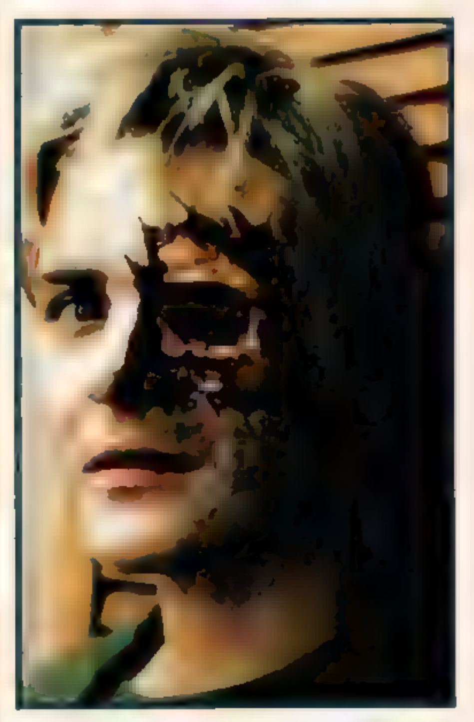
Pet Sematary. USA. 1988. Réal Mary Lambert. Scén.: Stephen King d'après son propre roman. Dir Photo.: Peter Stein. Mus.: Elliot Goldenthal. SPFX : Lance Anderson, David Anderson, John Blake. Prod.: Richard P. Rubinstein/ Paramount. Int.. Dale Midkiff, Denise Crosby, Fred Gwynne, Brad Greenquist, Michael Lombard, Miko Hugues... Durée 1H42. Dist.: UIP. Sortie prévue le 17 janvier 1990.

DES MORTS EN PLEINE FORME



Un cas extrême de méningite.

OK, Mary Lambert n'a pas souhaité réalisé le film de zombies de la décennie. N'empêche que ses macchabées sentent bien l'odeur de la terre humide, qu'ils sont vraiment terrifiants, et que les maquillages de Lance Anderson leur donnent un aspect réellement inquiétant. Quotidien...



Denise Crosby a le mauvais oeil.

Simetierre n'est pas un film à effets spéciaux, Simetierre n'est pas un film de morts-vivants, ni un film gore. N'empêche que ses débordements sanglants comptent parmi les plus forts de ces dernières années.

Leur responsable n'est pas une star du maquillage, mais un artisan solide, dont la filmographie comprend des titres aussi forts que **The Thing**, **S.O.S. Fantômes**, **Aliens** et surtout **L'Emprise des Ténèbres**. Son nom : Lance Anderson. *"J'ai lu Simetierre voici quelques années déjà, et jamais je n'aurais pensé porter à l'écran ce que Stephen King avait imaginé. Etablir des effets spéciaux d'après des écrits est plus complexe que vous ne pouvez le croire. Comment en effet restituer de manière vraiment réaliste un événement aussi marquant que la mort d'un petit garçon ? Vous ne pouvez pas supplanter ce que les lecteurs ont imaginé"*. Mais Mary Lambert sait y faire. Elle qui se défend d'avoir réalisé un film gore, ne montre rien. Et suggère. Pas d'effets spéciaux saignants pour plus d'efficacité.

UNE NOUVELLE FORME DE MORT

Les syndicats aux Etats-Unis ne permettent pas grand-chose aux comédiens, surtout si ceux-ci n'ont pas encore atteint les cinq ans. Comme le petit Miko Hugues. Impossible pour le gamin de jouer les zombies; la morale veille et interdit à Mary Lambert de lui mettre un cutter entre les mains. Lance Anderson est donc tenu de fabriquer une marionnette imitant parfaitement les gestes un tantinet saccadés de Gage. La démarche maladroite du bambin permet donc de le remplacer par une réplique, qui reprend à quelques détails près les effets spéciaux du jouet de **Jeux d'Enfant**. Lance Anderson laisse du coup tomber ses projets de maquillage sur Miko Hugues, celle d'un petit zombie boursouflé et dont la peau est labourée de grosses balafres. Pour les plans mettant en présence Gage et son père, Gage et le vieux Judd, la marionnette était obligatoire. A partir d'un moulage de la tête du bambin et de quelques photographies exprimant plusieurs émotions, Lance Anderson élabore la poupée. Disons les poupées .Principalement le modèle cascadeur qui est jeté violemment au sol, le modèle coureur qui demande les soins de sept opérateurs et un modèle entièrement articulé mais dépourvu de mécanisme. *"Notre Gage s'est étalé contre le mur, comme un danseur*



Le suicide d'une femme minée par la maladie.



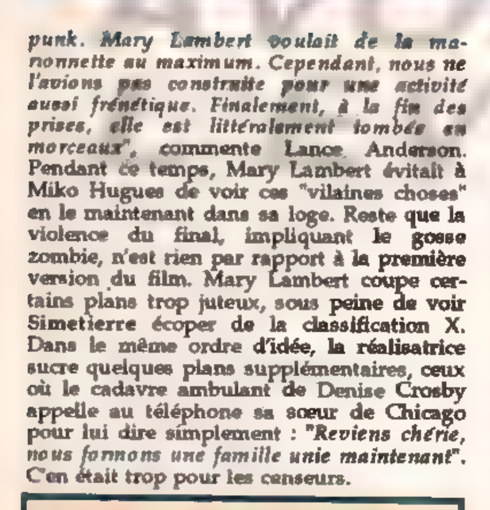








Trois étapes dans l'élaboration du maquillage de Pascow.



punk. Mary Lambert voulait de la marionnette au maximum. Cependant, nous ne l'avions pas construite pour une activité aussi frénétique. Finalement, à la fin des prises, elle est littéralement tombée en morceaux", commente Lance Anderson. Pendant ce temps, Mary Lambert évitait à Miko Hugues de voir ces "vilaines choses" en le maintenant dans sa loge. Reste que la violence du final, impliquant le gosse zombie, n'est rien par rapport à la première version du film. Mary Lambert coupe certains plans trop juteux, sous peine de voir Simetierre écoper de la classification X. Dans le même ordre d'idée, la réalisatrice sucre quelques plans supplémentaires, ceux où le cadavre ambulant de Denise Crosby appelle au téléphone sa soeur de Chicago pour lui dire simplement : *"Reviens chérie, nous formons une famille unie maintenant"*. C'en était trop pour les censeurs.

DU GORE REALISTE

"Nous n'avons pas voulu concurrencer les films de zombies. Nos personnages revenus d'entre les morts sont authentiques. Ils sont incarnés de façon très sérieuse et on n'y a pas injecté d'humour. Le scénario de Stephen King n'a pas été pris à la légère !". Lance Anderson y croit dur comme fer à ses morts-vivants ranimés par l'esprit des indiens Mic-Mac. Le premier d'entre eux, Victor Pascow, demande pour une première séance de maquillage trois heures et demi de patience à Brad Greenquist. *"Mes collaborateurs, David Anderson et John Blake, ont mis au point un morceau de crâne réutilisable, qui pouvait être ajusté comme un bonnet"*. Un morceau d'os crânien pantelant, le cerveau bien apparent... Du gâteau. Ce sont les nombreuses et très fines veines bleues, qui zèbrent la peau du cadavre, qui occupèrent les techniciens jusqu'au bout de leur patience; il fallait les dessiner les unes après les autres, au pinceau. Soumis à ce supplice, cloué sur une chaise, Brad Greenquist accepte la corvée avec enthousiasme. *"Ce fut génial. J'apprécie particulièrement la séquence de l'hôpital avec David Anderson et John Blake pompant le sang qui sortait d'une moitié du cerveau visible. C'est un peu comme si on tripotait le mien"*. A l'opposé, le vétéran Fred Gwynne accepte mal qu'on lui demande de jouer sa propre mort, avant le tournage. Il s'avère rapidement évident que le vieux comédien ne peut agir avec le visage à moitié rongé et, ainsi, mimer les expressions demandées. La mort du personnage est donc modifiée en conséquence. Et en deux temps. La première étape montre Gage coupant avec un scalpel le talon d'Achille du vieillard (une vraie lame, entamant un faux pied), et la suivante la même lame agrandissant sa bouche au-delà du raisonnable... Lance Anderson se sert d'abord du visage maquillé de l'acteur pour le remplacer immédiatement par une tête mécanique dont les mâchoires tentent, en vain, d'articuler quelque chose.

Le maquillage porté par l'actrice Denise Crosby est encore plus impressionnant. Et aurait pu être bien plus dégueulasse encore si les ciseaux de l'autocensure ne l'avaient allégé de quelques gros vers de terre sortant de ce qui avait été un oeil. Trop fort, trop gore. Ce qui demeure à l'écran ne l'est pas moins : une cavité béante et purulente en guise d'oeil. Sculptée de façon à donner une impression de profondeur, la prothèse est collée sur le jolie visage de Denise Crosby directement sur le plateau, avant les prises de vues. Les petits jets de sang encore en activité sont simplement l'œuvre de menus tuyaux camouflés dans la chevelure de la comédienne.

L'effet spécial le plus spectaculaire de Simetierre n'en est pas tout à fait un; Zelda, la soeur atteinte de méningite de Rachel, se voit incarnée par un homme. Et pour une bonne raison : impossible de trouver une femme assez squelettique pour tenir le rôle. Lance Anderson ne fait donc qu'enduire un sac d'os d'une seconde peau censée le rendre encore plus maigre. Aussi réussis que soient les effets spéciaux de maquillage de Simetierre, ils n'en sont pas moins restés source de désaccord au sein de la production. *"Les maquillages initiaux de Lance Anderson étaient beaucoup trop gore. Le fait qu'ils fussent grotesques les empêchaient aussi d'être vraiment effrayants. Selon moi, ils étaient tout simplement comiques. Ces effets spéciaux me faisaient deux fois moins peur que le concept d'un bébé sortant de la tombe pour, en toute innocence, tuer ses parents qui l'aiment"*, conclut Mary Lambert. La bataille des maquillages tourne donc à l'avantage de la réalisatrice, dont les efforts de subtilités dans ce domaine seront toujours trop hard pour les âmes sensibles.

Marc TOULLEC



AVORIAZ 90

A [illegible]


BRAIN DEAD


THE BRIDE OF RE-ANIMATOR


SOCIETY


CHERIE, J'AI RETRECI


HOW TO GET AHEAD...

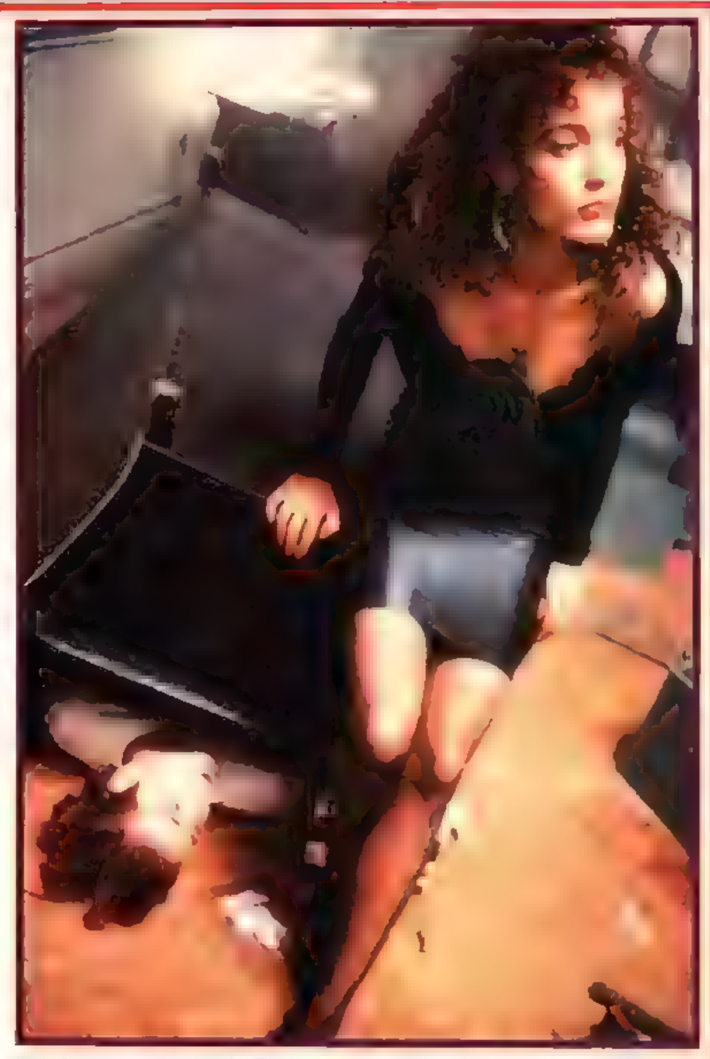

36-15 CODE PERE NOEL

MENU



Entre la farce et le drame, *Embrasse Moi Vampire* décrit un cas de vampirisme inédit. Un homme d'affaires bien propre sur lui sombre dans la démence paranoïaque. Faut-il en rire ou en pleurer ?





Peter Loew est un New-Yorkais jeune et dynamique comme on peut en rencontrer à la pelle dans la "Grande Pomme". Sa vie s'organise entre son bureau au sein d'une agence littéraire, ses virées nocturnes dans les boîtes à la mode, et le divan de sa psy, le docteur Glaser, où il essaie de comprendre pourquoi il n'arrive pas à avoir de liaison durable avec une femme. Pourtant, ce soir là, il fait une rencontre plutôt charmante, qu'il ramène chez lui... pour l'en éloigner aussitôt parce qu'une chauve-souris rôde dans son séjour. Eh oui, c'est un signe de celle qui va réellement entrer dans sa vie : Rachel, venue de nulle part, et dont les morsures pendant l'amour laissent des traces. Traces pas uniquement physiques, car peu à peu Peter va changer : il néglige sa petite amie et, à son travail, il prend comme souffre-douleur sa secrétaire au sujet d'un hypothétique contrat à retrouver. A croire qu'il reporte sur la pauvre femme l'emprise que lui-même subit de la part de l'énigmatique et sensuelle Rachel. Et puis, Peter se met à perdre les pédales : il est persuadé tomber sous le joug d'une femme-vampire et devenir lui-même un vampire. Phantasme ou réalité, pour lui, c'est la descente aux enfers...

Embrasse Moi Vampire a été écrit par Joseph Minion, l'auteur du scénario de **After Hours** de Martin Scorsese, et indiscutablement, c'est à lui qu'il faut attribuer la plus grande originalité du film de Robert Bierman : une approche psychologique, intérieure du vampirisme, avec en surplus un humour doux-amer très particulier. Alors que la mise en scène pas très subtile de Bierman lorgne du côté des **Prédateurs** de Tony Scott, le récit de Minion est axé sur la déchéance progressive du personnage de Peter Loew. Une déchéance dont il est le seul responsable, car provoquée par son instabilité sentimentale. Sa "relation" avec Rachel, il se met à la vivre comme une dépendance, et c'est ça qui le mène à sa perte. Esclave de cette femme-vampire qui lui pompe son énergie dans l'intimité, il se défoule sur Alva sa secrétaire, qui ne peut que se soumettre, jusqu'à ce que la situation devienne insupportable.

Joseph Minion a insisté dans **Embrasse Moi Vampire** sur ces rapports de force qui se tissent, et qui dans d'autres films de vampire avaient été seulement esquissés. Il est dommage que cette approche très explicite soit passée au dessus de la tête de Robert Bierman, qui illustre le sujet d'une manière esthétisante sans plus. Par contre, il faut louer la perfection du casting, avec dans le rôle principal, un Nicholas Cage excellent d'audace : bouffon désespéré qui ne sait plus où il en est, il a le mérite de donner à son interprétation un mélange de pathétique et de drôlerie. Tout le film repose sur cette ambiguïté, ce ton si spécial qui mêle fantastique et quotidien. Et Nicholas Cage, c'est ça : la démesure et le sens du détail, comme déjà dans **Arizona Junior**. En face de lui, Jennifer Beals à la bouche carnassière, et Maria Conchita Alonso (émouvante il y a peu dans **Colors**) au regard soumis, étaient les actrices idéales pour leur rôle respectif.

On peut apprécier dans **Embrasse Moi Vampire** l'image de Stefan Czapsky, qui a signé précédemment la photo du **Dossier Adams**. Elle est discrète et belle, et même les quelques effets un peu tape-à-l'oeil, faisceaux lumineux et autres, ainsi que des angles tarabiscotés qui ne se justifient pas, ne suffisent pas à en détruire le charme.

Sachant que c'est la première production de Barry Hills et Barbara Zitwer, qui ont fait le film parce qu'ils avaient trouvé "un sujet audacieux, angoissant, amusant et désorientant", ce qui est le cas. On peut leur recommander pour leur prochain projet de faire débuter Joseph Minion à la réalisation. Et la réussite sera complète.

Jean-Michel LONGO

Vampire's Kiss. USA. 1989.
Réal.: Robert Bierman. Scén.: Joseph Minion.
Dir. Phot.: Stefan Czapsky. Mus.: Colin Towns.
Prod.: Barbara Zitwer et Barry Shils pour Hemdale Film Corporation. Int.: Nicholas Cage, Jennifer Beals, Maria Conchita Alonso, Elizabeth Ashley... Dur.: 1H43. Dist.: Fox.
Sortie le 17 janvier 1990.

LEVIATHAN

L'écume de la vague ciné-aquatique lancée par Mutant Aquatique en Liberté, arrivée à son top niveau avec Abyss, s'achève avec Leviathan, paradoxalement celui qui avait été annoncé le premier. De l'eau salée, un monstre amovible, et un équipage flippé que dirige Peter Weller, plus le metteur en scène de Rambo II et un scénario-jumeau de celui d'Alien, les producteurs n'ont pas pris de risques. A tort.

Réalisateur : GEORGE PAN COSMATOS

Mad Movies : *Qu'est ce qui vous a le plus motivé dans la réalisation de Leviathan ? Le monstre, les personnages ?*

George Pan Cosmatos : Personne n'avait jusqu'à présent déplacé un plateau de cinéma à 3000 mètres de profondeur sous l'eau. Je pense que dans chacun de mes films, on doit retrouver ce petit quelque chose extérieur à l'histoire elle-même, une petite chose qui vous interpelle... C'est d'ailleurs cela que je recherche, et que je trouve intéressant. Il y a quelques années déjà, j'ai tourné **Le Pont de Cassandra**, dont le sujet était la guerre bactériologique. J'était alors un peu en avance. Dans le même ordre d'idées, **Leviathan** est un film qui fait une incursion dans l'écologie; il traite des choses de la nature, lesquelles sont actuellement un véritable problème. La couche d'ozone, les expériences génétiques... Et, justement, **Leviathan** pose des questions essentielles : "*Comment appréhender la vie, en tenant compte des expériences génétiques qu'elle suscite ? Qu'est-ce qui trouble l'ordre naturel, et à partir de quel moment ?*". Les problèmes fusent. Tout cela devient un véritable réacteur nucléaire qui explose et qu'on ne peut plus arrêter.

M.M.: *Un sénateur américain a récemment exprimé dans* Time *que le public ne pouvait pas prendre vraiment au sérieux "l'effet de serre" parce que cela ressemble trop à de la science-fiction. Ce raisonnement nuirait-il à votre film ?*

G.P.C.: Et ce sénateur avait raison. On ne croit pas réellement que cela puisse arriver. De toute façon, le terme même d'"*effet de serre*" est erroné, on devrait plutôt parler d'un "*effet de désertification*", ou d'un "*effet de désolation*"... La serre évoque trop une sorte de jardinet anglais, où l'on verrait bien pousser des jolies fleurs, des pensées par exemple. Il faut vraiment qu'un nom soit terrifiant pour engendrer la peur, ou une réaction salutaire de notre part. Etant canadien, les problèmes de pluies acides me touchent particulièrement; on ne peut plus pêcher dans la plupart des lacs du pays, parce que le poisson est mourant... ou qu'il est déjà mort. Et je suis choqué par ce qui se passe dans les laboratoires. On y joue carrément avec les animaux, on les dédouble... On greffe des pieds de porcs à des vaches, au nom de la science, cela me révulse. Lire un script qui parle que tout cela peut s'aggraver quand une expérience fait fausse route, et qui se situe en plus dans les profondeurs marines, m'a immédiatement fasciné. Même si cela implique encore des mutations génétiques bidons.

M.M.: *L'environnement, la claustrophobie possèdent un avantage certain pour un cinéaste: cela permet de mieux mettre en lumière les conflits humains, les caractères...*

G.P.C.: Absolument. Dans **Le Pont de Cassandra** aussi, on se retrouvait face à une situation où les protagonistes vivaient en vase clos, et où en définitive ils découvraient par les fenêtres tout ce qui arrivait au reste du monde. La situation de **Leviathan** est la même, mais à 3000 mètres de profondeur. Avec, de surcroît, la peur d'être écrasé sous des millions de tonnes d'eau. La claustrophobie dans un espace sous-marin implique certaines situations inévitables, à savoir un noyau de gars prêts à se mutiner, d'autant plus que ça fait trois mois qu'ils sont là et qu'ils attendent impatiemment la relève de leur équipe. Ils en ont plus qu'assez qu'on les empêche de faire ceci ou cela. Ils veulent s'enfuir de cet enfer, chacun pour ses propres raisons, tous étant porteurs d'un projet ou d'un rêve personnel. L'un est originaire de Harlem, mais son plus beau souhait serait d'avoir un chalet en Suisse, d'y faire du ski, puis de s'y reposer au coin d'un bon feu.

Le scénario de **Leviathan** est signé David Peoples qui avait déjà conçu celui de **Blade Runner** avec Hampton Fancher. Il a recréé une atmosphère de tension terrible, tout en ne négligeant pas les personnages. Dans la première moitié du film, l'élément essentiel tient au fait que vous êtes contraint de vous intéresser au sort de ces personnages. Vous pouvez toujours avoir les meilleurs effets spéciaux du monde, mais si vous ne ressentez rien pour les gens qui sont impliqués là-dedans, pour ce qui leur arrive, ça ne peut pas donner ce que j'appelle un film. Je suis tout à fait persuadé de cela. On ne peut pas démarrer par des tirs ou des explosions quelconques, et tuer illico un million de gens ! Non, tout cela doit se développer très lentement, il faut s'accoutumer au suspense qui grandit... Si vous allez voir ça comme un vulgaire film de monstres, si vous entrez dans la salle avec un sourire narquois en vous disant "*je suis venu voir un gros monstre en caoutchouc qui tue plein de gens pour les manger ensuite*", vous allez être déçu par **Leviathan**. Ce n'est pas mon truc, je n'ai jamais vu mon film ainsi. **Alien** a été un "film de monstres", bien que devenu un classique aujourd'hui, **Frankenstein** aussi l'a été, en son temps...

M.M.: *Justement, Alien semble être la comparaison inévitable avec Leviathan. Ridley Scott utilisait le même sentiment de claustrophobie, et s'évertuait à décrire les per-*



sonnages avant que finalement le monstre ne les décime...

G.P.C.: Parfaitement. Mais les gens d'**Alien** l'ont fait avec quelque chose qui était censé venir du plus profond de l'espace. Dans **Leviathan**, le monstre est une création de l'homme; il peut tous nous détruire. Il ne vient pas de la planète X ou Y, mais émane de nos propres actes. Ce monstre est vraiment notre propre création, notre propre créature de Frankenstein.

M.M.: *Et ce monstre se retourne contre son créateur ?*

G.P.C.: Il est fin prêt pour ça. La pollution de l'air ou de l'eau, la destruction des forêts en Amazonie... Je ne me prends pas pour l'avocat du mouvement Greenpeace, car je ne perds jamais de vue que je suis en train de raconter une histoire, et accessoirement de faire en sorte que le film rapporte de l'argent. Je ne suis même pas là pour prêcher la bonne parole... Les gens ne vous écouteront pas si vous parlez sur un ton de prédicateur. Si vous leur dites : *"Ne faites pas ceci ou cela"*, ils ne vous écouteront pas. Je crois cependant ressentir ces choses et pouvoir les glisser dans une histoire en tant que message. Sans aller jusqu'au lavage de cerveau, il me semble important de montrer aux gens que certaines choses qu'ils croient vraies ou sans importance, sont au contraire erronées.

M.M.: *Qu'avez-vous fait pour que Leviathan se distingue des films traitant exactement du même sujet ?*

G.P.C.: Une chose m'est apparue importante, et je pense que le public ne la remarquera peut-être pas immédiatement; les personnages n'utilisent jamais d'armes, fusils ou autres. C'est déjà énorme, n'est-ce-pas ? Rien, même pas des pistolets ! Les personnages emploient pourtant des lance-flammes, mais ces objets ne sont pas défensifs mais



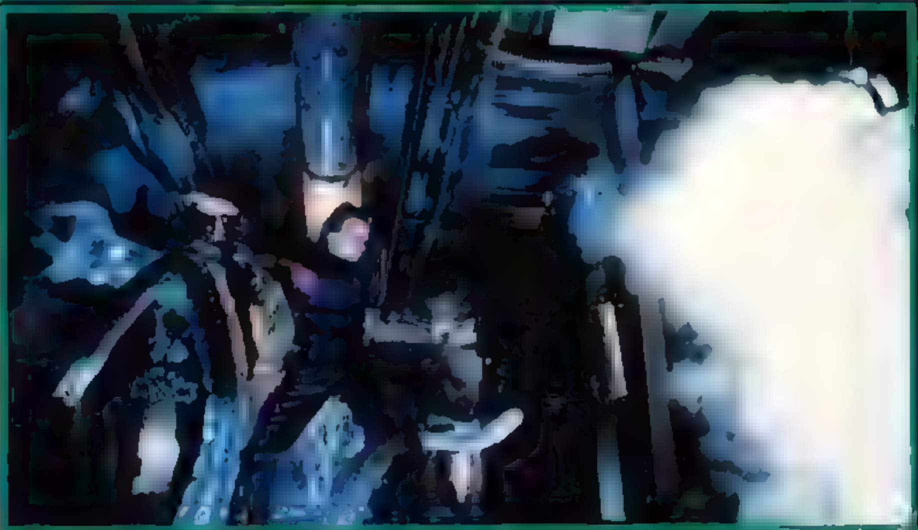
purement utilitaires, pour creuser par exemple. C'est un point très important du film.

M.M.: *Les conditions de tournage ont-elles beaucoup aidé à créer une tension qui a pu, alors, être utilisée de manière dramatique ?*

G.P.C.: Oui, bien que cela soit arrivé de façon un peu fortuite. On a tourné tous les intérieurs à Cinecittà, à Rome, parce que c'était très près de Malte, et qu'à Malte se trouvent les plus grands réservoirs du monde, quand on veut tourner sous la surface de la mer. Les Italiens ont pensé que c'était une bonne idée de construire l'ensemble du plateau avec des éléments en acier, pour que tout puisse se conserver plus longtemps. Mais ils avaient oublié de prévoir assez d'issues : voilà pourquoi le tournage a été un véritable cauchemar pour moi. C'était complètement délirant; on ne pouvait pas bouger, quand on était là-dedans. Imaginez tous les acteurs, plus l'é-







quipe, plus les effets spéciaux, dans un espace très réduit. Parfois, on pouvait à peine déplacer la caméra. Et puis, il y a eu aussi les scènes directement tournées dans l'élément liquide, une eau glacée, parce qu'évidemment on n'a pas pensé à tourner ça au printemps !
On est également allé tourner à Mexico, où l'eau est à ce point claire qu'on peut vraiment voir au travers. Il faut reconnaître que la Méditerranée est devenue une mer extrêmement sombre...

M.M.: *Vous avez donc tourné des séquences sous-marines où vous vous êtes mouillé, et d'autres sans poser les pieds dans l'eau, à sec, pratiquement...*

G.P.C.: Oui, bien qu'on a dû réaliser davantage de prises dans l'eau. Il n'y a vraiment que quand on ne pouvait pas faire autrement que l'on tournait à sec. Dans le cas contraire, cela aurait été beaucoup trop compliqué, et la durée du tournage aurait été multipliée par deux. Sous l'eau, nous aurions dû construire un plateau gigantesque, aussi grand que la mer Adriatique. Tout cela paraissait tellement démesuré et humainement impossible. Nous avons donc été contraints de combiner des scènes tournées en milieu sec et de les inclure par petits flashs dans le reste de Leviathan de manière à ce qu'on ne voit pas la différence. Certains plans sont cependant impossibles à tourner ailleurs que dans l'eau, comme par exemple le mouvement des cheveux d'un nageur. Il a aussi fallu tenir compte du point de vue économique. Au départ, Leviathan était parti pour se faire en Caroline du Nord, mais le budget était vraiment trop réduit; en tournant aux Etats-Unis, on ne pouvait absolument rien faire avec l'argent qui nous avait été alloué. Il était même prévu d'annuler purement et simplement le projet, si on ne trouvait pas une autre solution. Le directeur de la photographie, Alex Thompson, nous a répondu ce qu'il pensait de notre projet sur le plan photographique. En nous disant que nous pouvions tourner à sec, mais en utilisant de la pellicule Kodacolor qui permet de maintenir les contrastes, et la pellicule Agfacolor dans le cas contraire. Il nous a sauvé du désastre.

M.M.: *Sur le plateau, vous avez fait un usage assez curieux de dizaines de kilos de plumes !*

G.P.C.: Nous avons tenté de reproduire le mouvement même du plancton dans l'océan. Le plancton, sous l'eau, est la seule chose qui donne véritablement une sensation de non immobilité. Bien sur, dans **Leviathan**, l'attention se porte plutôt sur un poisson qui passe, sur un personnage, mais il fallait recréer ce détail, pour une totale véracité. Par ailleurs, sans le plancton, on peut tourner des prises de vues dans l'eau bien plus claires, des images où tout est immobile, au point qu'on ne sait pratiquement pas où on se trouve. Et c'est pour ça qu'on a engagé des dizaines de types, chargés d'agiter ces plumes dans l'eau. On n'avait rien trouvé qui fasse plus lumineux. Par contre, nous n'avions pas réalisé que, dans une perspective générale de la scène, toutes ces plumes allaient se remarquer car elles jonchaient le fond marin. Cela serait franchement ridicule ! En mêlant à l'eau de l'alcool hautement concentré, puis en y mettant le feu, vous obtenez une espèce de neige. Il faut tourner les scènes très vite car l'effet se dissipe rapidement. Les mouvements de l'eau sont ainsi très lents, et la fumée de l'inflammation donne alors une impression d'épaisseur...
En résumé, tout dans ce film a été très difficile à obtenir. Néanmoins, nous nous sommes amusés. Pour ma part, j'ai nagé à la fois dans un golfe, dans un océan, dans une mer et dans deux réservoirs. J'ai pu travailler dans un studio énorme, tout en mangeant des pâtes chaque soir !

M.M.: *Le défi des effets spéciaux est pourtant parmi les plus stressants, sur un plateau de cinéma ?*

G.P.C.: J'ai toujours utilisé des effets spéciaux dans mes films, de différentes façons. Mais ici, tous les styles d'effets spéciaux étaient réunis. Ils ont occupé la majeure partie du temps disponible. Je me suis servi des effets optiques aussi souvent que possible, et sans savoir ce que cela pourrait donner en définitive. On est presque obligé de se fier au hasard.

M.M.: *Et le concept artistique du film vous a été inspiré par les documentaires de Cousteau, comme James Cameron pour Abyss ?*

G.P.C.: Non. J'ai visionné un documentaire de la société National Geographic sur la découverte du Titanic. On a essayé de reproduire son look. Avec des tons vert pétrole, et pratiquement aucun poisson, aucune forme de vie, pour bien marquer que rien n'est vivant aussi loin au-dessous du niveau de la mer.

M.M.: *Face aux effets spéciaux exécutés ensuite en laboratoire, les acteurs ont dû tricher souvent ?*

G.P.C.: Si on n'avait pensé qu'à tricher ou à simuler, on n'aurait pas vraiment fait attention au film. Toutes ces difficultés, coincés comme on l'était tous, nous ont amenés à nous montrer inventifs, à surpasser les problèmes par l'imagination... Comme dit le proverbe, la nécessité est la mère de l'invention. Si on vous dit qu'un film se déroule sur Mars, vous savez que personne n'y est allé pour le tourner. Vous vous dites qu'ils font semblant. Actuellement, on peut tout faire. On peut utiliser des plumes de poulet ou de l'alcool concentré, ou n'importe quoi d'autre, du moment que les effets spéciaux traduisent le réalisme sur l'écran, ça n'a pas beaucoup d'importance. D'autres metteurs en scène sont allés chercher la difficulté, pour un même résultat !

M.M.: *Vous voulez sans doute parler de James Cameron pour Abyss ?*

G.P.C.: Oui. Il s'est laissé coincer dans un réservoir. L'eau était chaude à la surface, froide en profondeur et, du coup, les plongeurs étaient contraints de porter leurs appareils respiratoires lorsqu'ils remontaient. Et à moment-là, ils ne pouvaient travailler que quelques heures, à cause de la buée qui se condensait sur les masques. C'était dur ! En fait, diriger un film comme **Leviathan**, ce n'est plus seulement un travail de réali-





sateur, c'est plutôt une tâche d'administrateur d'une république bananière. Tourner **Leviathan** m'a donné une occasion supplémentaire de tester une autre forme de film d'action. Je ne m'associe pas entièrement à des œuvres comme **Cobra**, j'aime montrer une petite parcelle d'humanité. C'est ce que j'avais fait dans mes précédents films, mais les gens l'ont oublié. Ils ne se souviennent de moi que pour **Rambo II** et **Cobra**...

M.M.: *Et vous pensez que c'est une mauvaise chose ?*

G.P.C.: J'aime tous mes films, ils sont un peu comme mes enfants. C'est une partie de moi-même, je les vois grandir, et tous les ans je me dis : *"J'aurais souhaité faire ça différemment. Pourquoi donc l'ai-je tourné ainsi ?"*. Ou bien alors : *"Pourquoi ne me propose-t-on pas d'argent pour pouvoir refaire celui-ci ?..."*. Au bout de plus de dix ans de métier, je suis persuadé d'avoir compris de quelle façon opérer pour qu'un film soit meilleur...

Propos recueillis par
Maitland McDONAGH
Traduction : **Nick D'AURIA**

LE GRAND BOUILLON

36-15
Code Père Noël

Avoriaz 90 démarrera sur les chapeaux de roue. Présenté en ouverture, hors-compétition, *36-15 Code Père Noël* trace la voie pour la venue en France d'un véritable cinéma de distraction. Déjà réalisateur du *Passage*, René Manzor ne se contente pas de filmer magistralement une action halletante. Le mythe du Père Noël est dans sa ligne de mire.


"Le gamin est devenu le produit des images qu'il a ingurgitées, et joue à Rambo."

Réalisateur :
RENE MANZOR


René Manzor, actif sur le plateau.

Mad Movies : *Quels rapports entretenez-vous avec vos deux personnages principaux, le gamin et le Père Noël ?*

René Manzor : Je les vois tous les deux de manière négative. Avec 36-15, j'ai essayé d'éclater la structure traditionnelle du combat manichéen entre le Bien et le Mal. Aussi le gamin est-il pourri par le fric et surtout par la télévision, instrument premier de la communication actuelle. Il est devenu le produit des images qu'il a ingurgitées, et joue à Rambo. J'essaie de montrer ce que peut risquer de pire un enfant.

M.M.: *Et le Père Noël, c'est vraiment une ordure, alors ?*

R.M.: Le Père Noël incarne une autre négativité. Bien avant les notions de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, la société impose à l'enfant, via le Père Noël, la notion de mensonge. Le Père Noël est un dieu créé de toutes pièces, véhiculant des valeurs malsaines, et destiné à être crucifié à une certaine date. Il représente le premier instrument de manipulation ("Sois sage ou le Père Noël...") en même temps qu'un premier contact avec le merveilleux. Il se substitue dangereusement aux parents pendant une période donnée, et quand l'enfant a atteint l'âge de raison, tout s'écroule autour de lui.

M.M.: *Et vous-même, comment avez-vous vécu cet instant ?*

R.M.: Très mal. J'avais parfaitement conscience d'être un enfant et de vivre des années merveilleuses. Quand on m'a annoncé que le Père Noël n'existait pas, j'ai pris mes parents pour des menteurs. Détruire le mythe du Père Noël chez l'enfant, c'est le faire douter de tout l'imaginaire qu'il peut avoir en lui. Moi, j'ai réussi à m'accrocher à cet imaginaire. Mais il n'y aurait pas ce conflit si le Père Noël n'existait pas, si Noël était tout simplement une fête familiale où les parents donnent directement leurs cadeaux aux enfants. Le Père Noël n'est qu'un dealer de jouets.

M.M.: *Visuellement, 36-15 est magnifique. Quelles sont les scènes tournées en studio ?*

R.M.: Pratiquement toutes, sauf celles situées au début du film. J'ai travaillé d'après un story-board, par déformation professionnelle, puisque je viens du dessin animé. L'histoire était racontée du point de vue de l'enfant. Je ne pouvais pas adopter ce point de vue uniquement par la caméra. Il nous a donc fallu tourner en studio, où l'on a fabriqué certains décors possédant déjà en eux-mêmes des perspectives. On a même aménagé des extérieurs, des routes, des terrains vagues, pour qu'ils ressemblent à ce que j'avais imaginé. Je crois qu'il ne faut pas montrer les choses telles qu'elles sont mais telles qu'on les imagine. A partir de là, on commence à faire du cinéma.

M.M.: *S'attaquer au mythe du Père Noël par l'intermédiaire du cinéma n'a-t-il pas posé de problèmes du côté de la censure ? Aux USA, la série* **Silent Night, Deadly Night** *s'est collinée des associations de mères de famille en furie.*

R.M.: 36-15 n'a rien à voir avec cette série dans le sens où le but n'est pas d'étaler des atrocités. J'ai toujours eu à l'esprit à la fois



que le film devait être vu par tous et que le mythe du Père Noël était un sujet tabou. En Suisse, on n'a pas pu échapper à l'interdiction aux moins de 18 ans. La censure française s'est montrée plus clémente, et a intelligemment proposé le système de l'"avertissement".

M.M.: *Le Passage a, au bout du compte, très bien marché en France. Ce résultat vous a-t-il aidé à monter 36-15 ?*

R.M.: Malgré le succès du Passage, j'ai eu énormément de mal à convaincre. Dès qu'on commence à parler de genre fantastique, on s'aperçoit que tout se bloque comme si Jean-



"Le Père Noël n'est qu'un dealer de jouets."

Cocteau, Julien Duvivier, Maurice Tourneur et Marcel Carné ne faisaient plus partie du patrimoine cinématographique, comme si la guerre avait balayé cet esprit-là. Ici, on est encore persuadé que le marché du fantastique est lié à l'importation.

M.M.: *John Carpenter vous dit quelque chose ?*

R.M.: Bien sûr, oui. Dans l'ensemble, j'aime beaucoup ce qu'il fait.

M.M.: *Je trouve que, dans 36-15, vous foncez de la même façon que lui, au cœur du sujet. Avec hargne. Les scènes d'exposition sont réduites au minimum.*

R.M.: Merci, c'est un beau compliment. Ceci dit, Carpenter n'est pas mon frère artistique.





"Pratiquement toutes les scènes ont été tournées en studio."

M.M.: *Mais si je vous dis que 36-15 est un film de qualité américaine, ça vous flatte ou ça vous gêne ?*

R.M.: Je suis flatté mais avec des réserves. Je suis flatté, parce que j'ai voulu 36-15 comme un film de divertissement, d'action, un film où les spectateurs se retrouveraient dans les peurs enfantines du garçon et cet esprit de cinéma, c'est vrai, manque en France. Mais d'autre part, je revendique le droit à une réflexion sur, en l'occurrence, un problème social et cette réflexion fait souvent défaut dans les films américains.

M.M.: *Vous nous en mettez plein la vue et vous êtes quand même l'un des rares à vouloir et à pouvoir le faire en France.*

R.M.: J'ai en effet cette volonté d'en mettre plein la vue, mais beaucoup d'autres l'ont aussi. Durant les six années que j'ai consacrées au montage financier du **Passage**, j'en ai rencontré des personnes aux imaginaires incroyables. Et croyez-moi, ce que ces personnes ont en tête, mais n'ont pas encore réussi, comme moi, à exprimer, a de quoi faire pâlir les plus grands réalisateurs américains. Et j'espère fortement qu'il y aura un jour sur les écrans la preuve de ce j'avance aujourd'hui...

Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT**

L'ILLUSION PERDUE

Les enfants croient au Père Noel. Certains plus que d'autres, qui rêvent de le voir avec ses jouets par milliers ne pas oublier leurs petits souliers. Dans **36-15 Code Père Noël**, un simple d'esprit endosse la défroque rouge et va jouer au chat et à la souris avec un gosse de riche, dont l'espoir secret est de filmer celui qui le gâtera le 24 décembre. Pour être gâté, il sera gâté et les illusions du gamin vont être mises à rude épreuve. La course poursuite se déroule à l'intérieur d'un château dont les coins et recoins sont autant de peurs pour le jeune héros. René Manzor balade sa caméra, fignole son cadre, soigne ses éclairages et fait un carton plein centré sur les causes du premier traumatisme enfantin. Du cinéma de haute tenue, ambitieux, énergique, intelligent, sensible, cruel. Après **Baxter** l'année dernière, une nouvelle bonne raison de crier Cocorico dans la neige d'Avoriaz.

France 1989. Réal. René Manzor. Scén. René Manzor. Dir. Phot. Michel Gaffier. Mus. Jean-Félix Lalanne. Prod. Francis Lalanne, Jean-Luc Defait, Zidd El Khoury. Int. Alain Musy, Brigitte Fossey, Louis Ducreux, Patrick Floersheim, François-Eric Gendron, Stéphane Legros... Dur. 1H30. Dist.. Deal/UGC. Sortie prévue le 17 janvier 1990.

MIRACLE MILE

On n'attendait pas grand-chose de Steve DeJarnatt, réalisateur d'une poussive aventure futuriste, *Cherry 2000*. Surtout pas cette parabole cruelle et délirante sur la fin du monde, une histoire partie d'un rien. Et qui n'aboutit à rien, au sens propre.

Une histoire de fin du monde, une histoire d'apocalypse nucléaire. Une histoire déjà datée, vieillotte, une histoire de celles dont la Guerre Froide avait l'exclusivité. Evidemment, si l'on prend en compte le rapprochement Est-Ouest, la démocratisation des systèmes communistes, la Glasnost, la Perestroïka, **Miracle Mile** paraît carrément anachronique. Bizarre pour un film qui daterait de 1989. Non, **Miracle Mile** a été tourné il y a plus de deux ans. Et depuis, il traîne devant les tribunaux. Sa maison de production, *Hemdale*, le vend d'abord au français *A.A.A.* qui refuse de le sortir, estimant le film peu fiable commercialement. Procès marathon et condamnation de *A.A.A.*, signataire d'un contrat de distribution en bonne et due forme. **Miracle Mile** refait surface chez la *Fox* avec son compagnon d'infortune, **Embrasse-Moi Vampire**. Et les deux films sont des petites merveilles...

UNE HEURE POUR VIVRE

A quatre heures cinq du matin, Harry poireaute devant un fast-food. Il avait rendez-vous à minuit avec la toute belle Julie. Un pigeon saisit un mégot enflammé, le jette dans son nid construit sur des câbles électriques. La paille prend feu et un gigantesque court-circuit prive l'hôtel de courant. Donc pas de réveil pour Harry. Un malheureux concours de circonstances. Et Harry arrive souvent vainqueur dans ce genre de compétition. Près du fast-food, un téléphone public sonne. "C'est arrivé ! Je ne peux pas le croire... Le compte à rebours commence dans trente minutes. Je suis désolé papa, mais c'est comme ça. Réellement ! Le grand boum. Nous ne savons pas pourquoi, mais ce n'est pas un exercice...". Harry hésite à le croire, mais une détonation à l'autre bout du fil interrompt la conversation. Une voix grave lui conseille d'aller se coucher... Ainsi débute **Miracle Mile**. Une suite d'événements mineurs miraculeusement agencés, une mécanique huilée à la perfection. Un jeune type malheureux en amour a le coup de foudre, une volaille fait sauter les plombs d'un bâtiment et, dans une base atomique, un militaire se trompe de numéro de téléphone... Naturellement, l'invraisemblable, ce hasard extraordinaire, met en marche l'engrenage. Un engrenage piégé dans lequel Steve DeJarnatt aurait très bien pu sombrer. Un scénariste fonctionnel, bien intentionné, aurait pensé "restons civique et tentons une évacuation rapide de la population". Et Harry se serait précipité dans la première station de télévision venue, dans le premier commissariat, n'importe où, pour avertir ses concitoyens. Comme de bien entendu, les flics l'auraient coffré, ou vidé à coups de





pied dans le cul. Non, pas de ça, **Miracle Mile** est un film salement égoïste, incroyablement individualiste. Harry ne pense qu'à retrouver sa tendre et chère et à ne pas louper un hélicoptère planté au sommet d'un building... Steve DeJarnatt n'est pas un philanthrope, sauveur providentiel de Los Angeles. C'est quelqu'un qui a choisi de sauver sa peau à travers celle de son héros.

DIX ANS D'ATTENTE

"J'ai toujours été hanté par des cauchemars, Armageddon, la fin du monde. Les bombes atomiques. Je pense qu'en grandissant beaucoup de gens rêve de l'Apocalypse. Avec ***Miracle Mile****, j'ai juste voulu rentrer dans les cauchemars que nous avons tous. Les missiles viennent sur Los Angeles mais pourraient aussi bien filer vers une autre destination. Quelles seraient vos priorités dans ce temps extrêmement réduit qui vous sépare de l'explosion ?"*. Courir sonner les cloches de toutes les églises de la ville, gueuler à tue-tête sur les boulevards... Steve DeJarnatt laisse ce type de script aux écrivaillons des plus mauvais épisodes de **Histoires Fantastiques** ou de **La Cinquième Dimension**. *"Vous voulez survivre, partir très loin. Je n'ai pas vu les choses ainsi dans le film. Parce qu'il n'y a nulle part où aller. L'espoir de trouver un refuge, un moyen d'évasion serait une tromperie. J'ai misé sur d'autres priorités qui me semblaient plus importantes, l'amour, l'humanité, la réconciliation"*. Mais fuir demeure la seule priorité dans un premier temps. Lorsque fuir devient impossible, les sentiments prennent le dessus. Des bons et des mauvais sentiments. Pendant qu'un couple commence à faire l'amour dans un ascenseur bloqué entre deux étages, la population de Los Angeles pille, viole, tue, baise, avale des hectolitres d'alcool...

Pareilles séquences ne devaient pas faciliter la mise en route de **Miracle Mile**, les producteurs américains adulant les fins à l'eau de rose, moralistes, et tripatouillant généralement celles qui ne garantissent pas des grosses recettes. En 1978, à ses débuts, Steve DeJarnatt travaille sur le scénario de **Miracle Mile** dans le département "développement" de *Warner*. *"Les producteurs de Warner l'aimaient bien et voulaient vraiment le mener à terme. Comme le projet devenait de plus en plus coûteux, je perdais du même coup la possibilité de le mettre en scène"*. Suite aux révolutions de palais qui secouent régulièrement les grands studios, **Miracle Mile** tombe à l'eau. Mais Steve DeJarnatt n'abandonne pas son bébé. Il se décide à acheter les droits du scénario. *"J'ai obtenu un boulot sur le script de* ***Strange Brew*** *pour MGM. Chaque centime que je touchais, je le donnais à Warner pour acheter l'histoire de* ***Miracle Mile****"*. Steve DeJarnatt passe de producteur en producteur. En



vain. Au bout de quelques années, il signe avec *Hemdale*, une maison qui donna sa chance à Oliver Stone.

APOCALYPSE NOW

Ce n'est pas parce que 60 % de son tournage s'est déroulé entre 6 heures du soir et 7 heures du matin que **Miracle Mile** ressemble à **After Hours** de Martin Scorsese. Ce mélange virtuose de tragédie, de picaresque évoque aussi bien les nouvelles sèches et mordantes d'un Richard Matheson balançant ses héros dans des situations tordues, qu'une bande dessinée fameuse de Frank Margerin, *"Les cinq dernières heures"*. En quelques pages, le dessinateur montre un français moyen en butte à une population assouvissant ses fantasmes dans une pagaille monstre. Une situation en tous points identique à celle de **Miracle Mile**. Que feriez-vous s'il ne vous restait plus que trente minutes avant le grand boum ? Steve DeJarnatt l'expose brusquement, en quelques images effayantes qui brisent littéralement le ton parfois badin du film. Un film vécu comme un cauchemar, habité par des silhouettes incroyables. Une femme d'affaires suivant les cours de la bourse en plein milieu de la nuit sur son ordinateur portable, un travesti, une fausse hôtesse de l'air bien grasse, un employé de voirie grincheux, un culturiste gay et son petit copain... Une faune nocturne pour un périple naviguant entre rires et larmes. Et c'est là toute la réussite de **Miracle Mile**. Bien davantage que son étonnant scénario agencé par un orfèvre de l'horlogerie fine, bien plus que la soudaine flambée du dernier quart d'heure, encore au-delà de la simple course contre le temps... Tout a commencé par une rencontre sur fond de mammouths articulés, de flore préhistorique, magnifique préambule filmé dans un long travelling horizontal annonciateur du lendemain. Nous sommes tous des fossiles...

Marc TOULLEC







Miracle Mile. USA. 1987. Réal.: Steve DeJarnatt. Scén.: Steve DeJarnatt. Dir. Phot.: Theo Van De Sande. Mus.: Tangerine Dream. Prod.: John Daly et Derek Gibson pour Hemdale. Int.: Anthony Edwards, Marie Winningham, John Agar, Lou Hancock, Mykel T. Williamson, Kelly Minter, Denise Crosby, Kurt Fuller, Robert Doqui... Dur.: 1H 27 mn. Dist.: 20th Century Fox France. Sortie prévue courant février 90.



SCULPTURE PHYSIQUE

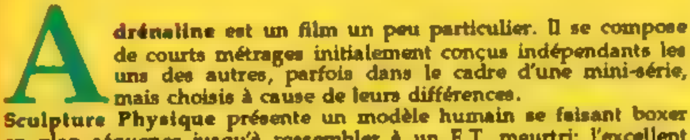
ADRENALINE

Le FilmS

En France, pour faire fantastique, faut souvent faire court. Et en rassemblant du court, on fait obligatoirement du long. Pour pas plus cher. Maître d'œuvre de cette poussée d'*Adrénaline*, Yann Piquer raisonne logique. En attendant de passer à la durée supérieure, celle des 90 minutes...



CYCLOPE



Adrénaline est un film un peu particulier. Il se compose de courts métrages initialement conçus indépendants les uns des autres, parfois dans le cadre d'une mini-série, mais choisis à cause de leurs différences.
Sculpture Physique présente un modèle humain se faisant boxer en plan séquence jusqu'à ressembler à un E.T. meurtri; l'excellent **Corridor** d'Alain Robak expédie un pauvre démarcheur dans l'enfer d'une maison piégée; **Cyclone** livre un malheureux surveillé par une caméra qui se transforme en araignée agressive; **T.V. Buster** n'est pas la suite de **Ghostbusters** mais une satire du petit écran dont un couple de français très moyens sont les dindons de la farce; **Interrogatoire** traite d'un cas d'amour fou où l'on accepte la torture; **Revestriction** enferme une dormeuse confrontée au plafond coulissant de sa chambre...
La plupart de ces courts métrages ont été diffusés, soit sur *Canal Plus*, soit en première partie de longs métrages, soit programmés dans divers festivals, Avoriaz notamment. Mis bout à bout, cet ensemble pourrait s'apparenter à un genre cinématographique qui se fait de plus en plus rare, le film à sketches. Et, évidemment, on ne peut s'empêcher de penser à **La Septième Dimension** (Avoriaz 88), tentative récente d'anthologie malheureusement ratée par manque d'unité. Malgré le fait que ces segments aient été appréhendés comme un long métrage homogène, **La Septième Dimension** partait un peu dans tous les sens. **Extraneus** avait déjà tenté l'expérience en 1981.
Dans le cas d'**Adrénaline**, sachant qu'il n'y avait pas au départ de concept global, l'unité ne pouvait se créer d'elle-même. Cependant, on trouve aux génériques des courts métrages des noms qui reviennent régulièrement. A plusieurs reprises le même comédien, à plusieurs reprises les mêmes réalisateurs (Yann Piquer en tête avec 5 apparitions). . L'humour noir constitue également un point commun entre les films. Et, fatalement, ceux-ci sont inégaux. Normal. Impossible de voir un film à sketches sans préférer tel ou tel sketch. Mais, reposant sur des principes jumeaux et des constructions tout aussi voisines, les meilleurs courts métrages perdent un tantinet de leur efficacité. A l'opposé, leur diffusion ponctuelle ferait mouche. Elément indissociable de la réussite d'**Adrénaline**, la présence du comédien Jean-Marie Maddeddu, souvent co-scénariste et co-réalisateur des courts métrages dans lesquels il apparaît. Le tempo qu'il impose à ses histoires, leur rythme, la vitalité qu'il insuffle aux personnages qu'il interprète, dès la première seconde, compensent largement le peu de substance de certains segments. Qu'il soit un gardien de nuit planté devant ses écrans de télévision, un modèle à sculpter, torturé consentant, Jean-Marie Maddeddu, en un temps record, réussit la prouesse de faire passer les situations les plus fantaisistes. Un type doué, très doué. Tellement doué qu'on regrette de ne pas le voir servir de trait d'union entre les courts métrages. Les auteurs lui ont préféré une file d'aveugles poireautant devant un cinéma. Une idée originale.
Visuellement, les éléments de cette "compilation" sont soignés. Il arrive que l'esthétique soit trop lourdement référentielle, expressionniste, avec des noirs et blancs clinquants, mais dans l'ensemble, les nouvelles images, clip ou télé, l'emportent et créent le lien. Sur le plan humour, **Corridor** fait merveille tandis que, rayon effets spéciaux, **Cyclope** s'affirme en grande réussite technique.
Evidemment, voir tous ces talents mis bout à bout est plutôt frustrant, car ceux-ci ont souvent le potentiel de réaliser du cinéma "long" original et fantastique. L'homme de **Corridor**, Alain Robak, vient de le prouver à la puissance 10 en tournant le turbulent **Baby Blood**.

Jean-Michel LONGO



LA DERNIERE MOUCHE

Métrovision de et avec Yann Piquer.
Revestriction de Barthélémy Bompard.
Graffiti de Barthélémy Bompard.
[illegible]
Bouteillage de Barthélémy Bompard.
[illegible]
avec Clémentine Célarié et Gad Marion.
[illegible]
Les Aveugles de Anita Assal et John Hudson.
[illegible]

HOW TO GET AHEAD IN ADVERTISING

Partenaire d'Isabelle Adjani dans *L'Histoire d'Adèle H*, scénariste de *La Déchirure*, enfant terrible du nouveau cinéma anglais à qui il fait subir de douloureux liftings, Bruce Robinson plante une grosse pustule sur le cou d'un Bernard Tapie british. Pourri jusqu'à la moëlle par le dieu Pub, l'homme y trouve encore matière à vendre une lotion infecte !

Quand les Anglais se mettent à la satire sociale agressive mâtinée d'humour branque, il se produit généralement des étincelles, des gerbes de flammes même. Pour avoir produit quelques Monty Python du meilleur tonneau (**La Vie de Brian, Bandits, Bandits**), la société que dirige l'ex-Beatle George Harrison, *HandMade*, connaît le chemin de la provocation. Surtout sous la direction d'un bonhomme comme Bruce Robinson, déjà peintre féroce d'une Angleterre décadente et nauséeuse dans **Withnail and I**.

How to Get Ahead in Advertising part d'une idée toute simple: Imaginez un Jacques Séguéla ou un Bernard Tapie mégalomane, à qui il pousse un furoncle dans le cou. Et le furoncle grossit, grossit, jusqu'à devenir vraiment voyant. C'est ce qui arrive à Dennis Bagley, un publicitaire capable de vendre n'importe quoi à n'importe qui. *"Présentez-moi un chauve et je lui vendrai un shampooing"*, est sa devise. Cependant, des années de métier au sommet de la pyramide commencent à lui taper sérieusement sur le ciboulot. Et maintenant Bagley essaie désespérément une crème contre les boutons. Sa réputation est en jeu. L'inévitable arrive; Bagley disjoncte totalement. Du jour au lendemain, il élimine toute trace de publicité chez lui. Et sa hantise se développe au même rythme que le magnifique furoncle qui lui pousse au bas du cou.

Hospitalisé, Bagley réalise soudain son bonheur. Il va enfin pouvoir promouvoir sa crème. *"Promotionner le bouton et, ensuite, vendre à ces fils de putes un antidote"*. Mais voilà, le furoncle qui grandit à la vitesse d'une jeune tomate, risque plutôt de contrarier ses plans....

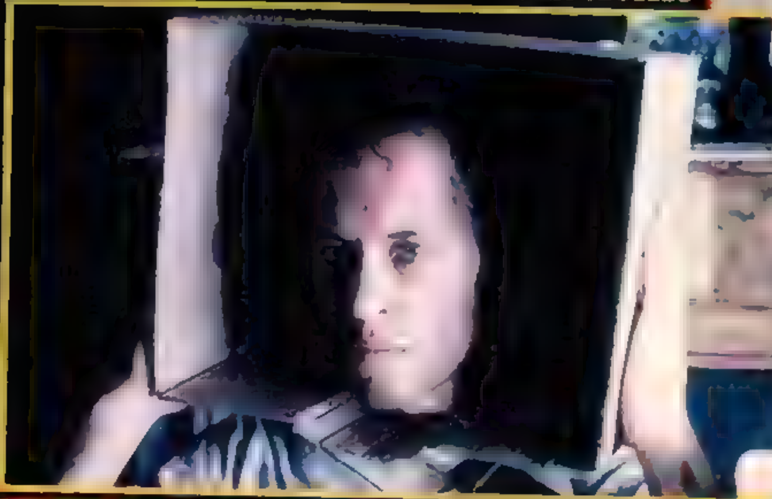




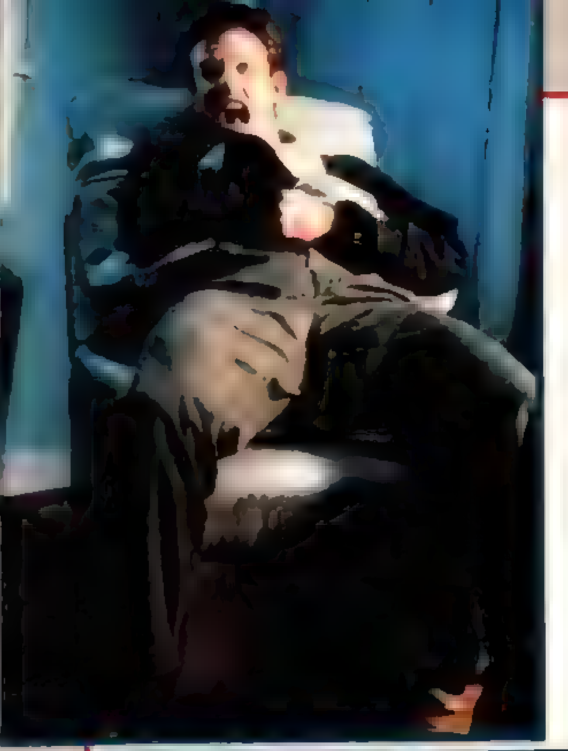
Toujours prompt à démolir les idées reçues et à pilonner les institutions, Bruce Robinson songe d'abord, au lieu du furoncle, à une deuxième tête. Il l'abandonne, deux ou trois séries Z ayant exploité l'idée. Le gros bouton s'avère propice à développer l'attaque en règle qu'il envisage : mettre le poids sur les requins de la pub, sur l'abrutissement des masses, sur les spots publicitaires jouant sur le sexe pour vendre un peu n'importe quoi. Tout l'environnement de Bagley a été pensé dans cette optique. Surtout sa douillette maison dans le Hampshire; elle pourrait très bien figurer dans le magazine *Intérieurs* ou service de décor à un spot pour *After Eight*.

Bien sûr, Bagley possède des chevaux, une grande tente dans le jardin pour les *parties*, une Ferrari. Et une femme charmante interprétée par Rachel Ward. *"Je voulais Rachel parce que, d'abord, elle est une femme extrêmement belle. Parce qu'elle est le prototype de la couverture d'un magazine de mode capable de jouer la comédie"*, annonce clairement Bruce Robinson. En bref, Bagley, ce Séguéla british, arpente un univers parfait jusqu'à l'aliénation. La folie vient sous la forme d'un bouton indésirable. Un simple furoncle ? Non, plutôt la conscience de Bagley, parlant après des années d'exploitation de la crédulité de ses concitoyens. Vedette de **How to Get Ahead...** à part entière, le bouton requiert les services de plusieurs maquilleurs britanniques, Peter Frampton (déjà complice de Bruce Robinson sur **Withnail and I**) et surtout Daniel Parker et Nik Williams, qui ont soufflé le job au *Creature Workshop* de Jim Henson. Pour avoir bossé sur **Dream Demon, Dream Child, Greystoke** et **La Petite Boutique des Horreurs**, Daniel Parker est déjà un vétéran. Il fabrique pour **How to Get...** plusieurs bustes de l'acteur Richard Grant, avec un bouton à plusieurs stades de son développement. Prudents, Parker et Williams prévoient inévitablement un second furoncle sur le tournage. En cas de pépin, il faudrait 3 à 4 heures pour appliquer sur le comédien une nouvelle peau. Les effets spéciaux de maquillage au service de la satire sociale, pourquoi pas ? Le furoncle star est une nouvelle sorte d'*Elmer le Remue-Méninges*.

Marc TOULLEC



How to Get Ahead in Advertising *Grande-Bretagne. 1989.*
Réal.: Bruce Robinson. Scén.: Bruce Robinson.
Dir. Phot.: Peter Hannan. Mus.: David Dundas & Rick Wentworth
SPFX : Peter Frampton (maquillage), Daniel Parker & Nik Williams (animatronique). Prod.: David Winbury, pour HandMade Films.
Int.: Richard E. Grant, Rachel Ward, Richard Wilson, Jacqueline Tong, Jacqueline Pearce, John Shrapnel, Mick Ford...
Dur : 1H 33 mn



SHOCKER

On a piqué à Wes Craven son premier rejeton, Freddy Krueger. Alors Wes Craven, choqué, a réalisé *Shocker*. Avec, à nouveau, un croque-mitaine, grand pourfendeur de l'Amérique profonde...

Un atelier de réparation sombre et crasseux. Tandis que braille une musique hard-rock, qu'on pourrait supposer venir d'un vieux transistor rouillé, le maître des lieux bricole avec hargne une télé désossée.
En quelques gros plans, cet individu, dont on ne voit pas le visage, nous est présenté : une jambe qui traîne, un tatouage sur le bras, des grosses mains sales et fébriles. Aucun doute, c'est un "loser" qui occupe la séquence générique de ce film, gavé jusqu'à la folie d'images télé agressives et violentes ou de passages à tabac, meurtres, et autres répressions qui font le lot quotidien des actualités.

UN MAUVAIS REVE

Sans transition, on enchaîne avec l'univers confortable et propre de Jonathan Parker, jeune homme de la *middle class* américaine flirtant avec la jeune fille blonde dont il est amoureux, quand il ne joue pas au football...



Maintenant, si je vous dis que l'auteur du film est Wes Craven, le réalisateur de **La Dernière Maison sur la Gauche** et **L'Emprise des Ténèbres**, en passant par **Les Griffes de la Nuit**, vous aurez compris que la suite du film va faire le lien entre ces deux scènes radicalement opposées, et ce, sous le signe du cauchemar. Tout d'abord, Jonathan rêve qu'il assiste au meurtre de sa mère et de sa sœur par l'infâme Horace Pinker, un maniaque complètement sadique. Au réveil (ou presque), il apprend par son père, inspecteur de police, que le carnage a eu lieu effectivement. Il se rend compte, petit à petit, qu'il peut se servir de cette faculté qu'il s'est découvert pour aider la police à capturer Pinker, avec lequel il entretient ainsi un rapport trouble, proche de l'identification. Horace Pinker est enfin ap-

préhendé, non sans avoir auparavant assassiné la petite amie de Jonathan.
Condamné à la chaise électrique, il réussit, juste avant son exécution, à se charger de l'électricité d'un poste de télévision. Sur la chaise, il continue à jouer les piles électriques humaines... Dès lors, sorte de créature hertzienne, il passe de corps en corps tel un démon, pour continuer impunément sa besogne meurtrière. A Jonathan Parker d'essayer maintenant de le stopper...

HORACE CONTRE FREDDY

Il ne s'en cache pas, après avoir créé l'ignoble Freddy, et avoir constaté, amèrement, que ce "croquemitaine des rêves" s'édulcorait au fil des séquelles par la firme productrice *New Line*, Wes Craven invente à présent un nouveau mythe du film d'épouvante, mais cette fois en assurant ses arrières : pour avoir un meilleur contrôle sur **Shocker**, il s'est tourné vers *Alive Films*, une boîte intègre qui a produit les derniers Carpenter. Et même si dans le personnage d'Horace Pinker on retrouve certains aspects du Freddy façon Wes Craven, ici la grande idée c'est d'en faire le premier "maniaque télévisuel" du cinéma. Ses apparitions en 625 lignes, sa fuite par l'émetteur d'une station télé, sans compter son métier initial, tout cela donne à ce film à la trame plutôt traditionnelle un caractère en marge. A partir de là, **Shocker** est une mise en abîme continuelle : Jonathan Parker est une sorte de journal vivant qui vit les assassinats, avant qu'ils ne surviennent. Horace Pinker, point de mire de tous ces postes télé qui peuplent son médiocre quotidien, abruti à jamais par les images chocs, plonge finalement dans les tubes cathodiques. Le concept de Wes Craven aboutit à une bataille de zappeurs.
Ceci dit, il semble que Wes Craven dans **Shocker** se soit contenté d'esquisser cette vision hautement originale, comme si il en réservait des développements ultérieurs pour d'éventuelles suites. Par contre, et c'est ce qui donne à la plupart de ses films un caractère universel, **Shocker** n'échappant pas à la règle, on retrouve encore son obsession majeure, celle de confronter le monde de la norme à celui de la marge. Et de montrer de façon toujours visuelle, sans dictatisme, la frontière floue et ambigue qui existe entre les deux. De ce point de vue, on pouvait s'attendre un jour dans un film de Wes Craven à une exécution capitale. C'est une chose faite, et le plan le plus brutal et malaisant de **Shocker** restera ce panoramique circulaire qui nous décrit lentement la chaise électrique et tout le dispositif qui l'entoure. En apparence, des objets comme d'autres, mais lourds de signification, nous dit ce mouvement d'appareil. Un autre moment fort est celui où Horace Pinker entre dans le corps de Johnathan, policier de surcroît, autrement dit le représentant des valeurs morales. Là encore, en une situation, tout bascule, et le spectateur est plongé dans un état d'esprit qui le prend à l'estomac. Comme dans **Blue Velvet**, **Massacre à la Tronçonneuse**,... ou **La Dernière Maison sur la Gauche**.

EAU DE ROSE ET FLOTS DE SANG

Une des particularités de Wes Craven, peut-être dans son soucis de toucher de façon directe le public, c'est d'avoir parfois dans ses films une bonne dose de naïveté concernant certaines scènes, ou certains personnages. On se souvient que **L'Amie Mortelle** a été dénigré à cause de ça. Dans **Shocker**, surtout dans la deuxième moitié, qui part dans un mélange d'onirisme et de grotesque, on retrouve cet aspect. La scène dans le parc, par exemple, où Jonathan Parker est poursuivi par Pinker qui change de corps comme de chemise, n'a pas la crédibilité que ce lieu très quotidien aurait pu susciter.

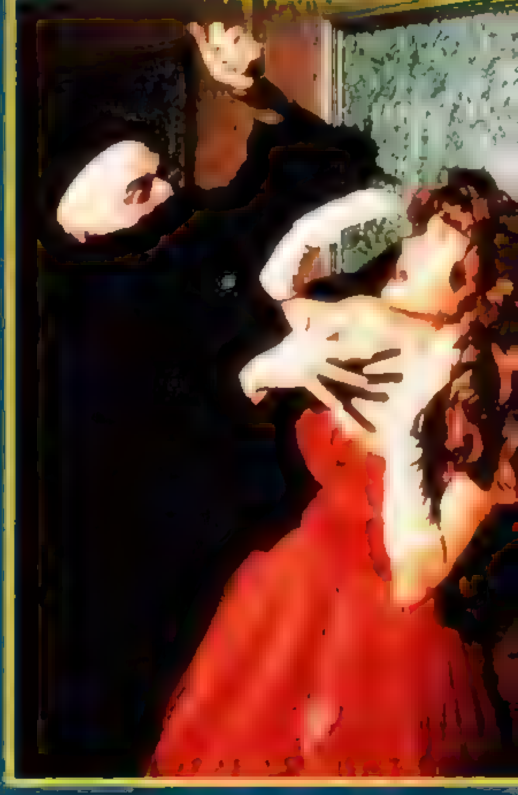


Le trainement de pied qui sert à identifier Pinker n'est pas une grande subtilité de scénario. Non, ce mélange entre eau de rose et sens du sorbide (que l'on trouvait aussi chez Hitchcock, par exemple) est la marque de fabrique de Wes Craven. C'est en tout cas ce qui rend ses films proches de nous, même quand l'histoire devient fantaisiste. C'est ce qui donne aussi de belles visions poétiques, comme dans **Shocker** les réapparitions de la petite amie assassinée de Jonathan, pâle et ensanglantée, blanche et rouge. Ou encore la première vision d'Horace Pinker dans un téléviseur, inattendue et incongrue.
Shocker est indiscutablement conçu pour un large public adolescent, et le personnage d'Horace Pinker, avec son pendant positif Jonathan Parker, est une forme d'exorcisme aux angoisses des 15-25 ans. C'est aussi une façon divertissante et détournée de réfléchir sur les nouvelles peurs dans notre société soi-disant moderne, sur la façon dont on les crée et dont on pense pouvoir les supprimer. Des peurs, affirme Wes Craven, qui mourront quand l'homme mourra. De quoi donner l'occasion d'ici là de tourner quelques suites à **Shocker**.

Jean-Michel LONGO

USA. 1989.
Réal.: Wes Craven.
Scén.: Wes Craven.
Dir. Phot.: Jacques Haitkin. Mus.: William Golstein. SPFX : David Anderson (maquillages), Bruno George (effets vidéo).
Prod.: Marianne Maddalena et Barin Kumar pour Alive Films.
Int.: Michael Murphy, Peter Berg, Mitch Pileggi, Cami Cooper, Theodore Raimi, Richard Brooks...
Dur.: 1H49 mn.
Dist.: Columbia/ Tri-Star.
Sortie nationale prévue le 31 janvier. 1990.

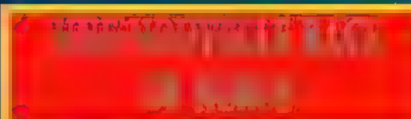
LECTURE DIABOLIQUE



Un nouveau tueur fou. Un tueur fou et amoureux, Malcolm Brand, tellement soucieux de plaire à sa belle qu'il chante "Alouette, je te plumerai" en se tranchant les oreilles, le nez... Cela ne le rend pas plus beau, mais lui donne finalement la possibilité de sortir du bouquin dont il est le sinistre héros. Un monstre tragique quelque part...

Jason Voohres, Michael Myers, Freddy Krueger, l'Horace Pinker de Shocker, et maintenant Malcolm Brand. Le bestiaire des tueurs psychopathes s'agrandit à vue d'oeil...

Malcolm Brand ne ressemble pas vraiment à ses compagnons de cellules capitonnées. C'est un amoureux fou. Vraiment timbré. Pour plaire à sa belle, il est prêt à tous les sacrifices. A se couper les oreilles, à se scalper, à se raboter le nez, à s'arracher les lèvres. Mais la belle refuse toujours ses avances, ce que Brand a le plus grand mal à accepter. Voilà pourquoi il entreprend de se refaire la face. Une paire d'oreilles par là, une tignasse rousse par ci... Et les opérations ne brillent pas par leur délicatesse. Tout ceci serait encore bien classique si le sieur Brand n'écrivait pas ses méfaits dans un bouquin à bon marché. Un bouquin que dévore littéralement une jolie blonde, soudain confrontée à son funestre héros. Brand lui réserve un grand destin : lui arracher le coeur. Une femme lui a bien fendu le sien...



[illegible]

Si **Lecture Diabolique** évoque la série des *Freddy*, ce n'est pas un hasard puisque son scénariste, David Chaskin, rédigea **La Revanche de Freddy** voici quatre ans maintenant. Le succès aidant, il enchaîna sur **The Curse**, vaguement inspiré de Lovecraft, et premier cas d'horreur agricole. *"La grande différence entre* ***Lecture Diabolique*** *et ces deux films ne vient pas des scénarios, mais des réalisateurs. Jack Sholder admet qu'il n'aime pas les films d'horreur, et David Keith voudrait devenir Woody Allen. C'est ainsi que* ***La Revanche de Freddy*** *perd beaucoup de la puissance du script".*

Aujourd'hui, David Chaskin est heureux de trouver dans Tibor Katacs un type précautionneux; il aime passionnément le scénario et l'illustre scrupuleusement. Et Tibor Katacs apprécie le fantastique. Même si son **The Gate** n'atteint pas les sommets du genre, on y trouve une foi rare, et surtout un respect du genre. *"Tibor et David n'ont pas entretenu les traditionnels rapports entre un cinéaste et un scénariste. Ils se comportaient plutôt comme des étudiants travaillant sur un film de fin d'études. Pas dans la façon d'opérer, mais dans la manière d'appréhender la production"*, témoigne Rafael Eisenman. Impliqué depuis le tout début de la mise en chantier du film, David Chaskin voit son bébé choyé par Eisenman. *"***Lecture Diabolique** *est d'abord l'oeuvre d'un scénariste. Mais une fois entre les mains d'un metteur en scène, il doit devenir celle d'un cinéaste. Il c'est à moi de faire en sorte que personne ne s'ingère entre ce dernier et le processus de création"*, poursuit le producteur. Chacun possède néanmoins sa vision des choses; tandis que Tibor Katacs se remémore de vieux épisodes en lisant **Lecture Diabolique**, David Chaskin évoque de son côté les vieilles figures légendaires du cinéma fantastique...

[illegible]

Tragique, le personnage de Malcolm Brand appartient à une autre époque, celle où les monstres, même les plus sanguinaires, savaient encore se montrer pathétiques. Evidemment, les Jason et Cie ne sont pas des modèles de romantisme. *"J'ai imaginé Malcolm Brand comme un monstre classique, bien plus stylisé que Freddy et Jason, un peu comme le fantôme de l'opéra. Malcolm a également une personnalité bien plus complexe que celle de Freddy. J'aime à le représenter comme un personnage que Lon Chaney interpréterait, un personnage dans la tradition et agissant dans un environnement moderne"*. David Chaskin réussit bien son hommage. Même si les lois du box office lui ont dicté les passages incessants entre le rêve et la réalité, le scénariste impose une silhouette presque anachronique. Un frappé du ciboulot, qui évoque aussi bien le fantôme de l'opéra, Jack l'Eventreur et un Mr. Hyde qui aurait décidé de se passer définitivement du Dr. Jeckyll. Malcolm n'inspire pas uniquement la terreur, mais un brin de compassion. Avant d'être un assassin, c'est une victime. Faut-il rajouter dans le listing des signatures qui ont inspiré Chaskin un certain Edgar Poe. *"***Lecture Diabolique** *n'est pas aussi gothique que ses ouvrages. Mais on y retrouve certains des thèmes de prédilection de l'écrivain. La passion, la vanité. Tout le malheur de Malcolm Brand est basé sur l'amour qu'il porte à une femme. Et celle-ci le repousse parce qu'il est laid. Etant psychotique,*





[illegible] décide d'arranger les choses, en [illegible] ... [illegible] **Lecture Diabolique** [illegible] ment, évite le second degré racoleur [illegible] mise dans le fantastique [illegible] David Cheskin [illegible] discret. [illegible] à la pochade, David Cheskin se consacre à la rédaction du scénario de **Monsters from out the Town** [illegible] des années 50. La compagnie de production New Line [illegible] le projet et donne à l'élève [illegible] quelques feuilles [illegible] pour rédiger **La Revanche de Freddy**. [illegible] David Cheskin [illegible] Wings [illegible] Toy [illegible] Michael Dudikoff.

LE TROISIÈME LARON

La contribution de William Randall Cook à **Lecture Diabolique** est aussi importante que celle du duo Takacs/Cheskin. Spécialiste de l'animation image par image, Randy Cook collabore à **S.O.S. Fantômes** et à **Caveman** avant d'éclater grâce aux effets spéciaux fulgurants de ce petit film qui a titre **The Gate**. Un film de Tibor Takacs. Élève du grand Ray Harryhausen, il porte la responsabilité des effets spéciaux du film et interprète aussi Malcolm Brand. Cook [illegible] de devenir comédien. [illegible] le crâne, pour davantage de crédibilité [illegible] Lon Chaney [illegible] même jusqu'à conserver son maquillage 12 jours consécutifs. *"Après le tournage, mon visage était complètement difforme. Et la peau autour de mes yeux ressemblait à de* [illegible] Cook [illegible] bel exemple d'humilité de la part d'un [illegible] pose des effets spéciaux.

En plus de son personnage, Randy Cook [illegible] une créature [illegible] Randy Cook. Le monstre en question est la combinaison d'un mélange inédit : le sperme d'un toubib dans l'ovule d'un [illegible] du bon côté de la barrière [illegible] la blonde Jenny Wright [illegible] vampire d'**Aux Frontières de l'Aube**) [illegible] de Malcolm Brand. Une lecture diabolique et, en fin de compte, très [illegible]

Marc TOULLEC



THE BRIDE OF RE-ANIMATOR

***Re-Animator*, c'était Avoriaz 1986. Une grande claque, une baffe monumentale. L'horreur flirte avec le burlesque et le sexe. Un cocktail difficile à concocter mais qui, lorsqu'il prend, fait des étincelles. Stuart Gordon passe la main pour *The Bride of Re-Animator*, mais son producteur, Brian Yuzna, entend bien ne pas trahir son esprit malin...**

Un classique, **Re-Animator** est déjà un classique. Un vrai de vrai, une de ces séries B mirifiques qui a sorti le gore de l'ornière des sous produits alimentaires. Un générique peuplé d'inconnus, un budget n'atteignant pas le million de dollars... Grâce à une campagne publicitaire tonitruante, la compagnie *Empire* remplit une salle du marché du film (Cannes 85) pour une séance de minuit particulièrement chaude. Enthousiasme délirant et immédiat, programmation à Avoriaz au début de l'année suivante, batailles de distributeurs pour l'acquisition des droits... **Re-Animator** et son cortège de zombies récalcitrants devait, logiquement, connaître une suite immédiate. A peine le film sorti que le cinéaste Stuart Gordon plaisantait en jetant le titre **"The Bride of Re-Animator"** en référence à **La Fiancée de Frankenstein**. Ce qui, en 1985, n'était qu'une boutade devient cinq ans plus tard réalité...

LES ROIS DU GORE

Réalisateur de **Re-Animator**, Stuart Gordon sort de l'anonymat du jour au lendemain. Ce bon vivant fait ses classes sur les planches. A Chicago, il écrit et met en scène 25 pièces de théâtre qui vont du classique "Les Aventures d'Huckleberry Finn" aux "Sirènes de Titan", d'après l'écrivain de science-fiction Kurt Vonneguth. Toujours pour la scène, Gordon crée une pièce d'anticipation en trois volets, "Warp" qui, présentée à Broadway, se voit étrillée par la critique. Désireux de travailler pour la télévision, il envisage d'abord **Re-Animator** sous forme d'une mini-série pour la chaîne HBO (productrice depuis de *Tales from the Crypt*). Refus. Conscient qu'aucune chaîne ne tenait vraiment à se lancer dans le fantastique sanglant, Stuart Gordon se rabat sur le cinéma, en désespoir de cause donc. Le destin le met en présence de Brian Yuzna, ex-restaurateur, et jeune producteur jusqu'à présent promoteur de petits films en 16 mm originaire de Caroline du Nord. Brian Yuzna tourne dès 1980 son premier film, en tant que metteur en scène, **Self-Portrait in Brains**, dans des conditions proches de l'amateurisme. Yuzna lui-même compare son rejeton aux pires acquisitions *Troma*, quelque chose comme **Igor and the Lunatics**. **Self-Portrait** connaît néanmoins une diffusion sur les télés câblées. Ambitionnant une carrière plus reluisante sur la côte Ouest, Brian Yuzna s'installe à Los Angeles en 1983 et, aussitôt, travaille pour le producteur fou (dans le bon sens du terme) et un tantinet margoulin Charles Band. **Troll** (avec des bestioles inspirées de celles de Gremlins) et **Zone Troopers** (nazis contre alliés et extra-terrestres) ne seront pas diffusés de sitôt dans les cinémathèques, mais notre homme espère bien passer à la vitesse supérieure avec **Alter Ego**, d'après une bande dessinée underground. On aurait pu y voir des morts se changer en pommes de terre flanquées de jambes menues et de petits bras. Bref, Brian Yuzna et Stuart Gordon sont sur la même longueur d'onde. "Warp", la pièce du premier, met en scène des super-héros et celui-ci compte également à son actif théâtral "Beowolf", dans le registre de l'héroïc-fantasy.

Scénariste de "Beowolf", Dennis Paoli sera impliqué dans le projet **Re-Animator** en tant que "consultant gothique" ; celui-ci est lauréat d'une maîtrise universitaire pour ses exposés sur les 18 et 19èmes siècles !

Stuart Gordon rencontre Brian Yuzna. Brian Yuzna suggère quelques modifications du scénario de **Re-Animator** en vue d'une exploitation cinématographique. Dans un premier temps, rallonger la sauce...



Le docteur West (Jeffrey Combs) et l'un des résultats de ses travaux (ci-dessous).



MATERIAUX DE BASE

La nouvelle de Howard Philip Lovecraft dont s'inspire **Re-Animator** est une exception dans l'œuvre de son auteur. Réputé pour ses "innommables", ses monstres à ce point horribles que les noms ne suffisent pas pour les décrire, Lovecraft se montrait pour une fois particulièrement explicite. Il décrivait en détail les expériences de Herbert West, Frankenstein en herbe et savant cynique, et ne s'y autorisait aucun humour. Si, une pointe caustique lorsque, à la fin de la nouvelle, Herbert West jetait un regard envieux sur les êtres vivants. Au terme de 6 réécritures, Dennis Paoli, Stuart Gordon et Brian Yuzna sont d'accord sur les "fondations" du film à venir.

Le tournage se déroule en novembre 84 mais capote au bout de la première semaine de prises de vues. Stuart Gordon n'entend absolument rien aux diverses techniques cinématographiques et son chef opérateur, Bob Ebinger, est lui aussi un novice. Voyant le film prendre une mauvaise tournure, Brian Yuzna lance un S.O.S. à Charles Band. Charles Band prête gracieusement son directeur de la photographie maison, le suédois Mac Alhberg, lequel joue les professeurs auprès de Stuart Gordon. L'élève, doué, apprend vite et, surtout, donne à son film toute la dimension rabelaisienne souhaitée. Friand d'horreur et de rigolade (toutes ses pièces sont des comédies), Stuart Gordon visionne avant d'entamer la réalisation de **Re-Animator** tous les classiques du genre. *"La sensibilité électro-choc d'un* ***Evil Dead*** *et, heureusement, les moyens d'un* ***Hurlements****"* annonce Brian Yuzna à qui l'interroge sur le tournant que prend **Re-Animator**, dont le tournage est rendu complexe par une pléthore d'effets spéciaux de maquillage. Quelques démêlés avec la censure, qui ne supporte pas vraiment les cadavres (surtout masculins) trottinant à poil dans les couloirs d'un hôpital, limitent quelque peu les excès. Rien de grave, rien qui n'entrave le délai fixé pour la première mondiale au Marché du Film de Cannes. Le montage de **Re-Animator** s'achève seulement trois jours avant le départ de Charles Band et ses sbires pour la Côte d'Azur.



Howard Berger et Robert Kurtzman transforment l'actrice Kathleen Knimont en fiancée meurtrière.

DE L'HORREUR ET DU SEXE

Le triomphe de **Re-Animator** digéré, Brian Yuzna et Stuart Gordon se lancent sur **The Dolls**, sur **From Beyond** (toujours d'après Lovecraft) et accumulent les projets avortés (**Bloody Bess** sur des femmes pirates, **Lurking Fear**, **Gri-Gri** sur le vaudou...). Brian Yuzna se retire sagement de l'ambitieux **RoboJox** que tourne son comparse en Italie. Cette adaptation de la légende antique d'Achille s'enlise, écrasée par des effets spéciaux trop coûteux. La science-fiction ne sied pas au cinéaste; **RoboJox** ressemble maintenant à une série Z italienne malgré un investissement évalué à une dizaine de millions de dollars. Pourquoi Brian Yuzna s'est-il retiré de la production ? Pour préparer **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** chez *Walt Disney* ? Non, le temps est à l'orage entre Charles Band et Brian Yuzna. Pour une simple question de fric.

Détenteur des droits de vente mondiaux de **Re-Animator**, Charles Band n'a pas versé un centime au producteur. Un procès est engagé. Brian Yuzna disparaît des génériques *Empire* et monte **Society** dont il est également le metteur en scène.

"Je ne conçois pas l'horreur sans sexe". Nullement hypocrite, Brian Yuzna n'est pas étranger aux orientations nettement libidineuses de **Re-Animator** et **From Beyond**. Dans le premier, Barbara Crampton attachée nue sur une table d'opération subissait les coups de langue rapeuse d'une tête tranchée, celle du Dr. Hill qui, au-delà de la mort, vise toujours à culbuter la plantureuse blonde. Dans **From Beyond**, le producteur-cinéaste avoue humblement que tous les monstres et appendices (surtout la glande pinéale qui se raidit sur le front de Jeffrey Combs) sont inspirés par la forme des organes génitaux. Et Barbara Crampton, encore elle, se fardait en dominatrice "cuir" pour une séquence hautement émotionnelle. Toujours porté sur le cul, Brian Yuzna clôture **Society** sur une partouze monstrueuse dans les salons feutrés de Beverly Hills. Normal que **Bride of Re-Animator** parte alors du meilleur des sentiments...

POUR LES BEAUX YEUX DE SA BLONDE

Re-Animator laisse Megan morte, refroidie pour de bon. Mais Dan Cain s'apprête à lui injecter le fameux sérum de vie qui a pour propriété de donner aux cadavres de furieuses pulsions destructrices. Cut. **Re-Animator**





Le corps de la fiancée avant sa constuction et après sa destruction. Terriblement gore dans les deux cas...

s'arrête exactement où sa séquelle débute. Le scénario prévu à l'origine, celui de Dennis Paoli, n'est pas tout à fait du goût de Brian Yuzna. *"Je le trouvais vraiment trop morbide, sombre et claustrophobique. On y voyait Meg revenir à la vie pour incarner la Fiancée du titre. Dans ma version, nous employions simplement son coeur"*. Ecrit par les auteurs du script de **Society**, Yuzna, Woody Keith et Rick Fry d'après quelques éléments de la nouvelle de Lovecraft pressée comme un citron, **The Bride of the Re-Animator** abandonne donc Barbara Crampton. Herbert West et Dan Cain lui prélèvent son muscle cardiaque et construisent autour une "femme". Disons une créature à côté de laquelle Elsa Lanchester de **La Fiancée de Frankenstein** est un modèle pour produits de beauté. Assemblage de membres de diverses provenances, les chairs tenues par une armature métallique, la Fiancée subit le mal de l'au-delà : la folie meurtrière. Excessive, elle offre même son coeur au sens propre, en l'extirpant de sa poitrine.

Herbert West, bien que happé par les intestins tentaculaires du Dr. Hill, s'en sort de justesse. "Non, Hill ne m'a pas tué" est sa première réplique dans **The Bride...**. Particulièrement tenace, Hill vit encore. Il gagne son pain quotidien dans un cirque où il joue les têtes parlantes, séparé qu'il est du reste de son corps !

Toujours désireux d'expérimenter sa lotion miracle, Herbert West continue allègrement ses prodiges. Parallèlement à la Fiancée, avec l'aide de Dan Cain, il crée une horde de créatures hybrides. Un oeil-araignée dont les pattes sont des doigts humains, un chien doté d'un bras, un bras et un pied formant un être indépendant, des hommes sans jambe, pourvus de quatre bras mais tout de même très agressifs... Un bestiaire effarant. Tout est permis. Pas de grandes théories génétiques, simplement une bonne dose de délire, assumée au premier degré par un Jeffrey Combs pince-sans-rire. *"Le scénario préserve l'intégrité philosophique de Herbert West mais le fait également progresser. C'est un peu comme si un écolier passait de la simple algèbre aux équations"* révèle le comédien.

DES EFFETS EXPLOSIFS

Le premier **Re-Animator** bénéficie de superbes effets spéciaux... artisanaux. Des maquillages rudimentaires mais efficaces, et surtout pas onéreux. **The Bride of Re-Animator** ambitionne de se situer bien au-delà, de damer le pion à la série des Freddy sur son propre terrain. Le dingue qui avait transformé une ravissante jeune femme en femme-cafard contrainte de porter de grosses mandibules, Screaming Mad George, s'attèle ici aux créatures hydrides de Herbert West. Passionné de surréalisme, de peintres comme Dali et Picasso, Screaming Mad George connaît bien Brian Yuzna pour avoir organisé la partouze biologique de **Society**. **The Bride of Re-Animator** lui permet d'aller encore plus loin dans les mélanges aberrants, les tableaux tordus que seuls les dessinateurs de bandes dessinées n'étaient pas à concrétiser jusque là. Screaming Mad George revendique des effets spéciaux différents et surtout débarassés des contraintes techniques. **The Bride of Re-Animator** échappe, par son intermédiaire, au classement hâtif "film gore".

Deuxième ténor des effets spéciaux de **The Bride of Re-Animator**, la compagnie KNB, c'est à dire Robert Kurtzman, Greg Nicotero et Howard Berger qui se sont plus particulièrement chargés de la Fiancée "incarnée" par la comédienne Kathleen Kinmont, vue dans **Halloween IV**. Partis de recherches dans des livres d'anatomie, les compères fabriquent un costume de douze pièces, allant de la tête aux pieds, appliquées au terme de six heures. Heureusement pour l'actrice que sa présence sur le plateau n'est requise que six jours, mais tout de même, à raison de 14 heures de travail par jour. Le travail s'avère en effet éprouvant sur le plateau. Pas le temps de tenir des réunions de travail, de tourner en suivant un story-board bien précis, les maquilleurs se soumettent à un rythme haletant et sortent littéralement vannés de l'expérience. Tout ce beau monde serait-il partant pour le remake de **L'Homme Invisible** que prépare actuellement Brian Yuzna ? Mais déjà **The House of Re-Animator** se profile à l'horizon...

Marc TOULLEC

USA. 1989. Réal.: Brian Yuzna. Scén.: Woody Keith, Rick Fry et Brian Yuzna d'après les personnages de H. P. Lovecraft. SPFX: Screaming Mad George, KNB, Anthony Doublin et Wayne Beauchamp. Prod.: Keith Walley, Paul White et Brian Yuzna pour Wild Street Pictures. Int.: Jeffrey Combs, Bruce Abbot, David Gale, Kathleen Kinmont.

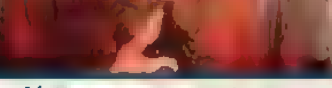
ELVIRA

A AVORIAZ

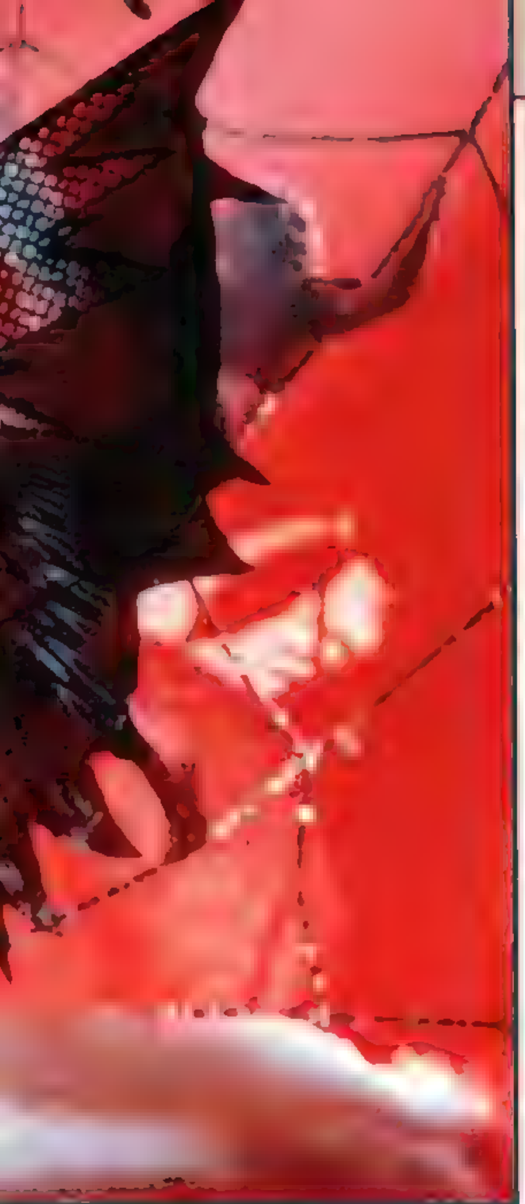
Elvira à Avoriaz. Pour un week-end sur des skis. Elvira la douce, Elvira la dure, disciple d'Alice Cooper et fille spirituelle de Mae West, Elvira ne fait qu'une avec *Mistress of the Dark*, un film à ses mensurations... Son décolleté explosera le 24 janvier sur les écrans. Mais pas sur ceux d'Avoriaz.

Elvira, vous connaissez ? Sangria, sa réplique française, certainement. Elvira est, aux Etats-Unis, une institution, une célébrité nationale, une Denise Fabre rêvée par un dessinateur de comics, une Catherine Langeais cauchemardée par un adolescent boutonneux. Proche de Vampirella, cette héroïne de bande dessinée aujourd'hui disparue, Elvira joue, comme Eddy Mitchell pour *La Dernière Séance*, les speakerines cinéphiles. Mais dans son ciné-club, *Movie Massacre*, pas de perles de cinémathèques, pas de chefs-d'oeuvre inconnus. Dans *Movie Massacre*, Elvira nivelle par le bas. Les films présentés comptent parmi les plus mauvais de toute l'histoire du cinéma : **Plan 9 from Outer Space** où un inconnu, le visage à demi caché par une cape, remplace un Bela Lugosi décédé, **Robot Monster** dont le metteur en scène s'est suicidé pour répondre à l'ingratitude du public, le **Château de L'Horreur** avec "Boris Lugosi" dans le rôle d'un homme préhistorique perdant son slip...

Bref, des choses saugrenues, irréalistes, propres à tétaniser un Frédéric Miterrand, capables de terrasser le comité de sélection de Cannes. Et surtout des films offrant à Elvira la possibilité de lancer des vannes douteuses, des plaisanteries vaseuses bourrées d'allusions salaces... Pas de gros mots (ils sont strictement interdits à la télévision américaine) mais des calembours suggestifs. Et Elvira possède le décolleté le plus spectaculaire jamais vu sur les petits écrans du pays. Elvira (prononcez Elvaïra) est une star tout simplement.



L'affreux sorcier Oncle Vincent



Celle qui se décrit comme "la fille contre-nature de Mae West et Vincent Price" se nomme en fait Cassandra Peterson. Dans les années 70, elle n'est qu'une petite comédienne, charmante, ancienne danseuse dans les boîtes de Las Vegas. Elle rencontre Elvis Presley et le King lui dit "fonce ma jolie, ton avenir est devant toi". Cassandra fonce, figure dans **Fellini Roma**, fréquente la fameuse émission comique *Saturday Night Live* et répond à une annonce venant d'un réseau de télévision. Elle postule au poste de présentrice, demande à un ami de lui confectionner son look, son nom de scène est tiré au sort dans un chapeau... Elvira est né. Succès immédiat. Son *Movie Macabre* passe rapidement au niveau national, soulève l'indignation des ligues de morale. Elvira devient une marque déposée, une véritable industrie, une denrée rentable. Une collection vidéo pleine de nanars et de classiques aussi, des posters, des panoplies pour Halloween. Et un catalogue autrement plus jouissif que celui de La Redoute. Des perruques multicolores, des prothèses d'oreilles, de nez crochus, des masques de monstres... Elvira rapporte gros. Et entraîne quelques jalousies, notamment celle de Vampira, une actrice vaguement jumelle qui se traînait péniblement dans **Plan 9 from Outer Space** en 1958. L'affaire nourrit toujours quelques procès folkloriques.
Copine de Pee Wee Herman (elle fait une apparition dans **Pee Wee Big Adventure**), Elvira a présenté plus de 500 films à des millions de téléspectateurs. Un marché important. Logique qu'un producteur ait pensé à lui proposer un film, son film à elle, bêtement titré **Elvira, Mistress of the Dark**.

ELVIRA, Mistress of the Dark

SON FILM A ELLE



Elvira, Mistress of the Dark. USA. 1989. Réal.: James Signorelli. Scén.: Sam Egan, John Paragon et Cassandra Peterson. Dir. Phot.: Hanania Baer. Mus.: James Campbell. SPFX : Dennis Dion, Doug Beswick et Pamela Westmore. Prod.: Eric Gardner, Mark Pierson pour New World et NBC Productions. Int.: Elvira (Cassandra Peterson), Edie McClurg, Daniel Greene, Jeff Conaway, Morgan Shepard, Susan Kellerman... Dur.: 1H 32 mn. Dist.: Les Films Number One. Sortie Paris prévue le 24 janvier 1990.

SOCIETY



La jet-society, un monde fermé. Impénétrable quand on touche à sa colonie de Berverly Hills. Et il s'en passe des choses dans les salons dorés, notamment des réunions amicales dont les convives forment un tout, un magma... Producteur de *Re-Animator*, Brian Yuzna pénètre cet univers générateur d'une métaphore curieusement psychédélique...

Réalisateur :

BRIAN YUZNA

Mad Movies : *Qu'est-ce qui vous a attiré dans le scénario de Society : la satire sociale ou la scène finale avec cet enchevêtrement de corps gluants ?*

Brian Yuzna : Cette séquence n'existait pas au départ. L'idée est de moi. Dans le scénario original, il était question d'un adolescent qui juge étrange le comportement de ses parents. Il découvre qu'ils sont adeptes d'un culte, un culte de sang. J'ai été intéressé par l'idée d'un être proche, au comportement bizarre. Ce concept devait avoir une correspondance visuelle très forte, beaucoup plus qu'un simple rituel de sang. J'ai essayé d'imaginer quelque chose de spécial, une monstruosité au-delà de la monstruosité psychologique. Et j'ai trouvé des correspondances biologiques à cette idée que nos parents puissent se révéler des monstres.

M.M.: *Comment s'est passé le travail avec le spécialiste des effets spéciaux, Screaming Mad George ?*

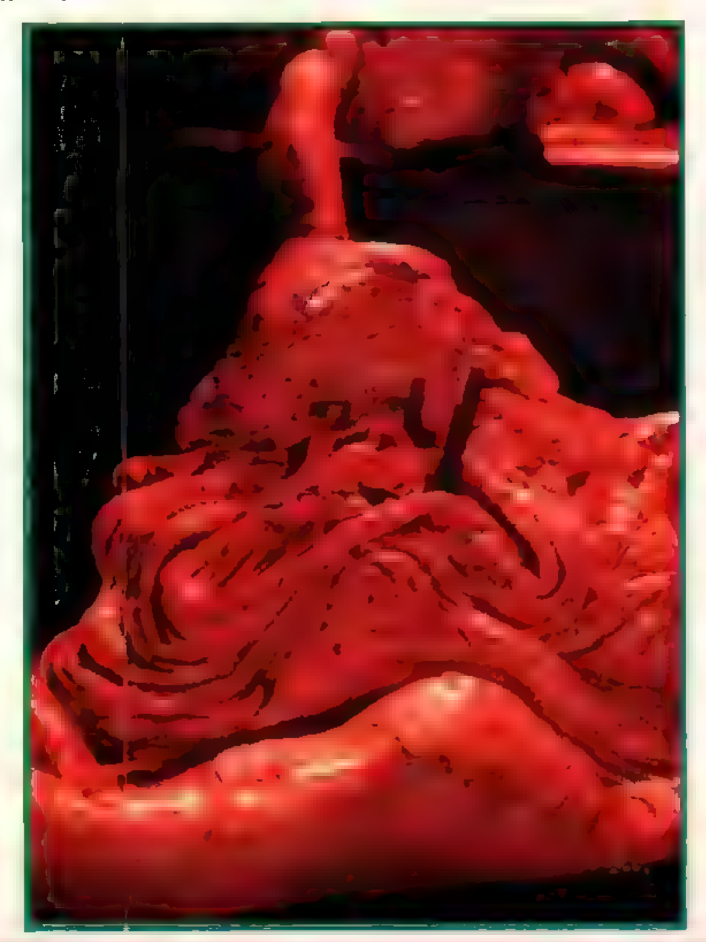
B.Y.: Nous avons regardé bon nombre de peintures de Salvador Dali et nous nous en sommes inspirés délibérément, pour composer nos sculptures.

M.M.: *Le scénario original prévoyait-il autant d'humour ?*

B.Y.: Le sujet de départ était amusant. Tous les personnages étaient caricaturaux. Toutefois, l'humour provient plutôt de la manière dont nous l'avons traité. Society est un film "populaire", pas du cinéma-vérité. Il s'apparente à une sombre comédie de moeurs. Vous savez, l'expression "face de cul" est très populaire aux Etats-Unis. Lorsque le jeune héros dit à son père *"Va te faire foutre, face de cul !"*, j'ai trouvé amusant de matérialiser cette insulte par l'image. Society adopte le point de vue du gamin. Les parents y sont des monstres, et les riches font des choses terribles. Prendre toutes ces idées reçues et les exagérer démesurément, c'est ça qui est marrant.

M.M.: *Vous avez utilisé de la musique classique pour les scènes à effets spéciaux...*

B.Y.: Un joli contraste. Tous ces gens courtois, polis, précieux et cultivés, vivent dans un monde d'apparence. Il m'a semblé fort approprié d'utiliser leur musique, pour les montrer tels qu'ils sont. Nous sommes tous capables du pire, c'est ma conviction. Ceux qui n'arrivent pas à dominer leurs instincts deviennent des assassins, des monstres ! D'où la scène symbolique dans laquelle le corps d'un "méchant" est retourné. Il est en quelque sorte mis à l'envers : il est rempli de vers et d'autres saloperies; il n'a ni ossature, ni coeur. Ces gens-là sont des sangsues, des êtres dégénérés.



M.M.: *En regardant les personnages principaux, on a l'impression qu'ils sortent tout droit d'un "soap" ou d'une pub...*

B.Y.: Tout à fait. Et d'ailleurs, l'acteur principal joue dans des *soaps*. Son personnage appartient au monde de la publicité, pas à la réalité.

M.M.: *Principalement lors d'une séquence sur la plage...*

B.Y.: Oui, on dirait un *"beach movie"* à ce moment-là ! Il ne faut pas prendre Society au sérieux. C'est un film dédié à la "pop culture".

M.M.: *C'est aussi un film très moral !*

B.Y.: Je suis moi-même quelqu'un de très moral. La morale est une constante de la

production fantastique. Même dans **Vendredi 13** où Jason tue toujours ceux qui ont commis le péché de la chair ! Les films d'horreur sont une sorte d'ABC de ce qu'il faut et ne faut pas faire en matière de sexualité. Un peu à la manière des contes de fée qui mettent les enfants en garde contre les dangers du monde... Dans **Society**, le jeune héros a peur de ses parents qui s'avèrent pires que tout ce qu'il a pu imaginer. Ce ne sont pas des peurs imaginaires (on montre rarement des parents méchants !), ceux-là le sont vraiment.

M.M.: *Pourquoi le héros n'est-il pas perverti comme le reste de sa famille ?*

B.Y.: Il a été adopté. Encore une des peurs de l'enfance, qui s'avère réelle dans **Society**. En plus, ses parents font des choses cochonnes. Rien n'est plus horrible, pour un adolescent, que d'imaginer ses parents en train de faire l'amour. Quand j'étais jeune, cette idée me rendait malade !

M.M.: *Justement, les connotations sexuelles du film ne posent-elles pas de problème ?*

B.Y.: On risque d'en avoir pas mal. Je n'y ai pas pensé pendant le tournage mais beaucoup de gens ont été choqués. Ce n'était pas mon intention. Certains ont trouvé ça de très mauvais goût.

M.M.: *Comment allez-vous "vendre"* **Society** *? Ne pourrait-il pas intéresser un public plus large que celui des films d'horreur ?*

B.Y.: J'aimerais le croire, mais je commence à penser que seuls les "dérangés" iront le voir (rires). En fait, j'aimerais vendre **Society** comme une histoire vraie.

M.M.: *Une histoire autobiographique ?*

B.Y.: Pour un des scénaristes, c'en est une. Je ne devrais pas le dire, mais c'est le cas. Bien sûr, j'ai pris quelques libertés avec...

M.M.: *Dans un registre vraiment différent, vous êtes co-producteur, mais également à l'origine de* **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**.

B.Y.: C'est une idée d'enfance. Stuart Gordon et moi voulions faire un film pour enfants. Cette histoire de gosses miniaturisés qui doivent traverser le jardin pour rentrer à la maison était parfaite. Nous l'avons proposée à *Disney* dès le départ. Puis **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses** a été maintes fois réécrit et a aussi souffert de multiples changements de politique du studio. J'ai finalement construit tous les décors et conçus les effets spéciaux. 80% du film est fidèle à notre projet. Mais les contraintes imposées par *Disney* étaient nouvelles pour nous, qui étions habitués à de petites productions. Il y avait beaucoup de conflits d'intérêts. Une semaine avant le tournage, Stuart dut démissionner : trop de tension, au propre comme au figuré ! Peu après, je quittais à mon tour la production, en laissant *Disney* terminer le film.

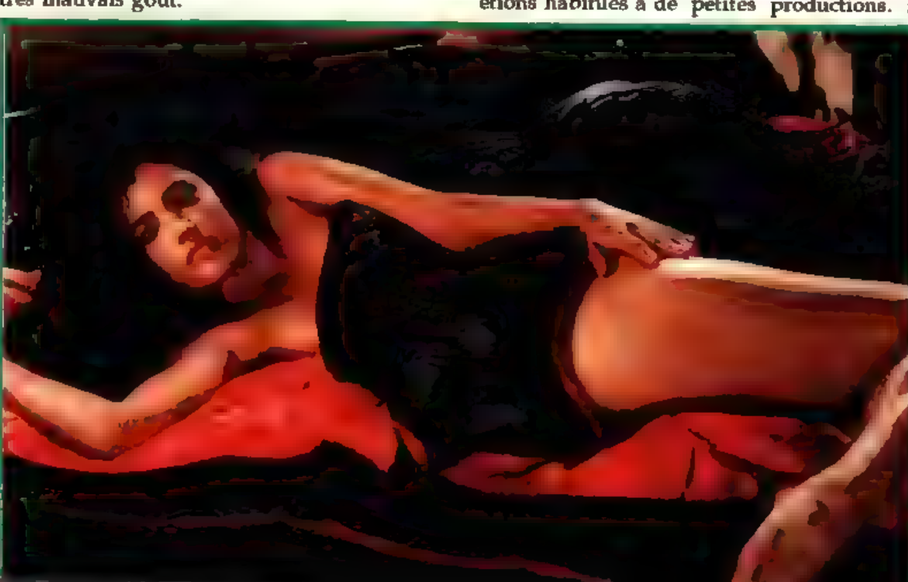
M.M.: *Quels sont les films fantastiques qui vous ont marqué dernièrement ?*

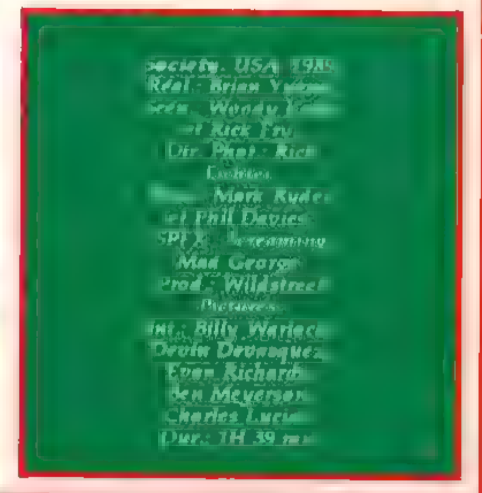
B.Y.: **Faux-Semblants** est certainement le meilleur film de l'année dernière. C'est une oeuvre toute en suggestion, fascinante et troublante. Ce n'est pas un film détendant. Alors que d'habitude, je préfère les films de distraction...

M.M.: *Allez-vous continuer à oeuvrer dans le fantastique ?*

B.Y.: J'aime le genre. Probablement mon côté gamin ! J'espère faire une nouvelle version de **L'Homme Invisible**, ainsi que **Ré-Animator III**. Je ne me cantonne pas uniquement à l'horreur. **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses** est un conte de fée, comme **Les Poupées** aussi, en plus cruel. Je fais des films pour le plaisir. C'est une manière de travailler en s'amusant. Ce qui ne m'empêche pas d'y exprimer quelques idées.

Propos recueillis par
Michel MENORE *et* **Danièle PARRA**





BRAIN DEAD

Un cas de film dément, un film où de petites scies circulaires décalottent les crânes où les cerveaux sont soumis aux attaques des scalpels. Fable sur la manipulation et la paranoïa ou film purement gore ? Le nouveau venu Adam Simon répond par l'affirmative sur les deux points.

Roger Corman n'en finit pas de révéler de nouveaux talents. Dernier en date : Adam Simon, réalisateur de **Brain Dead**. Cet ancien étudiant à La Sorbonne fait ses classes sur les planches des scènes théâtrales de Los Angeles pour lesquelles il écrit des choses aussi saugrenues que *"Carnage"* et *"Violence"*. Adam Simon a 28 ans et Roger Corman lui donne sa chance. Admirateur d'écrivains comme Richard Matheson, Ray Bradbury et Robert Bloch, il se dit influencé par des sommités comme Lovecraft et Philipp K. Dick. Question cinéma, le réalisateur de **Brain Dead** possède des maîtres pour le moins inattendus qui se nomment Les Marx Brothers, Luis Bunuel, John Ford et David Cronenberg. En quelques noms, Adam Simon évite de se rapprocher des maîtres du genre. Son [illegible] malgré quelques séquences pour le moins saignantes et une histoire propre à tous les débordements...



Bill Paxton et Bud Cort

L'OPERATION DIABOLIQUE

Rex Martin est un chirurgien du cerveau de renommée mondiale. Un type intègre et droit, pas un fou furieux sorti de **Re-Animator**. Mais ses théories laissent sceptiques bon nombre de ses confrères. Martin espère en effet guérir la paranoïa et la schyzophrénie en agissant directement sur les cellules grises, à coup de scalpel.

Un vieux copain de campus, James Reston demande à Martin d'opérer un brillant physicien souffrant d'une forme rare de paranoïa. La requête de Reston n'est pas des plus inintéressées; il espère, en cas de succès, voir le savant divulguer enfin la formule mathématique que ses employeurs attendent impatiemment. Toujours intègre, Martin refuse la lobotomie tandis que Reston influe dans l'ombre. La pression contre le jeune toubib est désormais énorme ; il sait que le commanditaire de Reston, la toute puissante *Eunice Corporation*, finance ses propres recherches universitaires. Menacé d'être mis dans un placard, Martin se soumet. Et rencontre l'homme qu'il doit opérer, le Dr. Halsey, enfermé dans un hôpital psychiatrique. Accusé d'avoir massacré sa famille, Halsey [illegible] la présence d'un homme habillé d'une blouse blanche tâchée de sang. Et cet homme le suivrait partout. Mais Martin flaire quelque chose de louche. Il n'a pas le temps de réagir lorsqu'un camion le renverse, un véhicule à l'effigie de Ed Cochrane, funeste entrepreneur en matière de literie. Martin revient à lui, comateux. Sa raison chancelle et la paranoïa le harcelle. Il soupçonne sa femme de le tromper avec James Reston. Pire, l'inconnu en blouse blanche [illegible] Halsey le traque partout. Chez lui, dans sa voiture, dans les [illegible]. Martin craque; il est interné dans l'hôpital où croupit Halsey. Le monde bascule autour de lui, il s'enfonce dans les circonvolutions de son cerveau, délire. Patient à son tour, il passe de l'autre côté de la barrière. Martin ne tient plus le bistouri; c'est désormais son cerveau qui va expérimenter ses propres théories...



A TITRE POSTHUME



Vieux complice de Roger Corman, le scénariste Charles Beaumont rédige les scripts de classiques comme **Le Masque de la Mort Rouge**, **L'Enterré Vivant** et **La Malédiction d'Arkham**. Et, surtout, élabore les histoires

AVORIAZ 90

les plus tordues de *La Quatrième Dimension*. Charles Beaumont meurt en 1967, il a seulement 38 ans et laisse derrière lui le scénario de **Brain Dead**, initialement intitulé "Paranoïa", un scénario demeuré dans ses tiroirs jusqu'au jour, récent, où Roger Corman le découvre. *"Charles a écrit ce film il y a si longtemps que le manuscrit que nous avons trouvé n'était plus que de la pelure. Il était à ce point endommagé que nous avons connu les pires difficultés à le photocopier"* soupire encore Roger Corman. La légende, entretenue par le producteur, annonce que le script tomba peu après en morceaux.

"Ce script est arrivé chez moi très tard un soir. J'ai immédiatement commencé à le lire, ayant vu sur la couverture le nom de Charles Beaumont, un scénariste épatant. Je ne savais pas qu'il était toujours en vie, me suis-je dit. Arrivé à la moitié, je me suis souvenu qu'il était mort depuis longtemps" témoigne Adam Simon. Neuf versions après, le matériau original est réactualisé, modernisé par le cinéaste. *"Adam est resté extrêmement fidèle à l'esprit du scénario de base de Charles Beaumont"*. Roger Corman soutient son poulain à qui il alloue le budget royal de 2 millions de dollars. Deux fois plus que la moyenne des productions *Concorde*.

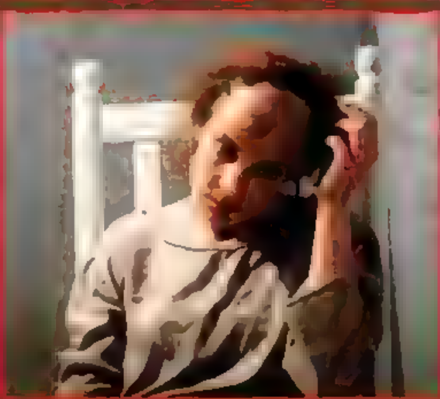
PAS CE QUE L'ON CROIT

"Les films que je veux réaliser ont un pied dans le surréalisme, l'autre dans le camp du gore. Je tiens à donner aux images elles-mêmes une réelle signification, une vraie intensité". Adam Simon ne s'adonne pas au jeu de massacre habituel de l'horreur. Son **Brain Dead** est un trip, une exploration très bande dessinée de l'âme humaine. Rien que ça. Lorsque le cinéaste rencontre son principal interprète, Bill Pullman (**La Folle Histoire de l'Espace** et **L'Emprise des Ténèbres**), les deux hommes ne se limitent nullement aux traditionnelles congratulations, et à quelques points d'accord sur les personnages. *"Nous nous sommes vus pendant une heure pour discuter de Descartes, de la méditation, du sens de la réalité. Que de connaissances ! [illegible] pour la lecture du script"*. Même topo pour Bill Paxton qui s'implique dans le film plus qu'à son habitude. Habilleur sur des productions Roger Corman (**Big Bad Mama** et **Eat My Dust !**), Bill connaît la notoriété dans **Aliens** et **Aux Frontières de l'Aube**. Des rôles de têtes brûlées. Il remet ça dans **Brain Dead**, le rictus en permanence au coin des lèvres, et, avec son groupe rock Martini Ranch, incarne les deux chansons du film. Leurs titres sont évocateurs : *"Mystic Revelation"* et *"Brain Dance"*. Consciencieux, Paxton se renseigne sur des savants "récupérés" avant d'entamer le tournage. *"Pensant qu'il était en train de travailler sur la recherche médicale, il [illegible] en fait un projet de* Guerre des Etoiles, *à du matériel destiné à l'armée. Lorsqu'il a su à quoi servaient vraiment ses travaux, il a vraiment flippé"*. Très convoité par tous les producteurs de séries [illegible] son soutient inconditionnel à **Brain Dead**. *"Je pense que ce film fait un grand effort pour s'écarter des sentiers battus. Il est à la fois différent, et classique; classique comme un épisode de* La Quatrième Dimension, *car utilisant un matériel assez ancien, mais l'orientant cependant vers de nouvelles voies. Brain Dead comporte également une solide dose d'humour noir"*. Un humour tranchant quand, lors d'une séquence onirique, Paxton reçoit un instrument servant à la lobotomie en plein dans l'œil ! Cependant, **Brain Dead** dément les apparences. Comme le témoignent les goûts littéraires et cinématographiques de son metteur en scène, le film sait occulter le gore et ne l'emploie jamais de façon gratuite. *"Bien sûr, Brain Dead regorge de sang, de tripes, mais son horreur est surtout psychologique. Pour moi, le plus terrible est encore la manipulation [illegible] ce que votre imagination peut fabriquer"* témoigne Bud Cort, farceur caustique de **Harold et Maud**, maintenant interprète de l'infortuné Dr. Halsey, *"un type à la fois terrifiant, fou, lucide, aimant et froid"*.

Mené à bien au terme d'un tournage serré de 23 jours (mais Corman soustrait souvent une semaine de moins), *Brain Dead* sort en quelques images simples de l'ornière du petit gore du samedi soir. Notamment Bill Pullman se détachant le sommet du crâne, lequel délivre un nuage de papillons noirs ! Adam Simon sera-t-il après Coppola, Demme et Scorsese une nouvelle grande révélation de celui qui est considéré comme l'une des racines du cinéma américain actuel ? Il y a déjà fort à parler.

Marc TOULLEC





USA. 1989.
Réal.: Adam Simon.
Scén.: Charles Beaumont et Adam Simon.
Dir. Phot.: Ronn Schmidt.
SPFX : Rob et Barney Burman.
Prod.: Julie et Roger Corman pour Concorde/New Horizons.
Int.: Bill Pullman, Bill Paxton, Bud Cort, Patricia Charbonneau, George Kennedy, Nicholas Pryor...

BLACK RAINBOW

Depuis *Les Yeux de Laura Mars*, on sait que les médiums ne sont pas toujours des mégères acariâtres et griffues. Faye Dunaway et, maintenant, Rosanna Arquette annoncent l'avenir. Et des meurtres. Thriller efficacement mené, *Black Rainbow* marque le retour brillant d'un cinéaste éclectique, Mike Hodges. *Flash Gordon*, *Les Débiles de l'Espace*, *L'Irlandais* avec Mickey Rourke ponctuent sa carrière...

Réalisateur :

Mad Movies:

Mike Hodges: **Black Rainbow** raconte le parcours d'une femme qui communique avec les morts Et lorsqu'elle se donne en spectacle dans des shows sur le spiritisme à travers les Etats-Unis, elle se réfère toujours à quelque chose qui se trouve de "l'autre côté de l'arc-en-ciel" Elle décrit ce monde, et les gens qui le peuplent, les morts Au fur et à mesure de ses représentations, la vision de cet au-delà se fait de plus en plus noire Cet univers s'assombrit. C'est ainsi que se termine le générique du film.

M.M. *A la base, votre film est plutôt un thriller qu'un film fantastique ?*

Mike Hodges

M.H.: C'est en fait un thriller métaphysique. Disons plutôt un thriller avec un fond de métaphysique.

M.M.: *Vous avez effectué des recherches avant de le réaliser ?*

M.H.: J'ai rencontré une médium aujourd'hui disparue, Doris Dugs. Elle est très célèbre en Grande-Bretagne Je l'ai vue travailler. J'ai aussi côtoyé des médiums américains parmi les plus connues En fait, je ne crois pas qu'il était important d'effectuer des recherches trop poussées J'ai immédiatement pigé leurs méthodes de travail, et cela me suffisait amplement pour aider Rosanna Arquette à agir comme eux.

M.M.: *Il existe dans **Black Rainbow** un fond de réalité ?*

M.H.: Rosanna Arquette cesse rapidement d'être une simple médium. Elle devient plutôt une sorte de prophète puisqu'elle voit les choses avant qu'elles ne se produisent On touche là à la voyance Les choses qu'elle perçoit sont en relation avec des désastres écologiques Elle est aussi la première à pouvoir voir un mort Enfin à voir le futur potentiel d'un homme qui n'est pas encore mort Cet homme travaille dans une usine qui transgresse les lois concernant la pollution et la santé publique Le personnage de Rosanna Arquette commence donc à décrire un univers qui, peu à peu, deviendra réel. L'histoire de **Black Rainbow** est censée s'être déroulée voici dix ans, alors même que les problèmes écologiques n'étaient vraiment pas de mode.

M.M.: *Comment vous est venue l'idée de **Black Rainbow** ?*

M.H.: J'ai écrit cette histoire il y a cinq ans. J'étais alors très préoccupé par les problèmes écologiques, par tous les méfaits que nous infligeons à notre planète Nous avons perdu, je crois, toute forme de respect pour les mystères de la vie Voilà le point de départ Je me suis demandé comment je pourrais bien "utiliser" cette idée en ne réalisant pas un film pesant, ennuyeux, un typique film à message. L'idée des médiums m'est venue naturellement. On peut ainsi introduire des éléments fantastiques et, autour, construire une histoire sur un autre sujet Le côté thriller s'inspire de certains événements véridiques. Ainsi,



il est arrivé qu'aux Etats-Unis des ouvriers soient tués pour avoir révélé que leur propre employeur ne respectait pas les normes relatives à la pollution

M.M.: *Les bases de **Black Rainbow** sont, par conséquent, très réalistes ?*

M.H.: Je pense effectivement que les bons médiums possèdent des pouvoirs télépathiques Bien que ce ne soit pas très explicite, cela n'a rien de fantastique ou d'extraordinaire Mais les prophètes bibliques ne possédaient-ils pas eux-mêmes des pouvoirs psychiques, n'est-ce pas ? A la fin de **Black Rainbow**, j'introduis un cas d'ubiquité, quelqu'un pouvant se trouver à deux endroits différents à la fois C'est déjà arrivé, il existe des preuves En fait, tout ce qui arrive dans le film "pourrait" s'être déjà produit Si vous ne croyez pas aux phénomènes paranormaux, vous ne marcherez pas une seconde Au contraire, si vous pensez que tout ne peut pas être expliqué, vous le suivrez

M.M. *Autant que le fantastique, les personnages sont-ils primordiaux ?*

M.H.: Le personnage du père, Jason Robards, est très important Il suit sa fille médium pendant des années Il s'avère terrifiant dans un sens, car il utilise ses pouvoirs Leur relation est d'ailleurs très curieuse Il boit beaucoup, mais demeure néanmoins très pragmatique Il sait que sa fille est plus qu'une simple médium, tout en n'acceptant pas ses prédictions, ses voyages dans le temps Tom Hulce, quant à lui, interprète un journaliste qui arrive dans l'histoire presque par accident Au départ, il ne croit pas du tout à ce que la médium lui annonce Le final le montre complètement obsédé par tout ce qui est arrivé. Il essaie alors de reconstituer le fil des événements
Martha Travis, le personnage de Rosanna Arquette, est très seule Elle n'a eu aucune vie sexuelle ou affective Du fait qu'elle voyage beaucoup, elle ne peut pas garder d'amis Et ses propres pouvoirs l'effraient un peu.

M.M. *Black Rainbow est un projet qui vous tenait à coeur. Il a été difficile à monter ?*

M.H.: Il y a environ 5 ans, à l'époque de **Flash Gordon**, je l'ai proposé à Dino de Laurentiis qui ne s'y est pas intéressé Un an plus tard, je l'ai soumis à un autre producteur Il l'a accepté Mais quatre ans ont passé avant que je ne commence à y travailler, car, entre-temps, j'ai été très occupé Pendant quatre ans, le scénario dormait donc dans le tiroir d'une maison de production Il est remonté à la surface suite à un changement de direction Une direction qui, justement, voulait toucher à ce genre de films.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**



Jason Robards et Rosanna Arquette

[illegible] 1989. Réal.: [illegible]
Scén.: Mike Hodges.
Dir. Phot.: Gerry Fisher.
Prod.: John Quested et Geoffrey [illegible]
[illegible] Rosanna Arquette, Jason Robards, Tom [illegible]
[illegible]
Dist.: AAA

TOM & LOLA

Deux enfants, deux bulles de plastique,
l'isolement et l'évasion par le rêve.
Un fantastique discret, un fantastique de sensibilité.
Ancien assistant de Bertrand Blier,
Bertrand Arthuys dérive d'un imaginaire
où sombre le quotidien. Avec tact et talent.
Il n'a pas réalisé *Pépin la Bulle* !



Réalisateur :

BERTRAND ARTHUYS

Mad Movies: *Le thème des enfants-bulles est original, inhabituel...*

Bertrand Arthuys: Et sordide, si on reste fidèle à la réalité médicale. Je me suis échappé hors du réel, hors d'un hôpital qui sent l'éther. L'hôpital est une prison, le symbole de l'isolement du monde des "vivants". J'ai néanmoins conservé des éléments propres à la réalité hospitalière, l'utilité des bulles, l'air pur, stérile, la machine qui désinfecte les objets avant qu'ils n'y rentrent. Mes rapports avec le médical se sont limités à ces quelques détails.

M.M.: *Tom et Lola ne correspond pas vraiment au paysage classique du cinéma français...*

B.A.: Le sujet a d'abord fait peur, mais, dans le même temps, a attiré. Cette histoire m'a été inspirée par une image, celle des enfants-bulles, et par mon désir de raconter une fiction. Je cherchais surtout un thème intéressant, vraiment moderne. Une histoire d'amour actuelle, risquée, dans un milieu aseptisé. Toutefois, la présence de Tom et Lola à Avoriaz, ne signifie pas que j'ai voulu réaliser un film fantastique. J'ai davantage cherché à décaler une réalité qu'à créer un univers fantastique.

M.M.: *Votre perception des enfants est assez dure, sans complaisance...*

B.A.: Je ne tenais pas à mettre en scène une histoire naïve à la *Walt Disney* où tous les enfants sont gentils. Dans la réalité, les enfants sont cruels. Cependant, l'image que j'en donne est loin d'être négative.
Les héros de Tom et Lola, Neil Stubbs et Mélodie Collin, ont été sélectionnés dans un casting de 2000 enfants. On a créé des couples, mélangé les partenaires. Ils sont revenus plusieurs fois. Au début du tournage, les choses étaient assez difficiles pour eux. Il fallait qu'ils respectent des marques sur le sol, qu'ils jouent par rapport à la lumière et, de surcroît, on les enfermait dans des bulles. Et le son passe difficilement dans ces habitacles où il n'existe qu'une espèce de brouhaha diffus. Les ordres passaient mal. A force de volonté, au bout d'une semaine, les enfants se sont adaptés.



M.M.: *Le décor de l'hôpital est capital dans le film. Un lieu quotidien, devenu presque irréel...*

B.A.: Tout le film est une vision des enfants. L'hôpital aussi. J'avais très envie qu'il se transforme en une espèce de terrain de jeux, mais aussi en château hanté. Il procure des frissons, il attire également. La situation des enfants dans un manoir battu par le vent une nuit noire est la même : ils iront dans la cave, au grenier. Tom et Lola découvrent des passages secrets, glissent sur un toboggan, entrent dans une salle d'opérations...

M.M.: *A l'écriture du scénario, avez-vous connu des difficultés à voir le film par les yeux d'un enfant ?*

B.A.: Non, dans la mesure où les enfants sont très particuliers. On leur a inventé un langage, une gestuelle, des codes, des spécificités assez rares. Tom et Lola ressemblent à des extraterrestres. Le plus intéressant dans le sujet découle de la soi-disant toute-puissance de la science, une science qui peut prolonger la vie et qui enferme un enfant, qui l'isole sous prétexte qu'il ne peut se défendre seul. La science a créé des extraterrestres, ces enfants-bulles différents de nous dans leur mode de vie, dans leurs pensées. C'est ainsi que le code gestuel de Tom et Lola s'inspire de celui des sourds-muets. Tom et Lola se classent entre des nouveau-nés, des enfants à naître, et des vieux sages qui dispensent des réflexions justes sur le monde. Leur langage est un jeu car ils n'ont guère de possibilité de se distraire.

M.M.: *Les adultes n'ont pas vraiment le beau rôle dans le film; ils agissent dans l'ombre...*

B.A.: Leur rôle est quelque peu désagréable. Mais les adultes n'interprètent pas pour autant des geôliers, des professeurs Nimbus. Les enfants, eux, se demandent s'ils ne sont pas que des rats de laboratoire entre leurs mains. Pourtant, les aînés essaient de les aider, le docteur par la médecine, son assistante par la tendresse. Je ne mets pas les adultes en accusation.

M.M.: *Le fantastique progresse doucement dans Tom et Lola. Presque absent au départ, il envahit tout le film...*

B.A.: Je ne vois pas cet équilibre de la même façon. Tom et Lola agit plutôt comme une balance; il est sans cesse pris entre la réalité et le fantastique dont les envolées se situent au début et durant le final. L'imaginaire permet de se délivrer du quotidien. Le laveur du train ressemble vraiment à un laveur de train mais les enfants rêvent sans doute à un géant noir qui vient les réveiller. Comme le géant possède son propre imaginaire, il joue leur jeu.

M.M.: *Quel est le message du film ? On perçoit nettement un certain pessimisme. Faux ?*

B.A.: Sortis de leur bulle, les enfants sont condamnés. Même si la maladie n'intervient pas d'une manière réaliste, Tom et Lola ont pris un risque. Ils dépérissent et recherchent le froid, du froid sans microbe. Cette télévision qui diffuse des images de l'Antarctique les amène à inventer leur propre banquise, leur propre Pôle Nord. La conservation de la vie par le froid est un vieux rêve de l'homme. Nous sommes tous un peu comme Tom et Lola. Notre société nous protège de tout, des maladies; elle nous assure contre tous les maux, on nous bourre de médicaments... Si vous considérez qu'aller à l'encontre de cela est pessimiste, alors oui, Tom et Lola est pessimiste. L'amour des enfants dépasse le cadre des bulles car, finalement, les adultes les laissent agir. Ils n'ont pas de solution. Montrer Tom et Lola à soixante ans, enfermés dans leur bulle, donnerait la chair de poule. Et puis, l'important, est encore qu'ils soient ensemble !

Propos recueillis par Marc TOULLEC

France. 1989. Réal.: Bertrand Arthuys. Scén.: Bertrand Arthuys, Christian de Chalonge, Muriel Teodori et Luc Goldenberg d'après une idée originale de Bertrand Arthuys. Dir. Photo: François Catonné. Mus.: Christophe Arthuys. Prod.: [illegible]. Christian de Chalonge/Caroline Productions/TF1 Films/Orly Films/Zoom 24/CNC. Int.: Neil Stubbs, Mélodie Collin, Cécile Magnet, Marc Berman, Cathy Verney. Dur.: 1 h 38 mn. Distr.: AFMD. Sortie prévue le 17 janvier 1990.

THE CHURCH



Un bon film fantastique, c'est rare. Un bon film fantastique italien, c'est encore plus rare. Disciple plus doué que son maître (Dario Argento), Michele Soavi, après Bloody Bird, confirme son talent et élève le genre au dessus de la mêlée.



Réalisateur :

MICHELE SOAVI

Mad Movies : *The Church s'est d'abord titré Démons III, puis La Cathédrale des Démons...*

Michele Soavi : Le film a, en effet, connu beaucoup de changements. Au départ, ce devait être le troisième chapitre de la saga Démons, mais Lamberto Bava, qui devait le réaliser, est parti. C'est alors que l'histoire a été intrégralement modifiée. On a ajouté un prologue qui se déroulait pendant le Moyen Age allemand, en Cimmérie.

M.M. *La Cimmérie fait référence à Conan le Barbare ?*



Michele Soavi

M.S.: Non, c'était simplement un mot dont le sens évoquait chez nous la notion de "légende". Il existe aussi, dans cette partie de The Church, des scènes qui peuvent paraître confuses, mais celles-ci se justifient vers la fin. Le film prend néanmoins place dans notre monde actuel.

M.M.: *On a aussi beaucoup parlé de votre intention de faire un film qui anticipe sur Evil Dead III. Vrai ?*

M.S.: Là, je pense qu'il s'agit très probablement d'une intention publicitaire de la Production. D'ailleurs, je n'ai vu que le premier Evil Dead et, bien que je me souvienne de telle ou telle prise de vues, personnellement je ne suis pas aussi dingue du gore ou du "dégoulinant".

M.M.: *Doit-on croire qu'il y a peu de sang et de monstres dans The Church ?*

M.S.: Je pense que The Church est avant tout un film mettant en scène une atmosphère de folie. On y trouve, par exemple, des personnes "possédées". On peut se poser alors cette question : est-ce que tout cela est vrai, ou sont-elles victimes d'hallucinations ? Le Diable s'est matérialisé dans cette

cathédrale, et tous les visiteurs vont le suivre en enfer. The Church est donc un film sur Satan. Il est clair cependant qu'on peut y voir aussi certaines transformations, et ce même si elle n'apparaissent pas directement à l'écran. Je suis particulièrement lassé des doigts qui s'allongent, s'allongent indéfiniment, pour devenir simplement des doigts aux ongles crochus !

M.M.: *Et les autorités du Vatican ne vous ont pas fait de problème pour avoir tourné dans une cathédrale ?*

M.S.: En tout cas, ces gens ne peuvent pas nous reprocher grand-chose, question sang et violence. C'est vrai que l'église catholique aurait pu se sentir offensée du fait que nous tournions dans une cathédrale, et aussi par certaines scènes qui font référence au sexe, à la bestialité des possédés. D'ailleurs, pour réaliser **The Church**, on a préféré se rendre à Budapest. La Hongrie étant encore aujourd'hui un pays communiste (*plus pour longtemps, NDLR*), ce type de problème ne pouvait donc pas se poser. Il est évident qu'en Italie, avec le Pape, on n'aurait jamais pu obtenir toutes les autorisations nécessaires pour un film pareil, et en tout cas pas dans une vraie cathédrale ! Alors qu'à Budapest, nous avons trouvé un prêtre à la recherche de fonds pour restaurer sa cathédrale. Nous avons ainsi pu réaliser un tournage de cinq semaines dans son enceinte.

M.M.: *Vous travaillez avec un story-board très précis, très découpé...*

M.S.: Toujours. Il me semble que c'est extrêmement important. Si vous n'avez pas un tel livre de bord, vous vous retrouvez perdu face à l'équipe : il se trouvera toujours un gars pour poser une question sur l'éclairage, et vous lui direz quoi ? Pour moi, la meilleure solution est de toujours se fier à un story-board précis. Ne pas le faire équivaudrait à courir à la catastrophe.

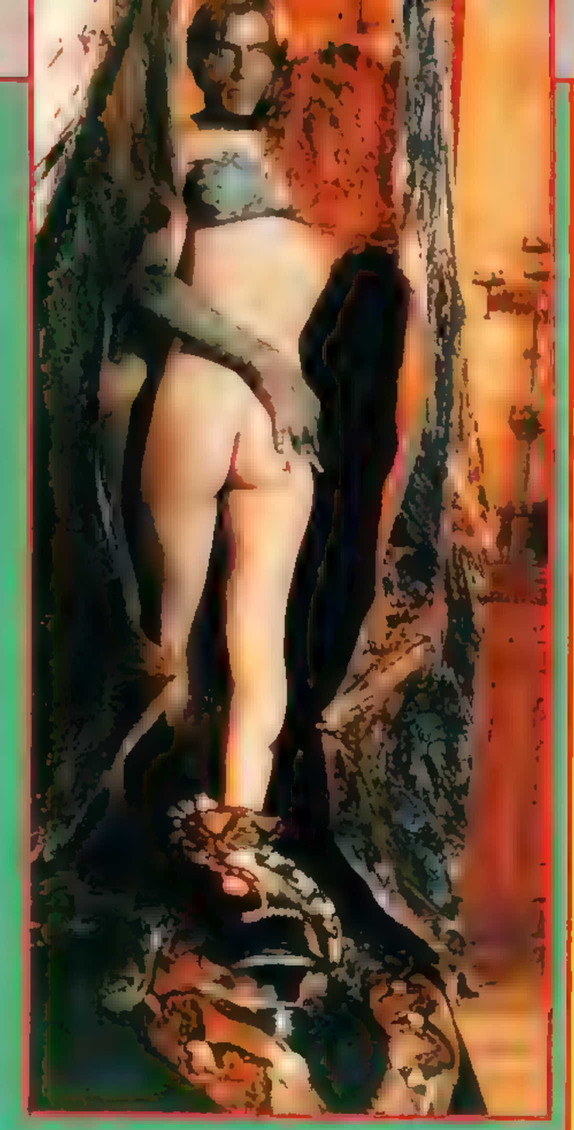
M.M.: *Quelle est la tonalité que vous avez voulu donner à The Church ? Une réalisation soignée, des éclairages étudiés à la manière de Démons I et II ?*

M.S.: Je n'aime pas du tout ces comparaisons. Si j'avais prévu des longues prises de vues, c'était pour donner à l'ensemble une atmosphère de tension plus grande. J'avais ici à ma disposition un matériel important et, bien que le montage soit finalement trop rapide par rapport à ce que j'aurais souhaité, **The Church** reste un film encore assez long. Le monteur est Franco Praticelli, ici, celui qui a fait **Démons** et les derniers films de Dario Argento. On y retrouve un peu le style de Dario, mais je crois quand même être arrivé à un bon compromis entre nous, pour faire passer mes propres idées. Cependant, pendant le tournage, Dario Argento avait commencé à travailler sur le montage. J'en suis devenu complètement paranoïaque mais les choses se sont arrangées ensuite...

M.M.: *Les effets spéciaux sont assez audacieux. Rien moins que la représentation du Diable lui-même, et de ses grouillots !*

M.S.: Dans sa partie, le maquilleur Sergio Stivaletti est extrêmement bon. Et si on lui force un peu la main, il peut même devenir excellent. Tous les jours, sur le plateau, il reprenait les détails de ses créatures. C'est une étape obligatoire. Car même quand les effets spéciaux ont été testés par leurs créateurs, il y aura toujours quelque chose qui ne fonctionnera pas sur le plateau. Dans ce cas, il faut appeler le technicien, attendre qu'il revienne ou même qu'il reconstitue son équipe. Sergio, lui, était toujours là. Parfois, je me dis qu'il vaudrait mieux intégrer les effets spéciaux après le tournage.

M.M.: *The Church bénéficie d'une bande sonore très riche...*



M.S.: La musique est basée sur du Keith Emerson mais fait aussi appel aux Goblins, à Philipp Glass. Néanmoins, je ne voulais pas que ce soit uniquement du rock. J'aime des musiques plus changeantes, plus tristes.

M.M.: *Avant la réalisation de The Church, vous avez été le principal assistant de Terry Gilliam, pour Le Baron de Münchausen. Une vraie galère ?*

M.S.: Je dirigeais la seconde équipe. Mais il y avait des équipes complètes qui ne s'occupaient que des effets spéciaux, et qui disposaient de six mois pour se préparer. Chaque élément avait été testé un bon millier de fois, et pourtant les accidents imprévisibles n'ont pas manqué. Une équipe de 50 personnes pouvait, en fait, rester plusieurs jours à se tourner les pouces. La séquence où le géant noir fait tourbillonner une flotille de navires était la combinaison de miniatures et de vraies chaînes d'ancre. Cette scène, filmée en Espagne par un très mauvais temps, s'est mal déroulée. Le faux rocher sur lequel devait se tenir l'acteur s'est brisé, et s'enfonçait dans le sable. Il a donc fallu le fixer plus solidement mais on voyait alors que le comédien n'avait vraiment pas l'air de soulever des chaînes, qui d'ailleurs étaient mues avec un système mécanique... C'était vraiment dingue, d'essayer de coordonner le tout !
Pour la seconde équipe, le plan de tournage comportait à l'origine environ 40 prises de vues. A la fin du tournage, on a écrit sur le clap le chiffre de 630 ! On aurait très bien pu réaliser un documentaire sur le tournage de Münchausen. Il n'y aura plus jamais de producteurs assez fous, pour financer des films pareils. Gilliam a tenté de diriger un navire où tout le monde était devenu fou, où chacun tirait de son côté... Moi, j'ai réalisé **Bloody Bird** pour un budget inférieur à 400.000 francs, par exemple. Et je pense que moins vous avez d'argent à votre disposition dans ce métier, et mieux vous vous portez...

Propos recueillis par **Alberto FARINA**
Traduction : **Nick d'AURIA**

LE SECOND SOUFFLE

Voici deux ans, on avait fait grand cas de **Bloody Bird**, dont la sortie fut un échec. Mais un auteur était né, Michele Soavi, assistant de cinéastes comme Ruggero Deodato, Ciro Ippolito et Joe d'Amato. Alors que Dario Argento peine laborieusement sur ses derniers films, alors que Lucio Fulci s'épuise à exploiter la veine gore, et que Lamberto Bava tourne à la file indienne des séries B indigentes destinées à la TV, Michele Soavi sauve *in extremis* la peau du cinéma fantastique italien, rongé par des bataillons de tâcherons.
Il y a 850 ans, des chevaliers Teutoniques mettent à sac un village touché par la peste. Exterminés, tous les habitants sont jetés dans une fosse sur laquelle sera construite une cathédrale. Des siècles après, un bibliothécaire descelle la croix, qui signait le charnier. Le Diable le possède alors, avant de retenir prisonniers tous les visiteurs de la cathédrale... Une histoire simple.
Et diaboliquement efficace. Exploitant à merveille son principal décor fouillé jusqu'aux combles, Michele Soavi dépoussière deux décennies de suspense gothique. Rythmé par les partitions de Philipp Glass et Keith Emerson, **The Church** éjecte le second degré, en illustrant sans cérémonial des images issues des grimoires moyenâgeux. Une femme nue, enrobée dans les ailes de Satan, un bouc culbutant une autre femme... Païen ! Mais les intentions visuelles de Soavi créent également des images nouvelles. Assez proches de celles de **La Forteresse Noire** quand un énorme crucifix tombe dans un gouffre immense, érotiques lorsque plusieurs mains armées de petits ciseaux découpent la robe de la mariée, bloquée aux portes de l'église, gore quand un homme se suicide au marteau-piqueur, ou drôles lorsqu'une vieille sonne le tocsin (?) avec la tête décapitée de son conjoint...
Michele Soavi a de l'ambition, mais son film n'est jamais pompeux ou cérémonial. Quelques détails et il fustige le puritanisme, un regard et il suggère la possession, un cadrage et il transfigure l'environnement... Cousin germain du **Prince des Ténèbres** de John Carpenter, **The Church** se classe parmi les meilleurs films fantastiques italiens de la décennie.

M.T.

La Chiesa. Italie. 1989.
Réal.: Michele Soavi.
Scén.: Dario Argento, Franco Ferrini et Michele Soavi. Dir. Phot.: Renato Tafuri. Mus.: Keith Emerson, Les Goblins, Philipp Glass.
SPFX : Sergio Stivaletti et Rosario Prestopino. Prod.: Dario Argento/ Cecchi-Gori.
Int.: Thomas Arana, Feodor Chiplapin, Hugh Quashie, Barbara Cupisti, Asia Argento, Antonella Vitale... Dur.: 1H 40 mn.

LA FEMME DU LIVREUR DE PETROLE

Cinéma fantastique soviétique n'est pas obligatoirement synonyme de navet pompeux, professant les versets de la Pravda stalinienne. A l'Est, tout change. Ce cinéma-là aussi.



Le fantastique soviétique n'a pas laissé de grands souvenirs à Avoriaz. **Les Visiteurs de l'Auberge de l'Au-Delà**, un thriller languissant sur une chasse aux extraterrestres, **Au-Delà des Ronces Vers les Etoiles**, un long space-opéra qui va aussi loin dans la laideur que son pompeux discours social dans les intentions socialisantes... Du cinéma lourd, un repoussoir. Difficile d'appréhender **La Femme du Livreur de Pétrole** sans arrière-pensée. A moins d'adhérer totalement à l'oeuvre de Tarkovsky dont Alexandre Kaidanovski fut un proche, notamment interprète mémorable du Stalker dans le film homonyme.

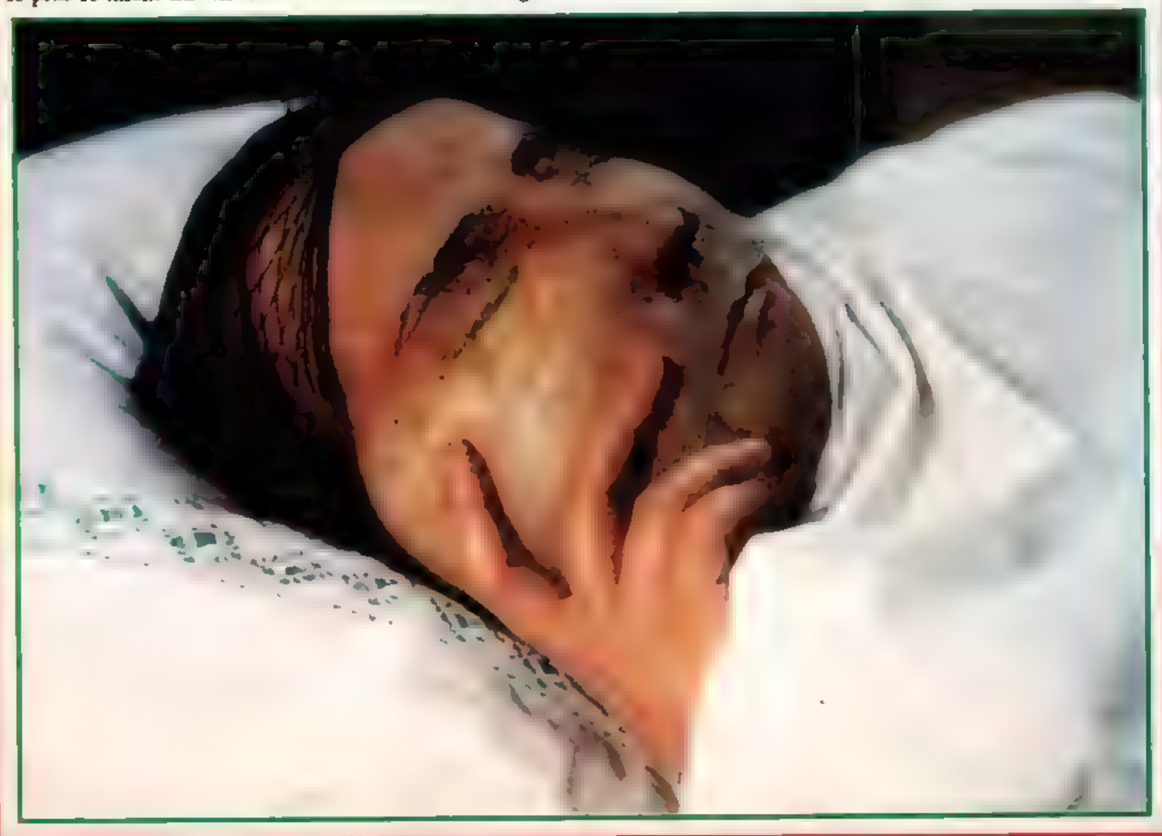
Des rues désertes, des maisons en ruine, des intérieurs à donner le cafard, des personnages à la mine défaite... Alexandre Kaidanovski pourrait très bien se montrer aussi académique, démonstratif qu'on l'était il y a seulement dix ans en Urss. Mais la première image de **La Femme du Livreur de Pétrole** installe déjà la contestation. Un vieux militaire bardé de médailles balance un pavé dans les vitres d'un établissement officiel. Les soldats l'embarquent et l'enferment à l'asile. Prenant pour thème la lutte sans merci que se livrent deux frères dans les années 50, le film délaisse toute narration classique pour se concenter sur des visions surréalistes, poétiques, brisant sec la grisaille, la torpeur du quotidien. Un quotidien lui-même sujet au surréalisme involontaire. Un lit sans le moindre drap, sans matelas, au milieu d'une pièce sombre, un vieux chnok qui ricane et brandit une hache... Alexandre Kaidanovski semble s'amuser du classicisme étroit du cinéma soviétique. Sous des images magnifiques, l'ironie pointe. La cruauté aussi. Surtout quand un homme est balancé à plusieurs reprises contre un mur.

Mais ce sont les visions fantasmagoriques qui mobilisent le plus le talent du cinéaste. Des mains de chirurgien qui brûlent dans une chaudière, une tête qui gonfle, qui gonfle, une tzigane qui provoque la neige sur les yeux de la milice pétrifiée, un poisson mort qui mord celui qui s'apprêtait à le cuire, un ange qui se recueille... Et surtout cette séquence extraordinaire, à mi-chemin entre Tarkovsky et les Monty Python, dans laquelle un joueur de flûte flambe en continuant à jouer tranquillement de son instrument, devant des centaines de personnes. Film de tableaux fulgurants où les scènes les plus immobiles cohabitent avec des mouvements fluides à la steady-cam, **La Femme du Livreur de Pétrole** cherche sa vocation, son originalité du côté d'un Paradjadnov qui ne se prendrait pas au sérieux.

Mélancolique, entêtant par instant, ce beau film tranquille témoigne du renouveau d'un cinéma dont **La Petite Véra** était l'ambassadeur. Le cinéma de la Péréstroïka. Alexandre Kaidanovski montre son militaire médaillé choisissant de rester chez les fous (les images de l'asile sont saisissantes) et un personnage coule à pic dans l'eau glacée en hurlant "Vive le marxisme-léninisme !". On ne saurait être plus explicite. Du tout bon.

Marc TOULLEC

Jena Kerossinshika. URSS. 1988.
Réal.: Alexandre Kaidanovski.
Scén.: Alexandre Kaidanovski.
Dir. Phot.: Alekseï Rodionov.
Mus.: Alexandre Goldstein. Prod.: Mosfilm.
Int.: Alexandre Balouev, Anna Miassoedova, Vitautas Paukshte, Sergueï Veksler... Dur.: 1H39.
Dist.: Les Films Cosmos.



LA BANYERA

Une baignoire mystérieuse est le centre de l'intrigue de ce film catalan. Vous avez dit "bizarre" ?

Réalisé par Jesus Garay, **La Banyera** est une des rares incursions catalanes dans le domaine du fantastique. Ce thriller onirique aborde résolument le genre sous un angle intellectuel.

Victor est amnésique. Après une année passée en hôpital psychiatrique, il part à la recherche d'un passé obscur dont la clef semble être une baignoire au coeur d'une immense pièce vide. Autour de lui gravitent sa soeur et son ex-femme s'intéressant à son inconscient pour diverses raisons : c'est alors qu'intrigues personnelles et policières s'entrecroisent confusément. L'amour, le meurtre, l'inceste et la vengeance jalonnent cette introspection tortueuse.

Si le traitement prétentieux du sujet suscite rapidement une irritation teintée d'ennui, l'esthétique superbe de **La Banyera** peut séduire. L'austérité des décors nus contraste curieusement avec la sophistication des images : lumière bleutée et photographie impeccable. Tout un monde froid, claustrophobique et déphasé est ainsi fortement créé. Totalement maîtrisé visuellement, ce bel exercice de style ne laissera pas indifférent.

Michel MENORE

1989. Espagne.
Réal.: Jesus Garay
Scén.: Gustavo Hernandez, Ricard Figueras et Jesus Garay.
Dir. Phot: Llorens Soler.
Mus.: Javier Navarrete
Prod.: Ricard Figueras.
Muntsa Alcaniz, Pep Munné, Mercedes Sampietro, Josep M. Pou.
Dur.: 1H30.

DANS LE VENTRE DU DRAGON

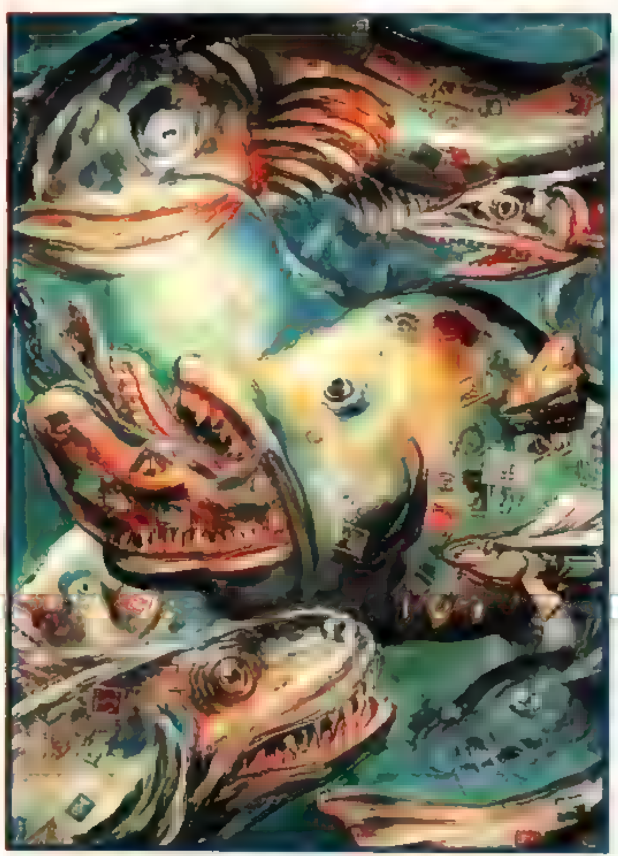
Une jolie savante, bien trop ambitieuse, expérimente l'utilisation maximale du cerveau humain, à 100 % de ses capacités. Evidemment, de telles ambitions impliquent des actes répréhensibles, l'emploi de cobayes humains par exemple...

Une douzaine d'année après le très chaud **L'Ange et la Femme** avec Carole Laure, voici le retour du Québec à Avoriaz. Un retour assez remarquable avec ce film déroutant, à la fois picaresque et tragique, parabole sur les sociétés modernes broyant les rêveurs et les enfermant dans la marginalité. Le Dragon du titre est, évidemment, la société industrialisée, symbolisée par un monstrueux centre de recherche, parcelle de Gotham City posée négligemment au bord d'un lac. Dans cette forteresse, une armée d'analystes, infirmiers, savants et médecins met au point de nouveaux médicaments. Des activités somme toute louables. Moins claires sont les intentions de la charmante Dr. Lucas, une femme ne vivant que pour son rêve de voir le cerveau employer ses ressources à 100 %, au lieu des 10 en cours. Tous les moyens sont bons pour assouvir ce besoin impérieux de connaissances, y compris l'emploi de cobayes humains, des hommes et femmes sans attache. Lou est dans ce cas. Perpétuellement sur la comète, Lou ne se fait aucune illusion sur son avenir; il voit la mort proche. Pour l'instant, il distribue des dépliants publicitaires en compagnie de deux fêlés, Steve (un ex-taulard prenant la vie comme elle vient) et Bozo (un grand dadais parlant toujours d'une épouse imaginaire). Il y a aussi le Boss, rocker sur le retour, professant les vertus du capitalisme à ses trois employés. Pour 1.500 dollars par semaine, Lou accepte de servir de souris de laboratoire.
D'un côté, le petit monde de Montréal, vif, toujours prompt à s'engueuler et de l'autre, ce centre médical géant, austère, sorti tout droit de **Brazil** avec ses chercheurs tous coulés dans le même moule, cheveux noirs tirés en arrière, visages blêmes et uniformes sans faux plis... Yves Simoneau (dont **Les Fous de Bassan** n'était pas une réussite) se livre à un sport connu : militer pour le rêve, la liberté et "casser" l'enfermement, l'aliénation. Opération réussie. La parabole pourrait être lourde, appuyée; Yves Simoneau la parsème de notes humoristiques, et s'appuie sur une charpente de roman de science-fiction tout à fait crédible. L'image d'Icare qui, à voler trop près du soleil avec ses ailes de cire, s'écrase au sol, ponctue les expériences délirantes de Lucas, un personnage qui change agréablement des savants hirsutes, binoclards et à moitié chauves. L'accent québécois très prononcé (seul le patron de la compagnie pharmaceutique parle un français de la métropole) ne gâte en rien ce petit film par ailleurs fort bien ficelé.

Marc TOULLEC

Québec. 1989.
Réal.: Yves Simoneau.
Scén.: Pierre Revelin, Marcel Beaulieu, Yves Simoneau.
Dir. Phot.: Alain Dostie.
Mus.: Richard Grégoire.
Prod.. Michel Gauthier pour les Productions Québec/ Amérique, Les Films Lenox, Téléfilm Canada.
Int.. Rémy Girard, Michel Côté, David LaHaye, Marie Tifo, Monique Mercure, André Lachapelle...
Dur.: 1H42.

LES POISSONS MORTS



L'Autriche à Avoriaz, pour une bonne surprise. En noir et blanc, un tantinet intello, *Les Poissons Morts* ne sombre pourtant jamais dans l'austérité.

"Mausebar, un petit nom... Derrière, un projet et un groupe d'amis, dont le but est de réaliser des films "vivants". Michael Synek, jeune réalisateur (31 ans) des **Poissons Morts**, parle en ces termes de sa maisonnette de production. Des films "vivants", un vocabulaire de manifeste déjà employé par Lars von Trier (**Epidemic**).
"Nous tournions dans un vieil hangar-dépôt de marchandises, lorsque nous parvint la nouvelle de la catastrophe de Tchernobyl. Nous avalâmes beaucoup de poussière, à travailler dans cette vieille bâtisse délabrée. Mais la nouvelle ne dérangea pas notre ardeur. Peut- être avions-nous créé une aura, à même de repousser les radiations ?".
Michael Synek, comme Von Trier, tourne en noir et blanc, avec des budgets ridicules, des films qu'il veut contrôler à sa guise. Un travail d'amateur, qui vaut mieux que d'autres, purement professionnels. *"Le film fut longtemps produit de manière anonyme, afin de garantir la progression des idées et l'innocence de l'imagination qui sont la marque du projet"*.
Imaginatif, **Les Poissons Morts** l'est énormément. Référentiel aussi, on pense à **Brazil**, et à Boris Vian bien sûr. Adaptation d'une nouvelle du célèbre écrivain, le film de Michael Synek décrit les rapports maître/esclave entre un riche et un pauvre, dans une ville indéterminée, non-sensique et oppressante. Le pauvre est condamné, pour obtenir à peine de quoi manger, à subir de longues traversées de cette ville effrayante, pour aller pêcher des timbres de collection, enfouis dans un étang... Une parabole sur le règne bourgeois de l'inutilité, sur le besoin égoïste de dominer. *"Le héros anonyme de l'histoire tente de briser les chaînes de son existence d'esclave. Il se rend compte du caractère éphémère de l'individu, et parvient à dénouer les liens de sa vie terrestre"*.
Dans **Les Poissons Morts**, la quête de la liberté est longue, difficile, et débouche en désespoir de cause sur le suicide, solution aussi débile qu'obligée. Pour ce suicide incroyable, pour les difficultés rencontrées par le héros pour franchir les tourniquets du métro, pour cette tête qui flambe à trop fixer une foufoune, pour la folie du scénario et la beauté de l'image, **Les Poissons Morts** se retrouve à Avoriaz. Bon séjour !

Vincent GUIGNEBERT



Die Toten Fische.
Autriche. 1989.
Réal.: Michael Synek.
Scén.: Michael Synek, d'après la nouvelle de Boris Vian.
Dir. Photo.: Jiri Stibr.
Mus.: Michel Portal.
Prod.: Michael Synek/ Mausebarfilms.
Int.: Erwin Leder, Johannes Weidinger, Gerhard Swoboda, Lisa Luginbuhl, Martin Schellnast Jo Berger...
Durée : 1H23.

BABY BLOOD



Que le label "film gore français" n'effraie pas ! *Baby Blood* écrase la puplart de ses frangins amerloques. Méchant et tendre, crapoteux et virtuose, le nouveau-né fait des miracles, avec quelques milliers de francs en poche. Et Alain Robak, soucieux de ne pas fréquenter des genres squattés par les pantouflards de la caméra, ose aller trop loin...

Réalisateur : ALAIN ROBAK

Mad Movies : *Baby Blood est une expérience unique en France. Un film gore plein d'humour, sortant des ornières de la série Z. Vous avez rencontré de gros problèmes ?*

Alain Robak : Déjà, les auteurs-réalisateurs en proposent très peu aux producteurs. Le fantastique, en France, est assez snob, il y a Cocteau, les cas de dérèglements de la vie quotidienne, ou le réalisme poétique... Mais dès qu'on veut que le fantastique ne soit pas noble, les problèmes commencent. Mais, comme dit Jean-Claude Romer, si Méliès vivait encore, il ferait du gore. Lorsque vous vous écartez de cette noblesse, tout devient douteux. Tout ce qui est gore est jeune; à partir du moment où le réalisateur est plus âgé, le gore n'entre pas dans son rayon d'action. Il faudrait que les gens qui font du super-8 à l'heure actuelle passent demain au 35 mm pour que le gore s'installe. La première barrière vient essentiellement des gens qui tournent actuellement. Ils ont fait leurs classes dans le court métrage tendance comédie ou psychologie bien de chez nous. D'ailleurs, un jeune cinéaste en France n'a pas 20 ans, il atteint les 35 ans ! Lorsque Sam Raimi a tourné **Evil Dead**, il en avait à peine 18 !

M.M.: *L'idée de Baby Blood est née d'une révolte contre ce système ?*

A.R.: Je me suis dit qu'un personnage avec à l'intérieur de son corps un second personnage ferait le film le moins coûteux de toute l'histoire du cinéma... Il n'y aurait même pas deux personnes à payer. **Baby Blood** est né de contraintes budgétaires. Au démarrage, le film se montait à 300 francs et au final 10 millions. Les contraintes sont souvent bénéfiques au cinéma, mais je suis encore plus vicieux. Je me suis donné tous les manques de moyens possibles pour me stimuler l'imagination. Avec le double d'argent pour **Baby Blood**, j'aurais eu moins d'idées. C'est un peu le cas du créateur qui se met dans une position extrêmiste pour pouvoir créer. Evidemment, sur le tournage, je regrettais souvent cette politique. Mais elle m'amenait aussi à me poser des questions du genre *"comment vais-je m'en sortir avec 3 figurants au lieu de 300"*. Ce genre de sauvetage entraine souvent des choses plus belles. De nombreux plans de **Baby Blood** ont été tournés à deux personnes, sans un sou. Témoin les séquences en Afrique, où on n'avait pas les moyens de déplacer une équipe complète.

M.M.: *Qu'est ce qui différencie Baby Blood du traditionnel film gore américain ?*

A.R.: Les personnages... Ce petit quelque chose très français. Je ne voulais pas que **Baby Blood** essaie de faire américain; il n'y a rien de plus ridicule que les films qui le tentent. Comme dit mon ami Jérôme Boivin, réalisateur de **Baxter**, **Baby Blood** est un "gore" qui a une âme. De toute façon, je partais sur le principe que l'on ne pouvait égaler les Américains sur le plan des effets spéciaux. Cela ne signifie pas que je partais perdant dans ce domaine. Leurs responsables, Benoît Lestang et Jean-Marc Toussaint, ont d'aillilleurs accompli un travail formidable. Mais je suis beaucoup plus à l'aise avec les comédiens, les situations.

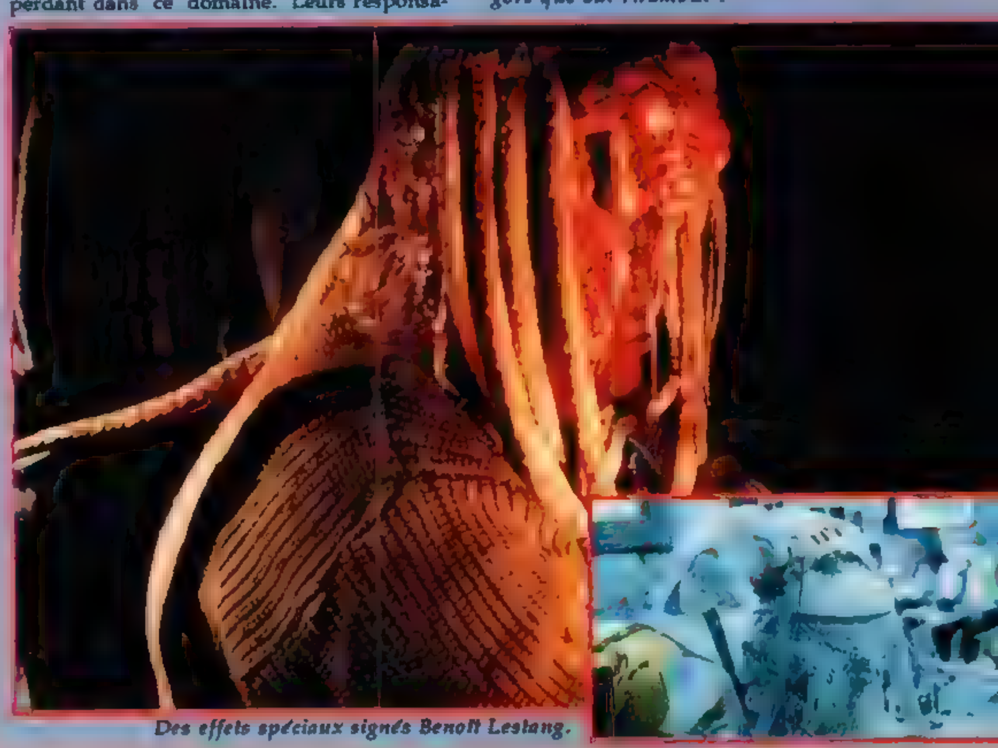
M.M.: *Et avec la caméra, dont vous vous servez comme d'un jouet...*

A.R.: Les points de vues sont importants. Meurtres à coups de ciseaux, point de vue des ciseaux, quelqu'un se fait écraser par un camion, point de vue de la roue... Mais les idées comptent davantage que la simple prouesse technique. Cela me faisait hurler de rire d'écrire *"intérieur du corps humain, nuit"* au lieu de *"intérieur d'un café, nuit"*. De même, j'ai souvent filmé les personnages en contre-plongée. Cela les grandit à l'écran.

M.M.: *Le personnage du monstre est assez périlleux, surtout le représenter simplement par une voix.*

A.R.: Il n'existe que très peu de latitude pour transformer une voix. Car dès qu'on la transforme trop, on ne la comprend plus. Si on ne la transforme pas assez, elle fait trop humaine. Et il fallait surtout qu'elle respecte les intonations du comédien. Pour que l'actrice principale puisse lui répliquer sur le plateau, un mégaphone lançait les répliques à basses fréquences. A vrai dire, le baby blood n'est pas très méchant. Il veut simplement naître et manger. Il échoue lamentablement quand il essaie de philosopher, il s'enivre dès qu'Emmanuelle Escourrou boit du vin. En définitive, c'est une créature plutôt attachante.

M.M.: *Baby Blood fonctionne autant sur le gore que sur l'humour ?*



Des effets spéciaux signés Benoît Lestang.





A.R.: Qui dit "gore" dit "humour". Dans le cas contraire, ça ne serait pas tenable... L'humour est fondamental, à partir du moment où vous avez deux personnages. Dans **Baby Blood**, certaines répliques n'étaient pas prévues humoristiques mais le devenaient par la force des choses. Jean-Yves Lafesse, qui incarne le camionneur pédé, dit par accident "J'ai passé mon poids lourd permis", une phrase que je n'ai pas sucrée au montage. Par ailleurs, Jean-Yves Lafesse conduisait son camion de telle manière que je ne risquais pas d'y monter. Ma seule direction d'acteur consistait à lui dire *"Conduis à droite, à gauche..."*. Et le bruit du moteur couvrait les voix. Je n'entendais rien.

M.M.: ***Baby Blood*** *détonne donc singulièrement dans le paysage du cinéma français ?*

A.R.: Oui. Chaque personne de l'équipe technique y a trouvé une excitation inédite. Les gars du son se sont dits qu'une tête qui éclate, ça ne se fait pas tous les jours. Ils soignent l'effet. Derrière la caméra, ils prennent garde à bien cadrer les giclées de sang. Les comédiens se réjouissent de mourir à coups de ciseaux dans le ventre. Les décorateurs se déplacent dans des squatts immondes en barbotant dans le sang. Moi, je m'éclate dans le gore car on n'en fait jamais en France. A tous les niveaux de fabrication de **Baby Blood**, le gore a permis d'innover. Et de s'amuser comme des fous.

M.M.: *Pensez-vous que* ***Baby Blood*** *était possible il y a quelques années seulement ?*

A.R.: Non. Il y a deux ans un film comme **Baby Blood** n'aurait pas pu naître. Tout tient à une rencontre entre le plus grand des producteurs, Ariel Zeitoun, et la plus petite des maisons de production, *Exo 7*. Ariel Zeitoun a produit des films comme **La Banquière**, de gros films... et **Baby Blood**. Je pense qu'il s'agit d'un événement au sein du cinéma français. Une véritable bouée de sauvetage. Ariel Zeitoun a engagé dans le film son propre argent, il ne s'est pas impliqué comme gestionnaire de l'argent des autres, des télévisions, des *Sofica*. Cette technique marche uniquement sur des films hors-normes. Il faudrait que tous les Alain Terzian, les Christian Fetchner aillent filer un peu d'argent à des "petits". Le cinéma français changerait radicalement.

M.M.: ***Baby Blood*** *carbure donc à l'enthousiasme, à l'énergie...*

A.R.: Le principe de ma mise en scène était de donner la pêche. L'héroïne, Emmanuelle Escourrou, était couverte de sang. Elle a été obligée de faire un tas de choses pas courantes au cinéma, comme de plonger dans un aquarium, cracher du sang sur la caméra, ou rentrer dans une cage avec des tigres... Dans tous les cas, il ne faut surtout pas laisser aux gens le temps de peaufiner quoi que ce soit. **Baby Blood** fonctionne à l'énergie brute; le chef-opérateur n'avait pas le temps de soigner ses éclairages, ce qui fait qu'ils étaient sublimes... Les gens ne pouvaient pas réfléchir de trop. Les décorateurs devaient faire vite, pour pas cher. On n'avait ni le temps de se poser des questions, ni l'argent. Ce sera, j'espère, deux garanties de sa réussite.

Propos recueillis par Marc TOULLEC

UNE BONNE VEINE

Alain Robak aime le gore, mais pas n'importe quel gore. Pas celui des Lucio Fulci, de ceux qui donnent dans le gerbeux. Il aime le gore rigolard, genre **Street Trash** et **Elmer, Le Remue-Méninges**, dont **Baby Blood** est le cousin français. Une espèce de gros lombric trimbalé par une panthère depuis l'Afrique, dirige les actes d'une fille de cirque plutôt potelée. La nana tombe enceinte du monstre avec qui elle dialogue entre les meurtres nourrissiers... Caustique, Alain Robak, avec juste quelques francs en poche, a osé un film authentiquement déboussolé, frappadingue. Un film qui lâche 60 litres de sang sur ses comédiens et le macadam (record absolu du cinéma français). Tête décapitée à coups de cric, ciseaux plantés dans le bide, ventre retourné... **Baby Blood** tourne rapidement au rouge profond. Néanmoins, le réalisateur a l'intelligence de ne pas restreindre son nouveau-né au rayon gore. Les personnages comptent. Yanka, la mère porteuse du monstre, des seconds rôles et silhouettes à la Mocky, des mâles affreusement machos et mongoloïdes, constituent la faune incroyable et irréaliste du film. Bourré de situations loufoques, de cynisme ravageur, **Baby Blood** fourmille en outre de plans déments, toujours prompts à mettre en valeur les tronches ravagées des personnages.
Un jeu de massacre jouissif, qui distance à vive allure l'immense majorité de la production gore yankee. Après le beige **Rabid Grannies**, une école horrifique francophone serait-elle en train de naître ?

France. 1989. Scén.. Alain Robak et Serge Cukier. Dir. Phot.: Bernard Dechet. Mus.: Carlos Acciari SPFX : Benoît Lestang et Jean-Marc Toussaint. Prod.: Ariel Zeitoun, Joëlle Malberg et Irène Sohm. Int.: Emmanuelle Escourrou, Jean-François Gallotte, Christian Sinniger, Roselyn Geslot, Jean-Yves Lafesse, Alain Chabat, Yann Piquer, Jérôme Boivin, Jean-Claude Romer, le chien Baxter... Dur.: 1H 29. Dist.: Neuf de Coeur. Sortie prévue le 24 janvier 1989.



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, Rencontres du Troisième Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash. Dossier King Kong. L'Exorciste.
47 Robocop, House II, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV. Robocop. Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Chinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Le Cauchemar de Freddy, Near Dark.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, La Folle Histoire de l'Espace, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Munchaüsen, de T. Gilliam.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Munchaüsen, Phantasm 1 et II, Jumeaux.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.













BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

☐ 23 ☐ 24 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29
☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47
☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56
☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 37HS

IMPACT:

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11
☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, réglement joint.

A PROPOS DE BATMAN

Je l'aime...

Alors que généralement je fais partie de la majorité silencieuse, j'écris ici pour donner mon avis sur un film injustement boudé, et c'est une injustice. Il me semble important de souligner (comme J.P.P.) que beaucoup de gens ont voulu réduire **Batman** à sa campagne publicitaire, et ont jugé le film sans pour autant se déplacer, voir de quoi il s'agissait. Or **Batman** n'est pas un film fait pour promouvoir toute une série de produits en rapport avec le personnage, c'est au contraire d'abord un film, sur lequel est venu ensuite se greffer le merchandising ! De toute façon, il nous a permis de voir jusqu'où pouvait aller notre société de consommation, et cela, c'est déjà un point positif...
Concernant la réalisation, Tim Burton avait déjà brillamment prouvé avec **Pee Wee's Big Adventure** et surtout **Beetlejuice** qu'il était un excellent metteur en scène (et non pas réalisateur !). Il se soucie beaucoup plus de ce qui va composer l'intérieur de chaque plan, plutôt du cadrage, du montage... Voilà pourquoi sa réalisation est efficace mais sans réelle trace de génie (quoique, quelquefois...); et chaque plan est un délice pour l'œil. A la différence de Ridley Scott par exemple, Burton n'abandonne pas ses personnages pour se focaliser sur les (superbes) décors, voilà pourquoi ce que Vincent Guignebert considère comme un défaut est pour moi, au contraire, une des (nombreuses) qualités du film. Surtout si l'on ajoute à cela le fait que Tim Burton (comme Spielberg avec John Williams) a su trouver son pendant musical en la personne de Danny Elfman, dont très peu de gens ont parlé, au contraire de Prince. Il a pourtant su donner à **Batman** un thème fort, puissant, et quelque peu "noir", comme le personnage. Encore un mot, justement, pour dire que l'interprétation de Jack Nicholson a éclipsé celle, tout aussi excellente, de Michael Keaton, que l'on avait vu jusqu'à présent dans des comédies. Ici, il prouve qu'il est tout aussi à l'aise dans des situations dramatiques : avec très peu de chose (son visage, une ou deux expressions, et beaucoup de silence), il arrive à bien retranscrire la dualité de Bruce Wayne, et à rendre Batman inquiétant. Qui aurait pu penser qu'il pouvait aisément jouer avec la subtilité ? Maintenant, on sait que Keaton est un acteur complet.
Batman n'est donc peut-être pas le grand film attendu, mais restera tout de même un excellent film, ouvrant de nouveaux horizons aux films de super-héros !

Philippe Sartorelli.

Un peu...

On peut beaucoup reprocher à **Batman** : son rythme inégal, les scènes "intimistes" trop lentes, la raideur de l'armure du héros, qui l'oblige à caricaturer ses mouvements... Mais il y a dans ce film une force rare, une beauté et une personnalité uniques, grâce au parti pris d'une réalisation sans concession et au casting parfait, qui montre des hommes tourmentés et complexes, et ceci de chaque côté de la loi. J'ai d'ailleurs été surpris du succès américain, car ce film (presque "d'auteur") ne peut pas plaire à tout le monde (sinon le Joker ne serait qu'emprisonné, au cas où...). Et ajoutez à tout cela une musique magnifique, et un plan final qui aurait mérité d'être l'affiche du film, car il résume tout à fait ma vision du personnage... Quant à la vague commerciale, je pense que les critiques sont là pour juger un film et rien d'autre, car l'exploitation ultérieure du "produit" constitue un tout autre débat...

Thierry Ardillier.





Beaucoup...

Je voulais juste dire que j'ai apprécié le film (je n'ai peut-être pas été assez intelligent pour le détester), surtout la prestation de Nicholson en Joker, qui a l'air du gars qui s'est vraiment marré pendant le tournage. Nicholson est en fait le personnage principal du film, comme tend à le prouver le générique, où son nom apparaît en premier. Je trouve également que ce **Batman** est resté assez proche de la B.D., surtout l'atmosphère "noire" du film, les plans tordus, les gadgets, les délires du Joker, les entrées en scène du personnage de Batman, et surtout cette dernière image, où le héros vainqueur mais solitaire veille sur la ville. Dommage que le trop plein de pub ait été directement responsable du ras-le-bol du public.

P.S.: *Faut m'envoyer un mode d'emploi pour draguer avec un Mad, car les 3/4 des filles à qui je montre ma collection me regardent à peu près comme si j'avais le Q.I. d'un ouistiti moyen !*

Hichem Sahli.

Passionnément...

J'adore ce film, pour Nicholson : génial, pour les décors : grandioses, les FX : ..., Kim Basinger : !!!, et même pour Michael Keaton, qui dans un rôle difficile ne s'en sort pas si mal. Je l'adore aussi pour Tim Burton, qui l'a superbement réalisé (ah, le plan dément de la Batwing sur la Lune). Mais il n'a pas eu de chance, c'est le premier film à ma connaissance victime de son propre succès : overdose de pub égale désaffection du public !

Pascal Gillon.

A la folie...

Quitte à passer pour le dernier des gogos, je tiens à crier haut et fort que j'adore **Batman** de A à Z, je suis peut-être le seul en France, et tous mes copains m'évitent déjà comme la peste... Si **Batman** a parfois déçu, c'est compréhensible, car l'intérêt du film ne réside pas dans ses scènes d'action. **Batman** est un film sur la folie, sur l'univers "reconstruit" de Gotham City, et c'est une vision du monde par un paranoïaque. Quant à Tim Burton, avec ses décorateurs, il a présenté un univers décalé, et tel que le voient aussi les protagonistes, sombre, glauque, désespérément nocturne. La vision du monde par ceux dont la vie s'est écroulée d'un seul coup, pour qui elle est une agression permanente. Batman et le Joker sont les deux facettes de la même folie, extériorisée ou pas... Un critique a trouvé le film sans humour, et Michael Keaton coincé, alors qu'en fait **Batman** est une farce tragique, pour ceux bien entendu qui considèrent la vie comme une tragédie grotesque et ridicule. Obsessionnel, maniaque, parano, schizophrénique, délirant, **Batman** est un superbe mélodrame gothique, une oeuvre complexe et surtout o-ri-gi-na-le, mais dire ça d'un film américain bourré de fric (même pour un rédacteur de ***Mad Movies***), ça peut être dérangeant. **Batman**, un film de dérangés, pour les dérangés ! On ne sort pas euphorique d'une telle projection, contrairement à **Superman** par exemple, mais avec un sérieux mal de vivre !

Tiphaine Castel.

Pas du tout...

Quelle n'est pas ma surprise, dans le duel *mad moviesien* du 62, quand je vois écrit : "- J.P.P. - *Les décors sont fabuleux, non ?*" ! Mais, bon sang, ils ont obtenu un énorme budget, alors ils peuvent en faire des décors, une Batwing, etc... Un film comme **Batman** devait être grandiose, et finalement il se ramasse lamentablement avec 600.000 pèlerins. Allons, un peu de bon sens, quand on pense qu'il avait tout pour réussir : un "talentueux" Jack Nicholson (heureusement encore qu'il est là !), une belle en cuisses comme Kim Basinger, qui sert (et là je suis d'accord avec vous) de potiche, et un Tim Burton qui ne sait plus où donner de la tête... Et le reste, inexistant. Au fur et à mesure que s'est déroulé le film, ma sympathie se tournait vers le cynique mais très amusant Joker, et j'avais envie qu'il écrase enfin la maudite chauve-souris, dont l'humour ne vole pas haut. **Batman** m'a déçu à un point tel que si un **Captain America** sortait, je n'irai même pas le voir !

Richard Lemmelet.

Ah si, un tout petit peu quand même...

Voilà, **Batman** est venu, on l'a vu, mais il n'a pas vaincu, loin de là. On va d'ailleurs régler le problème tout de suite, c'est un "presque mauvais" film, "presque" car il y a quatre choses qu'on ne peut tout à fait assassiner : dans l'ordre, le générique, les décors, la scène du musée, et le "duel" final. Ce sont les seuls éléments qui restent dans le ton de la "noirceur" que réclamait l'adaptation de la B.D. Eh oui, Batman n'est pas un héros comme les autres. Relisez les comics : la chauve-souris y est décrite, selon les albums, comme un vieux fou mégalo (***Dark Night***), un parano plus malsain que ses adversaires (***Killing Joke, The Cult, Arkham Asylum***), etc... Or, dans le film de Burton, seul le méchant est vraiment ravagé. Batman, lui, n'apparaît qu'avec une légère fissure, largement et grossièrement montrée (le flash-back sur les parents). La faute à quoi, tout ça ? Au scénario. Si la trame de ce long métrage avait été écrite en tenant compte des caractéristiques de ce héros, à la fois bon ou mauvais, qui se pose des questions sur lui-même mais n'hésite pas à flinguer violemment ses ennemis, peut-être qu'alors **Batman** aurait été vraiment LE film de 89...
De toute façon, il était impossible que "le justicier de la nuit" fasse le même carton qu'aux USA, question de culture ! Mais tout de même, il suffit de prendre un symptôme frappant, les gens qui sortent de **Batman** sont en majeure partie déçus, alors que ceux qui sortent du **Punisher** sont pour la plupart contents. Eh oui, celui-ci est beaucoup plus fidèle à la B.D., résultat : ça flingue de partout, mais pourtant ça fonctionne très très bien au second degré. Maintenant, en France, les éditeurs de B.D. s'arrachent tous les titres ricains, et ça se vend très bien. On peut en déduire que les films tirés de B.D. vont suivre. Tout ça pour dire que, pour un ***Batman*** de foutu, combien y aura-t-il de ***Dr. Strange***, de ***Spiderman***, de ***Captain America***, de ***X-Men***, ou de ***Watchmen*** réussis ? Alors, tous les espoirs sont permis, non ?

Georges Masson.

RAGING FURY

Encore un cas de traumatisme d'enfance. Une fillette jette de la boue au visage d'un motard qui vient de briser sa poupée. Le motard et sa passagère vont s'empaler sur des tiges métalliques. 20 ans plus tard, la gamine est une institutrice autoritaire. Elle giffle un élève qui décide de lui jouer un mauvais tour à base de gadoue. La farce tourne mal et les teen-agers sont zigouillés par la démente. Une première séquence assez malsaine, des baisses d'intensité (le réalisateur veut donner une certaine épaisseur à ses héros et y parvient parfois) et un soupçon d'érotisme. Toutes les scènes où intervient l'institutrice folle baignent dans un climat pesant, glauque, appuyé par des détails crus, tentative de viol par une femme à l'appui. Les habitués du genre ont connu plus renversant, mais dans sa routine soignée, **Raging Fury** fonctionne moyennement.


RAGING FURY

USA. 1988. Réal.: Douglas Grossman. Int.: Christopher Stryker, Maureen Mooney, Christopher Cousins... Dist.: Fil à Film.

SCHYZO DREAM

Sandor Stern sort de la routine des téléfilms en série pour mettre en scène ce suspense psychologique d'excellente facture Il parvient à nous faire frémir avec Léon, un personnage d'une froideur terrifiante qui, avec la complicité ou sous l'influence du "Pin" (pinoc (!) dans la VF), un mannequin doué d'une inquiétante personnalité, va sombrer dans la schizophrénie et le meurtre. D'une jalousie maladive envers sa soeur Ursula, il supprime tout ce qui peut se mettre entre eux, alors qu'elle est son seul point d'accroche avec le monde extérieur. Léon met mal à l'aise tant son détachement par rapport à la réalité en fait une personne "autre" au-delà de toute morale. Inquiétant !

Pin 1988 Canada Réal.: Sandor Stern, d'après Andrew Neiderman. Int.: Terry O'Quinn, David Hewlett. Dist.: U.G.C Vidéo.

HISTOIRES FANTASTIQUES VI

La dernière livraison en date de la méga série produite par Steven Spielberg. Et pas la meilleure. **Lucy** passe tout juste avec une bonne idée (la plante qui écrit les scénarios à la chaîne pour un auteur de sitcoms), mais **Samedi Magique** sombre dans le larmoyant en jouant sur un transfert entre un grand-père cardiaque et son petit-fils. Deux mises en scène molles. Kevin Reynolds (**La Bête de Guerre**) redresse la barre avec le troisième segment, effrayante histoire d'un homme qui rêve à un accident d'avion. Il file à l'aéroport tout proche où personne ne veut le croire. Une atmosphère nocturne inquiétante, une bande sonore étrange, des décors immenses vides... Reynolds soutient l'intérêt malgré les redites du scénario. **Histoires Fantastiques VI** se clôture sur une friandise sucrée jusqu'à l'écoeurement, **Nuit de Noël**, dans lequel le Père Noël, pris pour un cambrioleur, passe la soirée au poste de police et subit la vindicte d'un shérif rancunier. Voici 50 ans, le Père Noël a oublié de lui offrir un pistolet. Satisfait, il finit le sketch en chantant "holy night".

*Amazing Stories. USA. 1987. Réal.: Nick Castle (**Lucy**), Robert Markowitz (**Samedi Magique**), Kevin Reynolds (**Vous Avez Intérêt à me Croire**) et Philip Joanou (**Nuit de Noël**). Int.: Robert Townsend, Michael Lerner (Lucy), M. Emmett Walsh (Samedi...), Charles Durning (Vous Avez...), Douglas Seale, Pat Hingle (Nuit...)... Dist.: CIC Vidéo.*

LE RETOUR DE GODZILLA



Trente années séparent ce Godzilla et le premier de la série. Et rien n'a vraiment changé. Toujours enfermé dans une épaisse combinaison de caoutchouc, un inconnu piétine des maquettes de Tokyo. Comme les extraterrestres de **Abyss**, le dragon chéri des japonais attaque un sous-marin nucléaire soviétique. Il menace la paix du monde. Conférences au sommet, débats diplomatiques, armes secrètes (notamment le Super X), théories scientifiques de derrière les fagots et amorce d'histoire d'amour... Ce Godzilla là est plus ambitieux que beaucoup de ses congénères. Assez adroitement réalisé, le film fonctionne au premier degré. Godzilla prend des airs méchants, crache des rayons laser. Les maquettistes s'en sont donnés à coeur joie. Mené sur une musique martiale, le spectacle se voit avec un certain plaisir. En attendant le nouveau Godzilla qui vient de sortir au Japon.

The Return of Godzilla. Japon. 1984. Réal.: Koji Hashimoto. Int. Dist.: Kenji Kobayashi, Ken Tanaka, Yasuka Sawaguchi. Dist.: Delta Vidéo.


LA MAIN DU SAIGNEUR

LA MAIN DU SAIGNEUR

Réputé pour avoir connu des problèmes de censure, **Hand of Death** ne mérite ni cet honneur, ni cette indignité. Sympathiquement gore, sérieusement torturé, franchement délirant et pourtant sensiblement trop retenu, les vicissitudes de son tournage se retrouvent sur l'écran. Après un départ en fanfare avec une série de meurtres très sanglants, le tueur Jackson se trouve confronté aux démons de son hérédité. Psycho-killer, il l'est de naissance et traîne avec fatalité un destin tragique qui sera illuminé par une histoire d'amour. Passant des larmes aux rires lors de ruptures de ton un peu brutales, le film déconcerte quelque peu mais contient des séquences mémorables (je vous conseille la séance sado-maso...).

Hand of Death. U.S.A. 1987. Réal.: Anders Palm. Int.: Grégory Fox, Fiona Evans, Edward Brayshow. Dist.: Delta Vidéo.

RE-ANIMATOR HOSPITAL

Bravo pour la référence à **Ré-Animator**. Ca va faire vendre bien que le film en question n'ait rien à voir avec celui de Stuart Gordon. Cependant, le docteur Colin Ramzi n'est pas si éloigné de Herbert West ; il utilise comme cobayes pour une étude profonde du cerveau les patients d'un asile. La belle Jane Doe tombe entre ses gants de chirurgiens éternellement souillés de sang. Son traitement contre l'amnésie l'amène au bord d'un gouffre où grouillent des spécimens d'humanité proches du zombie. Brett Leonard met du coeur à l'ouvrage. Rythme alerte, effets gore nombreux et spectaculaires, sens du mouvement, goût des éclairages vifs... Pas de doutes, nous sommes bien en présence d'une excellente série B.

The Dead Pit. USA. 1988. Réal.: Brett Leonard. Spfx : Ed Martinez. Int.: Jeremy Slate, Steffen Gregory Foster, Cheryl Lawson... Dist.: CBS/ Fox.

DUO POUR UNE MORT NOIRE

Un démon africain coupeur de têtes poursuit de sa malédiction un groupe de réfugiés nigérians aux Etats-Unis. Un couple de flics à problèmes mènent l'enquête. Classique. Deux questions se posent. Un : le policier arrivera-t-il à convaincre son épouse devenue lesbienne de le rejoindre ? Secundo : comment faire disparaître le monstre guillotineur ?
Sachant que l'entité diabolique peut se réincarner dans des corps humains, y a-t-il une chance qu'il vire sa cuti et devienne homosexuel ? Sur un canevas de téléfilm, **Duo pour une Mort Noire** brode sur une histoire à la **Angel Heart**. C'est évidemment moins brillant que le film d'Alan Parker mais, avec un rien d'indulgence, le produit est consommable.

HeadHunter. Canada. 1988. Réal.: Francis Schaeffer. Int.: Kay Lenz, Wayne Crawford, June Chadwick. Dist.: GCR.



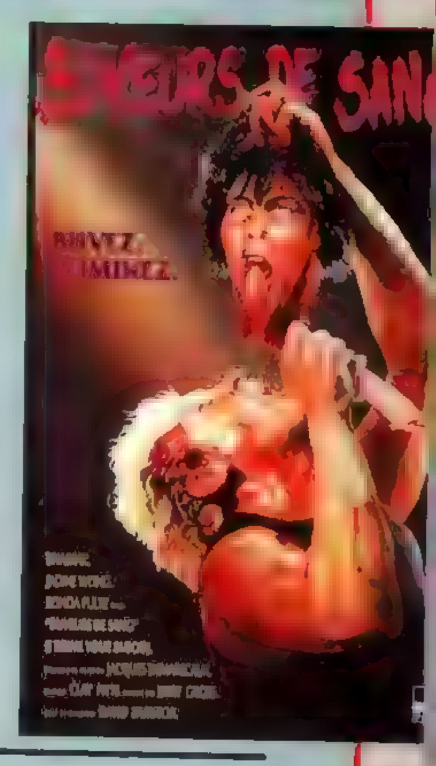
DUO POUR UNE MORT NOIRE



BUVEURS DE SANG

Mythique, ces **Buveurs de Sang**, comme les films de Herschell Gordon Lewis qui lança la mode du gore, ne supporte qu'imparfaitement les outrages du temps. Mêlant hippies, réputés non violents, et communautés sataniques (du genre de celle de Charles Manson), le film semble déphasé. Le look très années 70 des protagonistes y est pour beaucoup. Plutôt mieux réalisé que la plupart des produits cultes de l'époque, il contient aussi bien des séquences très naïves (le papy victime du L.S.D.), des séquences risibles (les messes noires) et des séquences dérangeantes (une femme enceinte se suicide à coups de couteau). En dépit de défauts évidents, **Buveurs de Sang** est un peu plus qu'une curiosité datée.

I Drink your Blood. USA. 1971. Réal.: David Durston. Int.: Bhaskar, Jadine Wong, Ronda Fultz... Dist.: Delta.



BATMAN

CBS ressort opportunément cette adaptation pour le grand écran d'une série TV. **Batman** et **Robin** y luttent contre les méchants les plus pittoresques, Catwoman, le Pingouin, le Joker et le Sphinx. Si vous suivez régulièrement Sam'dynamite sur FR3, vous ne serez pas dépaysé. L'esprit, l'humour, le rythme, la dérision du feuilleton sont au rendez-vous. A condition de participer à fond, le scénario peut encore vous mener par le bout du nez, de péripéties farfelues en touches volontairement kitsch. Comparé au Batman de Tim Burton, le style est excentrique, excessivement bordélique et filmé à la manière d'un trip au L.S.D. Le surréalisme affleure souvent et ce **Batman** se rit même de son propre mythe. Avec un zeste de tendresse. Certains pisse-froid crient encore au sacrilège vingt ans après, mais ce **Batman** loufoque vaut peut-être mieux que celui, plus sombre et sérieux, qui aurait coûté dans les 45 millions de dollars.

USA. 1966. Réal.: Leslie H. Martinson. Int.: Adam West, Burt Ward, Lee Meriwether, Cesar Romero, Burgess Meredith... Dist.: CBS/ Fox.

MONSTER IN THE CLOSET

Un film sorti du placard. Présenté à Avoriaz en 1987, **Monster in the Closet** est une parodie, un genre difficile. Sorti de quelques longueurs, le film se classe parmi les réussites du genre. A partir d'une idée délirante (un monstre habitant les placards fait de nombreuses victimes), le film fonctionne rondement. Pastichant de nombreux classiques (**King Kong**, **Rencontres du Troisième Type**, **Les Dents de la Mer**...), **Monster in the Closet** accumule personnages stéréotypés et situations convenues. Y compris une parodie de la scène de la douche de **Psychose** qui restera dans toutes les mémoires. L'histoire se disperse volontiers, le temps d'un gag qui fait mouche, et ne rechigne pas à montrer un monstre tombant amoureux du héros dès que celui-ci enlève ses lunettes. La morale est donc celle de King Kong : "et la belle tua la bête". Une créature franchement jubilatoire pour un film tordant.

USA. 1985. Réal.: Bob Dahlin. Int.: Donald Grant, Claude Akins, John Carradine, Stella Stevens, Donald Moffat, Denise DuBarry... Dist.: UGC Vidéo.

Marcel BUREL

HALLOWEEN IV

On connaît la musique ! Lâchez un tueur dans une petite ville bien peuplée, et le carnage commence. Symbole de tous les affres de l'adolescence, Michael Myers revient au pays et entreprend une nouvelle croisade, après un long coma... La célèbre zizique de John Carpenter, une violence plus soft que gore, et tout le savoir-faire de Dwight Little, le futur réalisateur du *Fantôme de l'Opéra*...



Réalisateur : DWIGHT LITTLE



Mad Movies : *Votre nom est inconnu des spectateurs français. Pouvez-vous vous présenter, dans ce cas ?*

Dwight Little : J'ai d'abord étudié le cinéma à l'Université de Californie du Sud, d'où je suis sorti en 1979. J'ai commencé par réaliser des documentaires, dont l'un, **Spies**, obtint un oscar de la télévision.

M.M.: *Portiez-vous alors un intérêt particulier au documentaire ?*

D.L.: C'est surtout parce que les premières oppurtunités qui se sont présentées étaient des documentaires. De plus, **Spies** m'a mis au courant de certaines informations concernant l'espionnage, le KGB et toutes sortes de choses. Si bien que j'ai pu tourner plus tard un film à petit budget, **KGB, La Guerre Secrète**, qui a coûté 800.000 dollars seulement. C'est un film à problème. Le producteur a fait faillite, ce qui a retardé sa sortie d'un an. L'investissement, qui avait réuni de nombreux financiers, a pris également une année complète, le tournage une autre année... "**KGB**" est enfin sorti sous le titre **Lethal** en salles. Et il m'a aussi valu d'être fiché par la CIA !

M.M.: *Deux autres films ont suivi* **KGB, La Guerre Secrète**...

D.L.: Après **KGB**, j'ai travaillé pour une compagnie texane de production, très largement soutenue par l'argent du pétrole, et dirigée par une famille très connue. Elle voulait faire du business cinématographique, et placer quelques millions de dollars dans un titre. Après avoir vu **KGB**, cette compagnie m'a demandé de tourner un premier thriller de 2 millions de dollars, **Getting Even**. Et plus tard, j'ai tourné **Bloodstone**, un film d'aventures réalisé aux Indes. Ce fut une expérience horrible. Nous avons connu tous les problèmes imaginables sur ce film : pas d'argent, les acteurs prévus n'étaient pas disponibles, des cérémonies religieuses permanentes retardaient le tout... Je renie totalement **Bloodstone** ! Mais, c'est curieusement après en avoir visionné des extraits que les producteurs de **Halloween IV** m'ont contacté.

M.M.: *Et entre-temps, vous aviez tout de même accumulé les projets...*

D.L.: Oui. Il y avait **Future Perfect**, un croisement entre **Terminator** et **Predator**, et puis aussi **Legion**, que j'ai ensuite développé pour *Vestron*, avec le scénariste de **Halloween IV**, Alan McElroy. Le principal interprète devait en être Dolph Lundgren, mais des changements dans la direction de *Vestron* nous ont obligés à abandonner...

M.M.: *Il arrive maintenant Halloween IV ?*

D.L.: **Halloween IV** a vraiment été un travail d'agents. Ils n'arrivaient pas à trouver un réalisateur parmi ceux connus pour leurs films d'horreurs. Des films tels que **Vendredi 13**, **The Gate**, des épisodes de **La Cinquième Dimension**.

M.M.: *Pensez-vous qu'ils étaient découragés par le fait même que c'était là une troisième séquelle ?*

D.L.: Non. Ce serait plutôt le contraire; car les réalisateurs essayaient tous d'obtenir ce poste. Le problème, justement, était qu'il y avait trop de cinéastes sur le projet. Ce qu'il y a de mieux, pour un metteur en scène indépendant, lorsqu'il doit tourner une suite, c'est de travailler immédiatement sur un titre qui a fait ses preuves. Il sait que son travail va être distribué, et vu. En faisant **Halloween IV**, les producteurs se sont rendus compte qu'il leur faudrait autre chose qu'un festival d'atrocités, ils ont vu que je mettais plus en avant le côté action/suspense... Je crois qu'on m'a offert ce travail parce que je n'étais *pas* un réalisateur de films d'horreur.

M.M.: *Et vous avez dû toucher au scénario qu'on a vous a présenté ?*

D.L.: Il y avait déjà trois scripts. Je les ai tous lus, mais chacun d'eux ratait le coche. J'ai présenté aux producteurs une réécriture et ils ont accepté. J'ai donc fait venir mon complice Alan McElroy. C'est ainsi que j'ai pu glisser dans le film des idées plus personnelles.

M.M.: *Le public spécialisé vous a reproché un manque flagrant de gore...*

D.L.: Nous voulions faire un film plus traditionnel, ce genre de films que l'on va voir avec sa petite amie. **Halloween IV** a montré probablement que je ne comprenais pas réellement le gore. Je sais qu'il y a des metteurs en scène spécialisés dans ce genre-là, mais je ne pense pas qu'**Halloween IV** devait nécessairement en faire partie. La série des **Halloween** est, de ce côté, restée plus traditionnelle. Je n'ai jamais eu le sentiment que le gore était le sujet d'**Halloween IV**.

M.M.: *Halloween IV appartiendrait donc à la catégorie "films à suspense traditionnels" ?*

D.L.: Absolument. **Halloween IV** serait davantage un film hitchcockien... Vous avez, bien sûr, le maniaque, l'implacable tueur masqué, mais nous avons voulu insister sur le comportement des habitants de Haddonfield lorsqu'ils se retrouvent face à ce tueur, sur ce qu'a dû être leur histoire jusqu'au moment présent, plutôt que de faire d'eux de simples cibles à abattre. De la même façon, nous avons essayé d'imposer le personnage du docteur Loomis, magistralement incarné par Donald Pleasence.

M.M.: *Et comment définissez-vous Michael Myers, le croquemitaine des Halloween ?*

D.L.: C'était depuis toujours un tueur psychopathe, le type du personnage hantant les histoires qu'on se raconte un soir de veillée autour d'un feu de camp. Vous avez douze ans, vous êtes scout et il fait nuit. Quelqu'un raconte l'histoire effrayante d'un type qui s'est échappé d'un asile de fous, et qui va tuer. Ce type, dans **Halloween**, est Michael Myers, un maniaque tuant les enfants d'une petite ville. Mais avant d'en arriver à **Halloween IV**, Michael Myers a été incendié dans **Halloween II**, et le voici donc de retour. Ce n'est donc plus simplement un évadé de l'hôpital psychiatrique, mais plutôt une Force du Mal. Michael Myers est devenu une métaphore de l'actuelle anxiété des adolescents. Lorsque vous écoutez les informations, vous entendez parler de pollution, de violence, de drogue, de viols d'enfants, de guerre des gangs, et même de la possibilité d'une guerre nucléaire ! Pas étonnant que les gens soient alors si anxieux. Et si vous ajoutez à cette anxiété générale tous les problèmes qui pèsent sur les adolescents (la puberté, la pression pour la réussite scolaire, le choix d'un métier...), vous obtenez des jeunes gens très secoués. Vous leur montrez alors un film d'horreur mettant en scène un symbole du Mal, un ennemi qui ressemble à tout ce qui vient perturber leur vie, appelez-le Michael Myers, et vous avez quelque chose de très puissant... Et c'est toujours un adolescent en danger qui arrive à vaincre le croquemitaine; ainsi, ça libère ! La peur disparaît, du moins pour le moment. Michael Myers est devenu le symbole de ce tout qui peut entrer dans votre vie... pour vous l'arracher. Freddy, quant à lui, représente autre chose.



M.M.: *Quoi donc ?*

D.L.: Freddy est un personnage ironique, très spirituel. Bien qu'il ait beaucoup de succès, je pense qu'il est moins dérangeant que Michael Myers, qui est une machine à tuer. Voilà pourquoi il fait si peur, c'est une machine sans aucune personnalité.

M.M.: *Une fois Halloween IV fini, vous avez dû rajouter quelques scènes ?*

D.L.: Lors des projections tests, nous nous sommes aperçus que le film plaisait, mais que certains regrettaient le manque de violence. Nous avons donc rajouté des scènes gore.

M.M.: *Pour une fois dans un film d'horreur, les personnages ont ici des réactions crédibles. Ils fuient tous devant le danger !*

D.L.: Oui, en effet, ils s'enfuient à toutes jambes ! Nous avons essayé d'imaginer une ville où Michael Myers aurait déjà sévi. Si cette localité avait entendu dire que le tueur était de retour, qu'aurait-elle fait ? Nous avons voulu faire en sorte que le docteur Loomis arrive à convaincre le shérif de protéger la ville, de faire rentrer les gens chez eux, ou de faire passer des messages sur les ondes de façon, à ce qu'il soit plus difficile pour Michael de décimer les gens ! Nous préférons cette situation à celle où le shérif serait plutôt sceptique. Et cependant, nous avons fait en sorte que, quoi que vous fassiez, quelle que soit votre décision, Michael Myers peut toujours vous attraper. Nous ne voulions surtout pas que le public se dise "Bon sang, qu'ils sont stupides !". Malgré quelques erreurs, nous sommes parvenus à demeurer logiques. C'est ainsi que la population va s'éloigner de l'école abandonnée, en sachant que Michael Myers s'y trouve...

M.M.: *Vous pensez donc qu'Halloween IV est différent des habituels psycho-killers ?*

D.L.: Absolument. Je pense aussi que tout le monde est d'accord pour dire qu'**Halloween III** était une aberration. Dans **Halloween IV**, nous avons rétabli la ville, réuni à nouveau Loomis et Michael Myers. C'est toujours agréable de retrouver des personnages familiers. De ce fait, j'espère qu'**Halloween IV** fera partie intégrante de la tradition *"Halloween"*, et qu'il sera considéré comme une suite honorable aux deux premiers films de la série.

M.M.: *Et Halloween V vous tenterait ?*

D.L.: On m'en a bien proposé la réalisation, mais je l'ai refusée. Une fois suffit. **Halloween IV** a très bien fonctionné aux Etats-Unis, ce qui est une vraie surprise, dans la mesure où huit ans le séparent du précédent épisode de la série, **Halloween III, Le Sang du Sorcier**. D'ailleurs, beaucoup de gens pensent que ce dernier n'est pas une suite légitime; donc **Halloween IV** serait le véritable **Halloween III** !

Propos recueillis par
Maitland McDonagh
(Traduction : Denis Guerrey)



CHERIE, J'AI RETRECI LES GOSSES



Du Fantastique soft, pour tous publics, aux doux accents de la comédie américaine. Avec en première partie les aventures de Roger Rabbit, façon court métrage : ça ne se refuse pas...

Incroyable, mais Jules Verne et H.G. Wells font encore des adeptes ! Plus personne n'oserait aujourd'hui se lancer dans cette histoire, anachronique à souhait, du savant poursuivant en solitaire des recherches plus ou moins bizarres dans son propre grenier.

Personne, sauf *Walt Disney*, bien entendu. Heureusement, Rick Moranis a conféré juste assez de folie à son personnage du professeur Wayne Szalienki, pour que nous fassions encore un peu semblant d'y croire, aidés en cela par la bonne humeur dégagée par le film de Joe Johnston. Ceci dit, point de suspense : tout réside dans le titre. Les scénarios rétrécissant tous (*Chérie, j'ai rétréci l'histoire... - C'est très bien, continue, tu peux faire mieux...*) et les titres s'allongeant, nous parviendrons bien un jour à ce dialogue de fous : Le directeur du cinoche : "*Qui veut voir le film "Chérie j'ai rétréci les gosses, les voilà dans le jardin à la merci du premier insecte venu, retrouvons-les vite afin que je les ramène à leur taille initiale*" ? Le public : "*Non, merci, c'est tout ce qu'on voulait savoir, on retourne chez nous...*" Et en plus, qu'est-ce qu'on gagnerait comme temps, alors...

Bref, pas moyen de vous cacher plus longtemps que le fils et la fille du savant évoqué plus haut, et les deux enfants de leurs voisins se voient accidentellement ramenés à une taille de six millimètres. Perdus au fond du jardin, ils vont tenter de retrouver le chemin de la maison de manière à refaire l'expérience dans l'autre sens. Mais le simple gazon se transforme à leurs yeux en une jungle impénétrable, un filet d'eau en rivière infranchissable et la moindre guêpe en monstre issu d'une autre galaxie.

Lorsque l'environnement quotidien devient ce décor sauvage, la grande aventure peut redémarrer avec cette raisonnabilité, constante chez *Walt Disney*, qui fait toujours basculer son fantastique de manière immédiatement acceptable et sans jamais heurter son public. *Walt Disney* ne transgresse pas la normalité, il la fait doucement glisser jusqu'aux limites du raisonnable, de là provient son succès presque inégalé.

Cette fois, on joue la légèreté : pas de gosses horripilant à la **The Gate** ou **Monster Squad**, ni d'apologie navrante de la vie américaine, style feuilleton T.V. La place reste seule à l'aventure épique et à la comédie. Et l'élément comique intervient ici principalement dans le décalage du tragique de la situation vécue et de ce qu'en observe, vu de son jardin, le couple de voisins, et qui laisse à penser que les gens d'à côté sont gentiment timbrés.

Label oblige : les bons sentiments, toujours de rigueur, sauront immédiatement faire la part des choses, et l'on verra les problèmes d'argent relégués au profit de la cohésion de la cellule familiale, la seule valeur morale réellement importante (il faut dire que les producteurs revendiquent leur étiquette de "cinéma familial"...), tandis que les animaux gigantesques se verront prestement classés



en gentille petite fourmi, ou en très vilain scorpion...
Encore une fois l'expérience extra-quotidienne va révéler les personnages en favorisant les contacts, et en permettant à chacun de se valoriser... Miracle : à l'issue de l'aventure le couple se resserre, les voisins finissent par se reconnaître et s'apprécier, le beauf jouera les héros, les garçons fraterniseront, et la jeune fille pourra enfin tomber dans les bras de son timide et beau voisin. Et encore, on ne vous parle pas de ce qui doit se passer dans les poulaillers...
À l'évidence, cet éprouvant périple vécu par les gamins prend ici des effets d'itinéraire initiatique et semble avoir été conçu pour le plaisir des yeux et la prouesse de ses effets spéciaux. Joe Johnston n'oublie jamais qu'il fût longtemps directeur artistique chez ILM et favorise à l'envi les interventions sujettes à exploits techniques.
Le vol de la guêpe, notamment, emportant deux des enfants sur elle, reste un moment inoubliable, où les effets ne feront que renforcer le tragique de la situation.
Mais c'est sans doute la vision d'un Rick Moranis, casqué et sanglé en équilibre sur un impressionnant mobile, les jumelles à la main, et survolant en rase-mottes la surface de son jardin à la recherche des enfants, qui restera comme la meilleure scène du film, moment de folie burlesque qui laisse encore bien augurer de la comédie américaine.
Walt Disney et le fantastique, désormais une longue histoire dont on se surprend à aimer tourner les pages.

Jean-Pierre PUTTERS

Honey, I Shrunk the Kids. U.S.A. 1989. Réal.: Joe Johnston. Scén.: de Ed Naha et Tom Shulman d'après un sujet original de Stuart Gordon, Brian Yuzna et Ed Naha. Dir. Phot.: Hiro Narita. Mus.: James Horner. Prod.: Penney Finkelman pour Walt Disney Pictures. Int.: Rick Moranis, Matt Frewer, Marcia Strassman, Robert Oliveri, Amy O'Neill, Thomas Brown, Jared Rushton. Durée: 1h34. Dist.: Warner Bros.. Sortie le 7 février 1990.

ACTUALITE





Tout Petits Mes Amis

Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses bénéficie de superbes effets spéciaux, des effets spéciaux performants mais peu coûteux. Au lieu de sacrifier la moitié de son budget à l'indispensable compagnie Industrial Light and Magic, Tom Smith décide de former une équipe hétéroclite mais légère, combinant ordinateurs et système D...



Généralement, mettre en scène des bonshommes réduits à la taille d'une tête d'épingle dans des décors cyclopéens, entraîne des effets spéciaux immédiatement enregistrés par la caméra, sur le plateau. Mobilier géant, téléphone gigantesque, une goutte qui devient un véritable lac...
Quant aux animaux domestiques, désormais des monstres affamés, ce sont des transparences toutes conventionnelles. L'étalon en ce domaine des effets spéciaux est évidemment **L'Homme Qui Rétrécit**, dont toutes les performances techniques restent encore impressionnantes aujourd'hui. **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** en est le remake, la métaphysique et le tragique en moins. Et, question effets spéciaux, l'ordinateur a supplanté la bonne vieille "rétro-projection" (le fameux écran de jungle, où des hordes de buffles chargeaient Tarzan, par exemple...) et le résultat, plus pointu, réglé au quart de tour, ne balaie pas pour autant le modèle.

LE GRAND RETOUR

Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses marque le retour au service de Tom Smith, l'un des vieux piliers d'*Industrial Light and Magic* de George Lucas. Celui-ci quitte la célèbre compagnie d'effets spéciaux de San Francisco juste après le tournage de **Indiana Jones et le Temple Maudit**. *"Je ne voulais pas passer le reste de mon existence à travailler dans la post-production"*, annonce-t-il aujourd'hui. Smith part donc pour la télévision, où il produit deux aventures des Ewoks, puis se met au service de Francis Coppola pour le moyen métrage, en relief, **Captain Eo**. Impliqué sur **Chérie...** dès le départ, il budgette d'abord le film à dix millions de dollars. Un budget qu'approuvent Stuart Gordon et son producteur Brian Yuzna, mais que rejette *Disney*, le trouvant trop pingre. Suite à des problèmes cardiaques (version officielle), Stuart Gordon se retire. Tom Smith lui-même décide, dans la première phase préparative, de ne pas frapper à la porte d'*Industrial Light and Magic*. *"I.L.M. aurait demandé au moins la moitié du budget total du film !"*. Très rapide, et capable de tout concrétiser, la compagnie de George Lucas coûte également la peau des fesses. Seules les grosses productions peuvent se permettre un devis chez eux.
Réestimé après le départ du duo Gordon/Yuzna, le budget monte de 5 millions. Très vite, Tom Smith trouve le moyen idéal pour employer *I.L.M.* sans vraiment signer avec cette firme. Il trouve indépendamment ses meilleurs éléments, auxquels le réalisateur Joe Johnston appartient déjà. Ce sont Phil Tippett (le disciple le plus doué de Ray Harryhausen), Peter Kuran, David Allen... *"Pour ne pas me compliquer la tâche, j'aurais très bien pu aller voir Warren Franklin, le patron d'I.L.M., avec mes 200 planches de story-boards sous le bras, les balancer sur son bureau, et lui demander* "Combien, pour ça, les gars ?" *O.K., nous paierons. Les effets spéciaux remporteront un Oscar, ils seront formidables, et auront coûté en définitive beaucoup d'argent"*. Tom Smith se refuse à cette méthode de travail, le genre de celle que les producteurs de **S.O.S. Fantômes II** ont gaillardement adoptée, en signant un gros chèque. Cela donne aussi des effets spéciaux calamiteux, très mal intégrés à un film inepte, mais ceux-ci iront tout de même concourir aux Oscars. *"Si vous faites un film à effets spéciaux optiques pour pas cher, vous ne risquez pas d'avoir de grands talents en la matière"*. Et pourtant, Tom Smith rassemble dans **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** des gens très calés. *"Les machines que possèdent* I.L.M. *et Boss Films* (la compagnie de Richard Edlund, un ancien d'I.L.M. justement) *reviennent à des millions de dollars. Elles ne sont jamais disponibles pour un film fait par Tartempion !"*. Dur constat. Pourtant le box-office donne raison à Tom Smith. La note de **Chérie...** s'est montée à 15 briques US, celle de **S.O.S. Fantômes II** à 35, sans compter une campagne publicitaire délirante. Et au top-ten du cinéma américain yankee, les deux films cohabitent tous deux autour des 120 millions de dollars !



Quand une gouttelette se transforme en lame de fond...

VUE DU DESSOUS

"Nous voulions que nos quatre héros, une fois miniaturisés, évoluent dans un environnement crédible. N'étant pas sûrs d'y parvenir, nous avons commencé par tourner un essai dans lequel les gosses chevauchaient une fourmi géante, puis se laissaient glisser, comme sur un toboggan, le long d'un emballage de bonbon. Les résultats nous ont pleinement convaincus". Alors, l'équipe de **Chérie...**, afin d'éviter un grossissement excessif du budget, s'envole pour les studios Churusbusco de Mexico, qui supportèrent les plateaux géants de **Dune** et **Total Recall**. Car non seulement Churusbusco







Ci-dessus : tournage devant l'écran bleu de la scène où les enfants chevauchent l'abeille.
Ci-dessous : les jeunes héros ballotés dans un jardin reconstruit en studio.



possède d'immenses espaces, mais il abrite de surcroît le plus grand écran bleu existant actuellement. Et l'écran bleu est l'élément indispensable à la confection des effets spéciaux. La séquence qui montre les gosses passant du museau du chien à une table, par exemple, été tournée en deux phases. Les gosses sur un promontoire et devant l'écran bleu, jouant la scène dans un premier temps, puis c'est au tour de l'animal. Mêlées, les deux prises de vues ne font plus qu'une seule et même image. Neuf mois furent nécessaires à la construction des accessoires géants. Sous la direction de Gregg Fonseca (**Les Griffes de la Nuit**) voient le jour un balai de dix mètres, et un bol de la superficie d'une piscine remplie de 60.000 litres de lait articiel...

Le jardin des Szalinski devait également se métamorphoser, dans l'optique des enfants miniaturisés. *"Je devais les convaincre que le jardin était devenu une jungle de plus de 100 kilomètres carrés, où ils risquaient à tout moment d'être dévorés par une abeille géante. La qualité des décors et des accessoires les a heureusement beaucoup aidés à entrer dans cette fiction"*, commente Joe Johnston. Les matériaux les plus divers furent employés, pour fabriquer des brins d'herbe de dix mètres, des matériaux ensuite enduits de mousse de polyuréthane, leur garantissant un aspect vraiment réaliste. Quant aux feuilles, ce sont d'abord des fibres optiques, de celles habituellement utilisées dans les télécommunications...

Ce sont les insectes qui tiennent la vedette de **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**, et surtout une adorable fourmi, servant de monture aux enfants. *"Nous avons souhaité que cette fourmi soit un personnage à part entière. Nous l'avons donc dotée d'antennes très mobiles, qui lui permettent d'exprimer toutes sortes de sentiments et d'émotions. Faite de latex recouvert de crin, sa construction a exigé cinq mois de travail, et son animation a mobilisé de sept à douze manipulateurs"*, explique le maquettiste Peter Anthony Zamora. Fabriquée grandeur nature, pour les besoins de certains plans, l'abeille est également une "miniature" de la taille d'un ballon de football, animée selon le procédé *go-motion* (des baguettes articulées, dirigées par ordinateur et produisant des mouvements d'une grande souplesse).

A l'opposé, Phil Tippett dont on ne compte plus les prodiges (le vilain robot de **RoboCop**, le dragon de **Willow**) choisit de revenir à la *stop-motion* pour le scorpion, une technique très artisanale (elle date du muet et le premier **King Kong** en a fait le plus fameux usage), demandant énormément de patience, mais très économique, contrairement à l'onéreuse *go-motion*. Et à risques... *"Créer des mouvements continus demande une très grande concentration. Une erreur et vous devez recommencer toute la séquence. Et plus l'animal a de pattes, plus la scène est complexe"*. Intime de Joe Johnston, Phil Tippett dirige entièrement le combat de la fourmi contre le scorpion. Quelques images épiques, qui ramènent au bon vieux temps du marin Sinbad luttant contre des divinités dotées de six bras.

Marc TOULLEC

Par Nick D'Auria and the Mansart'Boys

SANG D'ENCRE

Nouveau Musée de l'Holmes
Anthologie (Ed. NéO)

Des qui persistent et signent, ce sont les éditions *NéO*, jamais en retard d'une trouvaille ou d'une réédition dans le domaine du policier ou du fantastique. Témoin cette anthologie de 10 nouvelles remarquables, où des auteurs à part entière s'essayent à prolonger le mythe de l'immortel Sherlock, en le pastichant parfois et en l'enrichissant toujours... Faudra absolument que je pense à l'offrir au rédac'chef, le pôvre, je le connais, il est bien capable de s'ennuyer à mourir à Avoriaz, dans les *parties*...



Entre deux Censures
Ramsay Cinéma

Un superbe ouvrage qui s'est donné la tâche ô combien difficile de traiter du cinéma érotique, voire pornographique, de 1973 à 1976. A travers cette libéralisation de l'érotisme au cinéma issue de l'ère pompidolienne, puis giscardienne, et au fil de l'avènement du porno en nos contrées, les auteurs, Tony Crawley et François Jouffa, ont surtout voulu nous parler de la position de la censure en France. De l'ambiguïté de cette censure, de ses hésitations, de son hypocrisie, et parfois de ses iniquités.
Mais au delà de l'étude d'un phénomène de société dont les dessous (ouais...) nous sont souvent restés méconnus, on trouve surtout un indispensable index de la production érotique de ces années-là. Avec des fiches techniques pour chaque film, des critiques, et des extraits d'interview. Quant à la partie iconographique (dont certaines photos vraiment hard), elle révèle des trésors que je ne vous conseille pas de trop contempler si vous devez remettre des textes à temps pour *Mad Movies* !

Spécial Effects
L. "Bill" Abbott
(ASC Press - Hollywood)

Des effets spéciaux, en veux-tu, en voilà, dans cette biographie hyper-documentée de B. Abbott, l'homme qui fit atterrir une soucoupe volante en plein Washington "le jour où la Terre s'arrêta", mais aussi le responsable des bébêtes préhistoriques de **The Lost World**, des architectures cyclopéennes de **Cleopatra**, des visions et futuristes de **Logan's Run**... ou des reconstitutions parfaitement imaginaires (mais si chou et si kitsch) du corps humain dans le **Fantastic Voyage**.
Plus d'une vingtaine de photos inédites pour chaque film, avec souvent des plans et des croquis explicatifs des trucages qu'il avait imaginés. Une mine d'or pour futurs réalisateurs.
329f. chez CONTACTS.

The Wizard of Oz
(Dragon's World - New York)

Hep, vous n'alliez quand même pas vous en tirer à si bon compte, dans les bicentenaires et autres commémorations. Voilà-t-il pas qu'on allait boucler 1989 en oubliant le 50ème anniversaire de **The Wizard of Oz**, le seul, le vrai, le chef-d'oeuvre de Victor Fleming, qui révéla l'extraordinaire Judy Garland. Allez, il n'est pas encore trop tard, faites-vous offrir cette merveille de book : c'est bourré d'un maximum de photos inédites, plus l'intégralité du dialogue, plus l'intégralité de la partie chansons, et les décors fabuleux sont toujours de Cedric Gibbons ! Enfin un livre prestigieux, pour un film mythique s'il en fut... *220f.*
Disponible chez CONTACTS, 24 rue du Colisée, 75008 Paris.



AILLEURS ET DEMAIN

La prestigieuse collection *AILLEURS ET DEMAIN* (dirigée par le Gérard Klein du ***Gambit des Etoiles*** et des ***Seigneurs de la Guerre***) a eu dès le départ beaucoup d'ambition. Mais quand on a commencé (en 70) par la saga de ***Dune*** (qu'on ne présente plus) et qu'on a édité, en vrac, le meilleur de Dick (***Ubik***) ou de Brunner (***Tous à Zanzibar***), on ne peut plus démériter aujourd'hui... Dans ces conditions, comment s'étonner que la métaphysique, mâtinée des dernières inventions technologiques ou truffée de références biblico-historiologiques, préside encore à la naissance des plus récentes publications ?

Eon et Eternité
Greg Bear

Eternité correspond tout à fait à cette lignée, à mi-chemin du futurisme et du sacré, et l'on découvre (avec bonheur) que Greg Bear est le digne descendant du Clarke de ***2001***. C'est une véritable saga qu'il dessine, à la suite d'***Eon*** (paru juste avant), où les héros poursuivent leur quête de l'absolu, face à des voyageurs temporels aux allures de pitoyables "dieux" mythologiques. Touffu, réticent à tout résumé, ce 2ème tome est pourtant parcouru d'un souffle épique, et de cette délicieuse sensation du jour où la Terre était (pardon, sera...) un immense village initiatique, dans lequel chaque être représentait (pardon, deviendra...) une cellule-maillon du grand Tout.

Le Rivage des Femmes
Pamela Sargent

Moins ambitieux, mais non dépourvu de notations sociologiques majeures, ce livre reprend des thèmes mille fois exploités, en les mélangeant toutefois de manière inédite. Après un holocauste nucléaire (ça existe encore, ça ?) se dessine un monde barbare et manichéen, où femmes et hommes (mais est-ce là, vraiment, la meilleure métaphore possible du Bien et du Mal ?) ont cru bon de rebâtir des civilisations séparées, pour mieux s'ignorer et se déchirer ! Tout cela pour donner une sorte de contre-enquête à la ***Zardoz*** (et au féminin). Si ça peut amener les jeunes téléspectatrices du très superficiel ***Age de Cristal*** à la découverte d'une S.-F. initiatique, le pari de Pamela sera amplement gagné.

Desolation Road
Ian McDonald

Il y aurait du "cristal qui songe" dans cette ***Desolation***-là qu'on n'en serait pas autrement surpris. En effet, y est réunie une faune aussi poétique que pittoresque, un fourre-tout de vagabonds excentriques et de marginaux de tout poil, plus psychotiques les uns que les autres, mais tous animés du "je ne sais quoi" qui finalement caractérise si bien l'âme humaine. Mais ce beau monde, ô malheur, arrive à grand-peine à s'expliquer sur le pourquoi et le comment de sa présence en ces lieux, et en ce livre, le style qui se voulait picaresque n'est jamais que branché, et nous voilà noyés dans des intrigues à tiroirs multiples, parmi des symboles qui se ramassent à la pelle... C'est un peu dommage, car le bonhomme promettait, dès qu'il aura trouvé son style, promis, il nous fait signe. Pour inconditionnels des années 80, s'il en reste.

Rock Machine
Norman Spinrad

Egalement parue en fin d'année, cette nouvelle "somme" de Spinrad le facétieux ravira tous ceux (levez le doigt) qui pensent toujours à allier joyeusement sexe, violence et rock'n roll. Et aussi étonnant que ça paraisse, on navigue en fin de compte dans un mélo sympa, un "à la manière de" comme les affectionne Spinrad, qui tire ainsi un trait final sur la (sa ?) jeunesse qui raffole encore des coulisses du show-biz mais obéit maintenant aux lois de la cybernétique... Si ça vous paraît un peu lourd, profitez-en pour relire ***Jack Barron***, c'est la même collection, justement.

Le Prisonnier
Alain Carrazé, Hélène Oswald
(Ed. Huitième Art)

Un roman époustouflant que celui du **Prisonnier**. Conçu (en très grande partie) et remodelé-trituré-accouché (dans la douleur) par un dangereux mythomane, Patrick McGoohan, qui en restera marqué à tout jamais. Et que ce soit pour l'interview-choc du maître (*"Notre principal ennemi n'est pas extérieur à nous-même, c'est le numéro 1"*, dit McGoohan complètement et quasi définitivement identifié à son héros !), ou que ce soit pour l'historique complet du tournage, et la version absolument intégrale (y compris les variantes...) du script des 17 épisodes, il faut, vous l'avez compris, vous procurer d'urgence un des exemplaires (numérotés) de ce chef-d'œuvre livresque. *450f.*

MAD MOSIK

A Nightmare on Elm Street 5
Jay Ferguson
(Varère-Sarabande VS 5238)

Là, on démarrerait presque par une sorte de big-bang originel, comme le chaos à l'aube du monde, avec un beau crescendo entrecoupé de voix d'anges venues d'ailleurs, mais ces cloches, coco, ne serait-ce pas déjà un glas qui sonne ? Eh oui, il y a bien là une (plusieurs ?) créatures du Diable, c'est tout à fait (et sans nul doute) ce que sont censées représenter toutes ces voix cristallines émergeant d'outre-tombe, n'est-ce pas ? Le bruit monte, monte, les grandes orgues aussi, pas de doute l'ami Freddy semble nettement plus à son aise dans une ambiance cimetière, car il en profite pour se dévoiler enfin, le bougre, alors c'est carrément la bonne vieille batterie qui marquera son arrivée. Suivent ensuite, pêle-mêle, synthétiseur et orchestre symphonique, suggérant (on s'en doutait un peu) l'installation définitive du cauchemar en ce bas monde...



Halloween 5
Alan Howarth
Varèse (Import Pathé PM 264)

Et c'est parti pour un rock frais et allègre, et allons-y les jeunes, on a les 4 premiers morceaux pour s'éclater, même que la plage 2 est vraiment bien balancée, et le 3ème morceau alors, hein que c'est chouette cette ambiance "boîte", on s'amuse on s'amuse, c'est presque un "Hair" des sixties ! Et paf, dès la plage 5, ça chauffe un peu plus, ne serait-ce pas l'annonce de... Ah, quand même, on commençait à s'inquiéter, il a fallu attendre le 6ème morceau, ses bruitages et son synthé grave et lent, pour que le suspense s'accroisse, que la tension monte, obsessionnelle et pourtant harmonieuse. C'est ici que commence véritablement la peur, puis le synthétiseur s'adoucit, telle une mélopée dissonante, un peu vaudou (plage 7), finalement de plus en plus cristalline.

Le disque retourné, c'est vraiment l'angoisse, l'harmonie alors se mue progressivement en bruit de siphon qui se vide, les sons cristallins en montagne de verre qui se brise... Un semblant d'orchestre de chambre, et hop les cymbales (plage 3) annoncent sans doute l'entrée en scène du meurtrier, ça tape, ça fouette, ça dévale, c'est la poursuite infernale. Les dernières plages adoptent une allure de fin du monde, lunaires et apaisées, les forfaits sont accomplis, l'absence est de retour, la nature peut respirer. A bientôt, on se retrouve dès la sortie d'**Halloween VI**, n'est-ce pas ?...



Wired
Artistes divers
(Import Pathé-Marconi PM 264)

Pour se reposer de ces angoisses, voici un joli pot-pourri plutôt versé dans les "seventies". Face A, on découvre respectivement un jazzy-rocky un peu lourd mais bon enfant, suivi de beaucoup de cuivres, pour se convertir progressivement en rock de plus en plus net, bon salut, on est parti danser et on compte plus les morceaux qui défilent, finalement assez guillerets, ah non tiens, en 7ème plage ça se transforme en une lente musique symphonique, emphatique, annonciatrice de quelque chose, c'est rien, c'est le disque à retourner... Et c'est reparti pour un hard-rock instrumental, entrecoupé (en plage 2) par un slow langoureux façon discothèque, aussitôt recouvert d'un nouveau hard plus imposant, et synthé + piano (à partir de la plage 4) viendront parachever cette oeuvre majeure, bon échantillon (en conclusion) de toute la musique "populaire" des 40 dernières années. Pour dragueurs en manque...

IMAGES INTERDITES
Syros Alternatives



Un régal pour les yeux et pour l'intellect que ce pot pourri intelligent et courageux rassemblant de nombreuses images interdites ou censurées Bernard Joubert et Yves Frémion explorent tous les supports médiatiques (BD, cinéma, affiches, etc.) pour cerner leur proie la perfide censure et sa sinistre copine · l'autocensure. Ca coûte 150F, c'est copieusement illustré, plein d'humour et idéal pour offrir au jour de l'an. (moi c'est déjà fait...).

ILS ONT OSE !

Terrifique, la folie qui règne sur le petit monde des images. Déjà que les titres se montraient baladeurs, mais voici que le graphisme des affiches se mettent aussi de la partie. Qu'est-ce qu'on va devenir ? En effet, de l'affiche de **Frissons** (Cronenberg) version vidéo, ou de celle de **After Death** (voir 3ème de couv. du N° 62), qui a bien pu copier sur l'autre ? Envoyez vite vos réponses à *Mad Movies*, services dénonciations. Merci d'avance.



Laborieux, l'hommage posthume de Lee Van Cleef le 17 décembre sur *France Inter*. A 13h 45 on apprend qu'il a joué dans **Une Poignée de Dollars**, que **Sabata** est une série télé et que **New York 1997** serait son dernier film. La totale, quoi ! Quelques coin-coins nous rappellent heureusement le "**Nom de Code : Oies Sauvages**", du bon vieux Margheriti, tourné quelque trois ans plus tard, et suivi d'ailleurs de quelques autres *Bis* italiens. (Au fait ça fait vraiment coin-coin, les oies ?). Le même jour, à minuit, ça ne s'arrange pas franchement, puisque le chroniqueur enthousiaste prétend que ce vieux Lee tenait le rôle principal dans **Le Train Sifflera Trois Fois** ! C'est vrai qu'il figure dans le film (c'est déjà ça, remarquez), mais de là à lui attribuer le premier rôle, c'est gonflé.

Curieuse, l'interprétation dans le *Nouvel Obs* (du 12/10/89, page 172) du célèbre sigle CSA. D'après eux, ça signifierait "Comité de surveillance de l'Audiovisuel !" Non, les gars, même si tout le monde le pense très fort, CSA ne signifie encore que "Conseil Supérieur de l'Audiovisuel", mais, comme on dit, il n'y a que l'intention qui compte.

Tentant, le lapsus commis par *L'Actua-Ciné* du mois de novembre dernier. En effet, l'entretien réalisé avec Thierry Lhermitte sur le tournage de **Ripoux contre Ripoux**, le prochain Claude Zidi, devient, à la consternation générale, sur la couverture : "Interview : Bernard Lhermitte". C'est carrément **Ripoux contre le Grand Bleu**, alors ?

Inquiétude, au sujet de ce qu'il avait bien pu advenir du "N" manquant au titre "Den(n)is Hooper" de l'*Ecran Fantastique* N° 109). En fait tout va bien. Ils ont dû le retrouver, puisqu'ils l'ont recasé dans cet autre titre du numéro suivant : "L'Offensive Japo(n)naise"... Vous voyez bien que rien ne se perd en ce bas monde et qu'il faut continuer à croire en Dieu. (ceci dit, ça nous arrive aussi ce genre de trucs...).

Dernières nouvelles : les N.M.P.P. se mettent en grève. Nous qui nous pressions pour boucler, évidemment ça nous laisse de la marge. Merci les grévistes.. Vous nous réveillerez quand vous aurez fini, quand même !

Sans complexe, la tirade de Christian Milhau (le copain de Gault...) à l'antenne de *France-Inter*, à 8h 45, le 21/11/89. Je cite assez littéralement : "Aucun magazine ne peut vivre sans publicité. La pub constitue 50% des rentrées budgétaires d'une revue (tiens donc !). D'ailleurs, il n'y aurait pas de liberté de la presse sans publicité".

Ah bon, d'après lui la publicité rendrait libre, alors ? Elle est bien bonne, celle-là ! J'aurais pourtant parié ma paye sur le contraire, dites donc. Comme quoi tout le monde peut se tromper. On va en parler aux chaînes TV, ça va sûrement leur faire plaisir ; elles qui, jusqu'ici, s'écrasaient devant l'Audimat pour vendre plus cher leur espace pub.

Marrante, la jaquette de la **Vengeance des Monstres** (titre télé de **It's Alive III** de Larry Cohen) publiée dans *TéléK7*. On imagine assez bien la scène au moment du bouclage:

- Euh, coco, j'ai une seule photo et il me faut deux visuels pour ma jaquette, qu'est-ce que je fais ?
- Passe ce truc, ça ira bien...
– Oh non, tu déconnes, c'est une scène de **L'Invasion vient de Mars** !
- Mais non, t'inquiète, on n'y verra que du feu. Si les téléspectateurs étaient cinéphiles, ça se saurait depuis longtemps...
- Oui, t'as raison, on va pas passer des heures sur un film pareil..."

Bravo, les jeunes, ça c'est de l'information !



Critique, la situation au 4 *rue Mansart* : Marcel, vexé par nos propos, a décidé de passer *The Bat* mensuel, on n'est pas près de recevoir sa vidéo à temps.... J.P.P. cherche toujours la quasi-totalité des membres de son groupe (musique française only), nous du moment que les répètes se déroulent loin de nos oreilles, ça va... Nico a pris l'habitude d'aller écrire ses textes au pub du coin, dans quel état va être le Mad'gazine, on n'ose l'imaginer ; encore heureux qu'on jette tous un oeil sur "Ils ont osé !"... Longo cadre à la TV sur le tournage de la *Roue de la Fortune* (véridique), on avait bien remarqué qu'il n'écrivait plus comme avant... Guignebert ne travaille plus que la nuit, parfois J.P.P. le relaie à 6h du mat', tandis qu'il regagne son gîte en battant des ailes, va falloir potasser de vieux grimoires, en tous cas la situation vampire de plus en plus. . Toullec, trouvant qu'on manque de travail en ce moment, nous propose de créer une troisième revue dont il serait le responsable; il a bien fallu le calmer, qu'est-ce que vous voulez... Enfin, toute la rédaction a décidé d'aller se la couler douce à Avoriaz. Si jamais *Impact* paraissait entretemps, merci de nous le faire parvenir poste restante...



Mathieu Liens, Gordes

La page "courrier" de *Mad* m'ayant toujours fasciné, je ne peux m'empêcher de constater que certains de vos lecteurs semblent particulièrement méchants face à certains films, ou pire, face à certaines critiques de films.
Nous savons tous que le cinéma est en crise et que le fantastique n'y échappe pas, mais pourquoi alors, diable, incendier des films ? Après tout, c'est à cause de nous s'il y a 5 "*Freddy*", c'est le public qui fait le cinéma et non le contraire...
Et s'il a été assez intelligent pour refuser le cadeau empoisonné de **Batman**, je crois qu'il est capable de savoir ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Et vous reprocher à vous, ô journalistes qui ranimez mes nuits, de faire trop d'articles sur tel ou tel film, c'est tout simplement ridicule ! Après tout, il en faut pour tout le monde, non ?
Alors soyons tolérants, et le cinéma renaitra de ses cendres.

Fabrice Jouët, Fleury-Les-Aubrais

Etant un fidèle lecteur de *Mad*, je suis un peu déçu par les nouveaux numéros, je n'y trouve plus mes rubriques préférées : l'interview d'un maquilleur et les Nouveaux Maquilleurs. J'aimerais aussi trouver un dossier sur les studios Pinewood.
Je profite de ma lettre pour envoyer une photo d'une de mes sculptures en plastiline. Un dernier mot pour saluer Gaétan de la *F/X Cie* et créateur du meilleur fanzine sur le maquillage, *Cessm*. Si des personnes intéressées par mon travail veulent m'écrire, n'hésitez pas. Fabrice Jouët, 18, rue des Escures, 45400 Fleury-Les-Aubrais.



Ca y est, on tourne les yeux cinq minutes et tout le monde en profite pour faire sa pub, ça alors !
Après avoir fait des dossiers sur pas mal de maquilleurs connus, nous nous bornons maintenant à les évoquer lorsqu'ils travaillent sur de nouveaux films. Ceci dit, la rubrique "Carrières" saura prendre le relais. J.P.P.

Clément Michel, Asnières

Je vous félicite pour votre décision de prendre une année sabbatique pour le Festival du Super 8. J'y allais cette année pour la seconde fois consécutive et j'ai trouvé la qualité des films bien inférieure à l'année précédente. Point positif: l'hommage rendu à Bruno Lemechin avec ce superbe film et surtout l'ambiance excitée qui s'est soudain transformée en silence de mort.
Bonne continuation pour *Mad Movies*.

Stéphane Roux, Tahiti

Bien qu'il soit difficile de vous trouver dans tous nos kiosques, je vous envoie un dessin, témoignage de notre fidélité. Ici les films nous arrivent souvent deux mois après la France, quant à **Roger Rabbit**, nous ne l'avons toujours pas vu. Amitiés.

Boris Speckbacher, Avignon

Salut, c'est moi. Si je vous écris, à vous mes petits agneaux, c'est parce que je crois avoir des responsabilités à assumer. Vos nombreuses lettres me confortent dans l'idée que je suis devenu votre croquemitaine préféré. Alors j'ai décidé de retourner ma veste (et accessoirement de me laisser pousser les ongles). Dorénavant, je ne rêve plus de la peau explosée de Charles Bronson, d'airs à l'harmonica d'E. Morricone, de duels qui durent un quart d'heure. Non, grâce à Dieu, tout cela est enterré. Vous m'avez ouvert les yeux (vous aimez ça, hein?). Maintenant, je veux de la bidoche. Oui, vous avez bien lu. Je veux des steaks, de la tripaille. Je veux sucer vos foies et ce qu'il y a dedans. Je ne demande qu'à claquer trente balles, si possible quarante le week-end, pour voir le pur écran blanc de la salle du coin se colorer de rouge, de boyaux qui sortent de ventres juvéniles. Des explosions, des carambolages, des Freddy, des Jason, voilà ce que doit être le cinéma. Comme Sylvie Bourasseau, je trouve que le monde des adultes est trop sombre. Tout ce que je demande, c'est que Freddy m'utilise comme un vulgaire suppositoire (*euh, le typo, pensez à me virer ce passage, c'est trop hard movies comme image, surtout avec le sida qui traîne en ce moment...JPP*). C'est dans cette attente que j'ai trouvé un sens à ma vie. En attendant, permettez que je me substitue à lui et rêvez de moi. Imaginez que je vous fais plein de choses horribles.
J'espère de tout coeur que cette lettre vous aura fait oublier la précédente. Je suis avec vous maintenant.
Quant au dernier numéro, je tenais à dire que ce n'est pas raisonnable de publier les propos subversifs de Miriam. Ca va pas, non ? De la poésie, des sentiments, qu'est-ce que ça a à voir avec le 7ème art ? Elle veut plus de mystère, de suspense, de subtilité. Y'en a vraiment, c'est pas humain ce qu'ils demandent !

Je décèle tant d'ironie dans ta lettre que je me demande bien comment tu as pu refermer l'enveloppe. Evidemment, ces propos ne prennent tout leur sens que si l'on se réfère à la précédente lettre de Boris, parue dans le numéro 60, et aux réponses acerbes qu'elle a suscitées. Moralité achetez tous les Mad et vous comprendrez de quoi l'on cause, les gars! J.P.P.

Bruno Pralong, Eysines

Chercher un adjectif pour définir le dernier film de James Cameron serait une perte de temps. Aucun superlatif ne pourrait concorder avec ce monument qui s'appelle **Abyss**, ce pari insensé gagné haut la main.
Dans ce chef-d'oeuvre, rien n'est laissé au hasard, délaissé.
Les scènes d'action sont essoufflantes et spectatulaires. Cameron, de la même manière qu'il filmait les intérieurs angoissants et étouffants de la base coloniale envahie par les Aliens, pousse le spectateur vers un état proche de la claustrophobie. Michael Biehn est dément à la perfection dans son contre-emploi et la scène de combat entre les deux engins est très réaliste et digne des duels du guerrier de la route, Max.
Mais toutes ces scènes d'action voient leur impact (*20F en kiosque en ce moment même... Euh oui, pardon, continue mon petit Bruno...*) multiplié par deux (*doublé, en quelque sorte, alors ? Bon d'accord, j'arrête...*) de par leur situation : durant tout le film, le danger extérieur est là, dans les fonds marins. Pas les eaux javellisées du lymphatique **Grand Bleu** ou celles, irréalistes, de **20.000 Lieues sous les Mers**. Non, les grands fonds, le noir. Des milliers de mètres d'une eau obscure, angoissante, glacée comme la mort. Et ce danger latent rend des scènes comme le naufrage sous-marin ou la chute de la base encore plus impressionnantes.
Depuis **Rencontres du Troisième Type** ou **Highlander**, jamais mes glandes lacrymales n'avaient été aussi prêtes à éclater : l'apparition de l'Alien, ainsi que celle du vaisseau spacial, fluorescent, grandiose, mais rassurant dans cet univers ténébreux, resteront des moments privilégiés. Et la chair de poule qui m'a parcouru m'a fait espérer qu'à l'heure des **Batman**, quelqu'un d'autre que Spielberg sache encore faire passer autre chose que des images, même remarquables.

Sandrine Allart, Paris

Maintenant que vous avez passé le cap des soixante (je parle du numéro 60, pas de votre âge, rassurez-vous), je vous trouve meilleurs que jamais (*même mal placé pour pouvoir juger, je reconnais que c'est vrai, ça*). Qu'est-ce qui vous arrive et jusqu'où tout cela va-t-il finir ? De toute façon, nous sommes avec vous.

Pascal Trouvé, Giberville

Qu'est-il arrivé à Spielberg ? Son **Indiana Jones et la Dernière Croisade** n'est qu'une parodie des deux précédents numéros.
Où sont passées les joies, les peurs, les passions, la beauté et l'émerveillement (*tiens, à propos, où sont passées mes chaussettes ?*) de ses précédents films ? Nulle part. Steven nous offre une série B bourrée de scènes beaucoup trop comiques et quant aux effets spéciaux c'est la catastrophe. Les scènes aériennes sont nulles, mal filmées, les maquettes affreuses, les mattes et les explosions ratées, etc.
Pour le dernier épisode, le Wonder Boy aurait pu nous donner un final extraordinaire et non cette décomposition (du déjà vu) et ce petit tremblement de terre. Et le scénario ? Quel scénario ! On prend le même que **Les Aventuriers**, on y ajoute le père, on échange l'Arche contre le Graal et le tour est joué.
Indiana Jones et la Dernière Croisade est l'une des plus grandes déceptions que le cinéma m'ait infligée. Spielberg, tu as tué Indy. Je joins à ce courrier un chèque de réabonnement.

Ah bon, sans cette dernière phrase, je doutais de ta raison, dis donc. Inutile de dire que nous ne sommes pas vraiment d'accord avec toi et que le score du film dément complètement cet avis intransigeant. J.P.P.

Marilyne Quimonès, Montceau-Les-Mines

J'ai 22 ans et je me fais l'effet d'être une honorable vieillarde, lorsque je lis que le lecteur moyen de ce fameux magazine a environ 18 ans. Depuis 3 ans je lis la revue et, contrairement à certains, je ne trouve pas qu'elle "régresse". En effet, l'actualité fantastique est si pauvre qu'il ne doit pas être facile tous les jours de pouvoir en parler (est-ce pour cette raison que nous avons eu droit à la fantastique rubrique des "Craignos Monsters" ?).
Je tiens tout de même à remercier l'équipe de *Mad* pour ses articles objectifs. C'est en effet à la suite de la lecture de beaucoup de vos textes que je suis allé voir certains films, et il faut bien reconnaître que je n'ai encore jamais été déçue !
Je compte passer vous dire bonjour dans trois semaines environ, car je serai de passage à Paris et je ne manquerai pas d'aller voir vos ravissantes frimousses (*elles ne sont pas toutes ravissantes, tu sais, si je n'avais pas peur que les autres me lisent, je pourrais t'en dire, des trucs...*)
Continuez sur votre lancée, *Mad* est le meilleur magazine de fantastique. Après en avoir essayé plusieurs, il n'y a que le vôtre qui ait retenu mon attention. Gros bisous à tous.

C'est vrai que les revues, il faut en essayer plusieurs avant de trouver la bonne. C'est comme pour les filles, tiens, je n'y avais jamais pensé... J.P.P.

Anonyme, de St Etienne

N'étant pas un lecteur assidu de *Pif Gadget* ou de *Mickey Parade*, je ne saurais trop conseiller au sieur Annequin (voir Courrier 62) de modérer ses propos. Il est en effet évident que si le fantastique survit, c'est grâce à la jeunesse. Il me semble d'ailleurs qu'à la lecture du *Mad Courrier*, on peut s'apercevoir que certains "adultes" s'avèrent plus puérils que la plupart des ados. L'humour du sieur Annequin, par exemple, me laisse augurer de son manque de maturité. A mon avis, ces gens-là n'ont pas leur place dans *Mad Movies*.
A bientôt, et merci d'avoir remis **Batman** à sa place, ce film qui détruit 50 ans de la vie d'un héros.

Didier Allard, Bethoncourt

J'aimerais répondre à T. Cauquil et C. Dulon (Mad 62) pour leur dire que beaucoup de jeunes et moi-même dévorons littéralement *Mad*. Eh oui, mes petits cocos, on est là et encore pour longtemps. Quant à votre synthèse des films, à vous entendre, ils seraient tous mauvais. Faut pas pousser quand même, prenez Indy, par exemple, ne s'agit-il pas d'un excellent film ? De toute façon, si *Mad Movies* ne vous fait plus décoller ni rêver, abstenez-vous.
Bon, passons aux choses sérieuses. Quand vous dites que vous tirez 80.000 exemplaires de Mad, se vendent-ils tous ou vous en reste-t-il sur les bras ? Et comment se passe la distribution chez les libraires ? A part ça, merci pour cette superbe couverture glacée du number 62. La classe.
Encore une chose (*vite, on ferme...*) : j'espère que *The Craignos Monsters* come back bientôt, hein ? Croisons the fingers, les guys !

Come on, les kids, I'll tell you tout about (en train...) the mag in question. Non, finalement, je vais parler français : ça fera moins classe mais on ne peut pas tout avoir. Well (damned I'd recraqued...), nous tirons au maximum pour que la revue soit le mieux distribué possible, aussi bien en France qu'à l'étranger (other countries... you suived ?), ceci d'après une répartition que nous établissons nous-mêmes.
Bien sûr, il nous revient des invendus car il faut distribuer le plus possible pour vendre le plus possible. Ces invendus, nous vous les revendons quand même (admirez le plan d'enfer...) dans chaque numéro, et ce parfois jusqu'à 10 ans après parution et épuisement final. Ainsi les N° 22, 25, et bientôt les 24 et 28, vont se voir entièrement vendus jusqu'au dernier exemplaire.
Ceci nous aide à tenir ce prix de 20F depuis pas mal de temps et aussi à ne pas trop compter sur la pub pour boucler notre budget. J.P.P.

Christophe Sperto, Mulhouse

Depuis quelques mois, je cherche à donner forme à mes délires cauchemardesques. L'idée m'a pris enfin d'essayer de leur donner vie. Voici donc ma première expérience de modelage sur mon idole, Freddy, ainsi qu'un diable entièrement comestible fabriqué en pâte d'amande. Je sais que d'autres que moi ont maîtrisé ce savoir par le biais de livres sérieux. J'aimerais puiser aux même sources, alors faites-moi parvenir quelques références secrètes sur les rares grimoires dissimulés dans l'antre des spécialistes parisiens. Les seuls dossiers que vous consacrez aux effets spéciaux n'en disent pas assez pour que je puisse en suivre l'exemple. Savez-vous également s'il existe des magasins spécialisés dans mon village maudit. Christophe Sperto, 9, rue de l'Arsenal, 68200 Mulhouse.

Je laisse le soin aux lecteurs de ta région de te répondre en publiant ton adresse complète. J.P.P.

Photos de Christophe Sperto





Gaël Le Bellego, Guichen

Abonné depuis deux ans je m'aperçois avec stupeur qu'une des évolutions prédominantes du cinéma fantastique ne semble pas heurter ou faire réagir les inconditionnels du genre.
Je m'explique : lorsque l'on pense aux grands classiques qui parviennent réellement à terrifier, on se tourne irrémédiablement vers la décennie 72/82. Maintenant, rien, l'indifférence, aucun frisson, ou si peu. A mons sens, l'explication la plus rationnelle est à rechercher au niveau de l'utilisation des effets horrifiques ou du gore. En effet les **Maniac** de Lustig, **Cannibal Ferox** de Lenzi, **Anthropophageous** ou **Evil Dead** (dernier pilier du dôme de l'épouvante) outrepassaient les limites du sordide en nous balançant en pleine gueule des scènes gerbeuses, à peine regardables. (*beurk, tu pourrais faire attention, on est à table, quand même...*).
Maintenant le cinéma fantastique investit, soit dans les productions "gros sous" innommables ou soit dans des incursions timides style "Trash Movies". Alors pourquoi l'impact émotionnel fléchit considérablement dans les années 80 ? Soit les scènes crados sont mal amenées faute d'ambiance, d'acteurs et de décors : **Les Prédateurs de la Nuit**, **Hellraiser** (mais si !), soit on vous asperge d'un humour yankee dégoulinant de niaiserie : **Return of the Living Dead**, **Critters**, **House**, **Evil Dead II** (le sacrilège du siècle, démystifiant l'original), soit enfin des metteurs en scène talentueux manquent d'audace : **Hidden**, de Jack Sholder, **Cujo** de Lewis Teague. Alors, lorsqu'un **Bloody Bird** ou **Le Jour des Morts-Vivants** sort et nous rappelle avec nostalgie la malaise éprouvé à la vision des films précédemment cités (auxquels on pourrait ajouter la collection "René Château", **Le Loup-garou de Londres** et quelques Fulci, Craven ou Deodato), on l'encence sans retenue.
Je cite beaucoup de noms ou de titres, mais je pense que cela s'imposait afin que ceux qui me lisent puissent visualiser mes idées.
Publier ma lettre serait autant un honneur qu'un grand service, et cela permettrait de lancer un appel vigoureux aussi bien aux détracteurs qu'à ceux qui rejoignent mon avis. Bon vent à *Mad*.

*Tu as partiellement raison (partiellement parce qu'il reste tout de même **RoboCop**, **Near Dark**, **Angoisse**, **La Mouche** ou **Hellraiser**, mais si ! et sans doute encore quelques autres), mais cependant la cause, bien que fondamentalement louable, me semble perdue d'avance. J'entends par là que le simple spectateur français ne peut rien y faire, sinon bouder les films qui lui déplaisent. Et comme l'élaboration de ce genre de productions ne dépend pas du succès remporté dans les salles françaises, on risque encore de se taper certains navets si vous voulez m'en croire. Ceci dit, si quelqu'un a une idée pour faire avancer les choses, qu'il la propose et nous nous battrons pour la faire connaître. J.P.P.*

Christophe Dufoux, Douai

A propos de votre géniale revue, j'aimerais vous dire qu'elle s'est améliorée depuis 1983. Les dossiers sont moins cons (*ah, tant mieux alors, j'ai toujours peur de faire con, faut dire...*) et vous parlez beaucoup plus des films qui sortent. Je précise que j'ai quatorze ans et que je suis abonné à *Mad*. J'aimerais ajouter qu'à la braderie de Douai, j'ai trouvé quelqu'un qui vendait 18 anciens *Mad* à 5F pièce. Je lui ai tout pris avant que quelqu'un d'autre ne s'y intéresse.
J'aimerais aussi savoir si mon monstre de neige du dernier hiver, peint à la gouache, vous fait si peur que ça (voir photo) ?



Préférant garder nos opinions pour nous, nous avons pratiqué un sondage auprès de diverses personnalités pour connaître leur impression au sujet de la photo. Dans l'ordre, ça leur inspire:
Une terreur indicible (Lovecraft),
Un seul mot (Cambronne),
Une profonde jalousie (les concurrents associés),
Une atteinte inacceptable aux droits du chien (la SPA),
Ouah ouah, ah ouah ouah... (Baxter),
l'envie de décliner toute responsabilité (Kodak),
Une trique d'enfer (Gai Luron),
Comme tu vois, personne n'est resté insensible à ton chef-d'oeuvre et c'est déjà ça. Surtout, dès que tu t'attaques au bonhomme de neige, n'hésite pas à nous l'envoyer, tu sais que notre mission consiste à informer ! J.P.P.

Cédric Rabelle, Villeneuve d'Ascq

Je profite de mon bon de commande pour vous dire que je vous estime beaucoup. Vous représentez pour moi (et pour beaucoup d'autres, je n'en doute pas) LE magazine de Ciné-Fantastique sortant vraiment de l'ordinaire. Vous faites un boulot remarquable et j'approuve entièrement le fait que *Mad Movies* ne paraisse qu'un mois sur deux. C'est la meilleure solution pour que la qualité du mag reste intacte.
Longue vie à vous tous, et vivement le N° 100, puis le 1000 où je sens que vous allez faire un carton total et sortir du commun !

Je me demande si nous n'allons pas plutôt sortir du commun. Pense que le N° 1000 paraîtra du côté de l'année 2146. Abonne-toi jusque là et on te glissera le dernier par la fente du caveau. Pour nous, pas de problèmes, j'ai lu les prédictions de Madame Soleil pour 90, il paraît qu'on est quasiment éternel, à Mad. Au fait, si au lieu de lui acheter ses prédictions 90, on lui faisait plutôt relire les grosses conneries qu'elle annonçait pour 89 ? Comme ça, pour rire. J.P.P.

Jean-Pierre Carage, Colomars

Etant ce matin plongé dans la lecture de vieux numéros de MM (lesquels ont cela de commun avec les grands crus qu'ils se bonifient avec le temps), je tombe en arrêt devant le dossier consacré à Hitchcock, dans les N° 40 et 41, et plus particulièrement sur les remarquables analyses plan à plan (**Les Oiseaux**) ou séquence à séquence (**Psychose**) réalisé par le très pertinent Y. M. Le Bescond (*rassure-toi, il savait aussi se montrer très impertinent ..*).
Dans l'intro au dossier, Yves-Marie justifie son travail en déplorant l'excès de commentaires trop souvent délirants d'une certaine critique à propos d'un fond plus souvent imaginaire qu'effectif, au détriment de la forme, du langage cinématographique, du Cinéma avec un grand C, pour reprendre son expression. En effet, Hitch est le témoignage vivant qu'il est possible de pondre un chef d'oeuvre avec une histoire très quelconque (théorie de Mc Guffin), d'où il ressort que la réussite cinématographique n'a rien de très culturel (on peut évidemment envisager cet aspect, mais c'est un autre discours, voilà tout).
Il serait à mon avis intéressant de radicaliser ce genre d'analyse formelle de façon à en faire une rubrique qui reviendrait tous les deux ou trois numéros. Imaginez l'enjeu d'une telle approche dans le domaine fantastique : Il ne s'agit de rien moins que répondre à la question, "comment générer la peur ?" (plus d'un cinéaste en herbe en ferait son profit !). Imaginez un Argento, un Bava, un Cronenberg, un Carpenter étudiés sous cet angle. Imaginez cette démarche appliquée à **L'invasion des Profanateurs de Sépultures**, ou à **Freaks**. J'en ai l'eau à la bouche.
Tout l'intérêt de MM est qu'il traite tous les aspects du cinéma fantastique et s'efforce d'être le plus complet, le plus diversifié possible. Cela est tout à son honneur et le fait sortir du lot, sans cesse croissant de ses homologues. C'est pourquoi je vous suggère, dans cet ordre d'idées, de rajouter une corde de plus à votre arc : sa flèche trouvera le coeur de nombreux lecteurs.

Grégory Hemart, Lyon

Je recherche tous les renseignements possible sur la création d'un fanzine. Les pièges à éviter. Existe-t-il des organisations pour avoir quelques tuyaux sur les films ou les livres nouvellement sortis ? A quoi doit correspondre le budget initial ? Si vous pouviez me donner quelques indications. C'est une question de vie active ou de vie passive !
J'ai 18 ans, j'habite Lyon. Si des personnes sont intéressées (surtout des demoiselles !) par la création d'un fanzine consacré au fantastique en général, ils peuvent m'écrire à Grégory Hémard, Boulangerie des Ecoles, 81, rue de Marseille, 69007 Lyon. Longue vie au Mad.

La première question à se poser devrait être la suivante : que mettras-tu d'original dans ce fanzine et qu'aura-t-il de plus que les nombreux zines qui existent déjà ou, mieux encore, que les revues spécialisées qui font déjà bien leur travail ? A partir de là, tu pourras toujours trouver de la photocopie à bon marché pour concrétiser tes rêves. La logistique ne représente pas le plus important pour se lancer ; ce qui manque surtout c'est l'inspiration, l'originalité et aussi un certain talent.
Maintenant, si tu t'intéresses davantage aux demoiselles qu'à l'édition, abats ton jeu franchement. On peut même fréquenter plein de demoiselles sans jamais faire de fanzine. Je sais, j'ai essayé dans le temps... J.P.P.

CARRIERES

Propos
Anecdotes
Itinéraires
...

Rubrique de
Vincent
GUIGNEBERT

NICOLAS CAGE

FILMO



MARY LAMBERT

SERGIO STIVALETTI (Maquilleur)

La créature de SPETTRI.

Sergio Stivaletti et un démon de papier.



Le bouc en train... de s'esclaffer (THE CHURCH).



Le look initial du père monstrueux.



Un démon branché portant des Ray-Ban. Projet non retenu.

L'Italie, patrie du gore. Herschell Gordon Lewis supplanté sur son propre terrain quelques années plus tard par les Bava, Fulci, Argento, Deodato, D'Amato. A leur service pour faire gicler le sang au bon moment, Gianetto de Rossi. Aujourd'hui, la relève est assurée, et Sergio Stivaletti a beaucoup de talent.
A 33 ans, Stivaletti n'a pas encore réussi à vendre ses services en dehors de "la botte". Mais le travail ne manque pas, la production fantastique italienne étant la plus importante en Europe. Stivaletti est un artiste complet. Très tôt, il dessine, sculpte et passe derrière la caméra, 8 ou 16, pour mettre en images ses travaux. Les études de médecine lui apportent de solides notions morphologiques et, camouflées sous les rictus monstrueux de ses créatures, ce sont souvent des maladies réelles qui se retrouvent. Et ces souvenirs estudiantins seront toujours plus nets que les souvenirs de guerre de Tom Savini.

Il décroche un premier job sur le **Murder Obsession** de Riccardo Freda, où il fabrique une fausse tête dont, paraît-il, il ne vaut mieux pas parler. N'en parlons pas, donc, et en effet. Il fabrique ensuite quelques petits vers blancs pour **Crimes au Cimetière Etrusque** de Sergio Martino, qui, de son propre avis, ne servent à rien. La rencontre avec Dario Argento, par amis interposés, guidera la suite de sa carrière. Sur **Phenomena**, il conçoit le visage mongoloïde du meurtrier, et garnit la fosse dans laquelle tombe Jennifer Connelly de cadavres peu ragoûtants. Entracte amusant sur **Afrikante**, de Mino Guerrini, un sous-**Indiana Jones** où il met sa touche d'exotisme en fabriquant une chauve-souris et un serpent géant. **Démons** lui fournit enfin une occasion de contrôler tous les effets d'un film. Transformations, maquillages, masques, prothèses, effets goooooores. Un travail impresionnant, que ne met pas en valeur une version française allégée. Retour aux petites productions avec **Atomic Cyborg** de Sergio Martino, un Z sympa où **Terminator** et **Mad Max** sont main dans la main, et **Miami Golem** de Alberto De Martino (à ne pas confondre avec l'autre, bien qu'il n'y ait pas grande différence), où Stivaletti donne naissance à un foetus extraterrestre du plus mauvais goût. Comme le film. En 86, il travaille sur **Momo**, un film fantastique de Johannes Schaaf, avant de plonger dans l'horreur de **Démons II**, remake encore plus gore que **Démons**. Mais justement, trop, c'est trop. A voir le film, on imagine Stivaletti à la bourre sur le plateau en train de transformer un chien en démon ridicule ou encore de confectionner un pseudo-gremlin caoutchouteux. Une erreur de parcours. Toujours le film d'horreur avec **Spettri** de Marcello Avallone, où il s'occupe de la créature satanique et assassine.

Stivaletti, comme beaucoup de maquilleurs, doit faire face aux impératifs de tournage et aux exigences des metteurs en scène. Ainsi sur **Opera** avec Dario Argento : *"Initialement, on m'avait demandé de construire un corbeau mécanique, plus une tête et une paire de serres à une échelle plus grande. On m'a demandé ensuite d'en fabriquer cinq autres, aux mouvements plus limités, le tout en trois mois. Cette durée peut sembler suffisante pour un grand atelier d'effets spéciaux. Dans mon labo, nous ne sommes que deux : Barbara Marosetti et moi !"*

Sa création la plus folle se trouve dans **Spider Labyrinth** de Gianfranco Giangni. Un bébé dont le corps se transforme en araignée géante, la tête, expressive, restant juchée à l'extrémité d'un long cou. Réalisée image par image pour les plans d'ensemble, cette métamorphose impressionnante permet aussi à Stivaletti de rendre hommage à Ray Harryhausen, son maître.

Son film le plus récent, **The Church** de Michele Soavi (voir dans ce numéro), où, entre quelques effets gores bien foutus mais classiques, il façonne un bouc satanique et un homme chauve-souris inspiré d'une gravure du dessinateur Boris.

Dernièrement, il a collaboré à deux téléfilms nullissimes de Lamberto Bava (enfin, pas plus nullissimes que les autres) et ceux qui ont tenu ou tiendront jusqu'au bout de **The Prince of Terror** (où l'on découvre notamment un zombie bien crade) et de **Dinner with the Vampire** (un coeur bondissant hors d'une poitrine, comme plat de résistance) sont priés de nous faire part de leurs remarques éventuelles concernant le maquilleur de ce bimestre.

PETITES ANNONCES

Ach. la B.O. de **Remo, sans Armes et Dangereux**. Laurent Carré, 18 rte de Courgerennes, 10800 Buchères.

Ach. tout sur la trilogie **Star Wars** (articles, photos, etc...) et toute documentation sur les acteurs principaux, ainsi que les anciens numéros de ***Starlog*** et ***Starbust*** sur le sujet. Patricia Robin, 13 allée Pilâtre de Rozier (Apprt 2168), 92290 Châtenay-Malabry.

Cherche qqn pouvant copier (sur 2 K7 vierges, à lui envoyer) les 2 B.O. de **L'Empire Contre-Attaque et Indiana Jones et le Temple Maudit.** E. Gharbi, RN 15, Lieu-dit "Labotte", Epretot, 76430 St Romain de Colbosc.

Cherche K7 vidéo (Pal ou Secam) de "Star Wars Holiday Special", passé à la TV en 78 (*ça existait déjà la télé, en 78 ? Excusez-nous, on est tellement jeunes....*). Ecrire à François Leone, Galerie des Alliés, 83240 Cavalaire.

Vd. les ***Mad*** 10 à 22, ainsi qu'anciens fanzines + affiches + photos. J.-Jacques Cordier, 31 rue Roger Berin, 54270 Essey les Nancy.

Vd. ou échange K7 vidéo originales + anciens numéros de ***Artima Color*** + posters... Thierry Rodriguez, 6 rue du Presbytère, 57490 L'Hôpital.

Vd. nombreuses B.D. ***Strange, Titan, Marvel, Nova***... Cherche tous ***Fantask***, et personnages de **Star Wars.** Chris Mechelen, 20 rue Charlemagne Broutin, 59350 St-André.

Cherche un cinglé qui vendrait 54 numéros de ***Mad*** à 5f. pièce !!! (*puisqu'on aborde la science-fiction, j'en cherche un qui les achèterait 50F pièce, tiens, s'adresser à la revue....*). Benoît Hollebecq, 56 rue Rubens, 59118 Wambrechies.

Vd. à 15f. pièce nombreuses B.O. fantastiques (+ timbre et fourniture de la K7). Et aussi revues ***Toxic*** et ***Ecran*** à prix réduit. Cherche la B.O. de **Commando et 48 Heures.** Olivier Marchal, 9 résidence Ste-Madeleine, 13011 Marseille.

Vd. les ***Strange*** de 2 à 100, ***Arédit, Artima***... Et cherche ***Batman-RC.*** Gilles Maréchal, 262 chemin des Fourniers, 83210 La Farlède.

Cherche collectionneurs pour échanges de B.O. Stéphane Marin, 288 rue Vendôme, 69003 Lyon.

Vd. photos d'exploitation et affiches de films 120x160 (1400 titres, tous genres). Christophe Richard, 32 rue de la Varenne, 71380 St-Marcel.

Cherche tous jouets de **Star Wars** (en particulier "quadropode" AT-AT (*choum, merci !*). J.-Marc Detrey, 3 résidence des Sorbiers, 1530 Payerne (Suisse).

Ach. anciennes revues fantastiques comme ***Vampirella, Creepy, Star-CinéCosmos***, etc... + vieilles affiches de cinéma. Eric Franchi, résidence Super-Bastia, imm. "le Lorba", 20200 Bastia.

Cherche représentations d'affiches ne dépassant pas 5cm de haut (pour un catalogue...), tous films, toutes époques. M'Baliya Saïd Ali, 36 rue Jean Cottin, 75018 Paris.

Ach. toutes figurines et vaisseaux de **Star Wars.** Nicolas Wattez, 135 rue d'Ambleteuse, 62200 Boulogne.

Ach. toutes K7 (de préférence V.F.) sur films de S.-F. des années 50/60 : **La Conquête de l'Espace, L'Oasis des Tempêtes, Not of this Earth, Le Fantastique Homme-Colosse,** ou **Les Soucoupes Volantes Attaquent,** etc... (*hé, sans déc., ça m'intéresse aussi, j'ai déjà* ***L'Oasis des Tempêtes.*** *Ecrire à la revue*) plus tous documents les concernant. Daniel Vanleene, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Cherche tous docs sur **Les Diables** de Ken Russel (photos, filmo, etc...). Jérôme Didelot, 99 rue Georges Ducrocq, 57070 Metz.

Vd. 4 romans de H.G. Wells (70f. le lot - poche), + B.D. de ***Batman***... Ou échange contre des ***Mad***... (*bonne idée, on devrait prendre le* Mad *comme monnaie européenne, au lieu de l'écu. J'en parle à Delors et je reviens...*). Tél.: à Julien, au 86 66 46 05.

Ach. les numéros 1 à 5 de ***Doc Savage Omnibus*** (français ou américains). Stéphane Hannequin, 2 bis rue Constant, 93220 Gagny.

Ach. jaquettes de **House I, Hurlements I, Starfighter, Sid & Nancy, Alice Sweet Alice, La Déchirure, Rosemary's Baby, La Sentinelle des Maudits,** etc... Phil Cardinael, 19 rue des 3 Evêchés, 7793 Bizet (Belgique).

Ech. des B.O. (en copiant des K7) contre nombreuses autres copies... (*ça y est, j'ai encore rien compris. Lo pô kompris non plus, la typo...*) Frédérique Catrin, 25 rue Pierre Hans, 6040 Jumet (Belgique).

Ach. tous articles sur le catch : revues, T-shirts, posters (si possible américains). Fabien Jouanolou, Loudervielle, 65240 Arreau.

Vd. nombreuses affiches de films, tous formats tous types, 40 f. maxi. + photos (couleur) de films, à 50f. les 12. Hervé Martin, 7 rue Berlioz, 67310 Wasselonne.

Ach. cher les enregistrements de 2 courts métrages de David Lynch : **The Alphabet et The Grandmother,** diffusés le 21-5-89 sur *Canal +*. Ainsi que l'enregistrement de l'émission "***Les Français vus par...***" diffusée sur *A2* le 26-10-88. Félicité Secouet, 8 rue Quillou, 47000 Agen.

Cherche collection de B.D. ***Strange*** antérieures au numéro 100 (+ le 102 et le 105) (*tu as de la chance, quelqu'un les vend dans ce numéro. Décidément c'est vachement interactif ces petites annonces*). Olivier Pasquier, la Vivandière, "les Poiriers", 49220 La Membrille s/Loire.

Ach. affiches de **Indiana Jones III, Permis de Tuer, Crocodile Dundee,** + tous les James Bond, etc... Et vends des B.O. + des personnages et vaisseaux de **Star Wars.** Olivier Rames, 45 rue Raymond du Temple, 94300 Vincennes.

Ach. les ***Mad*** 11 et 12. David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny. *C'est bien ça : court et concis, on adore. Dommage qu'on rallonge, sinon...*).

Vd. les K7 de **Indiana Jones III, Batman, Freddy IV,** etc... + ***Mad*** 1 à 62 (*ça y est, tu nous lâches, alors, petit voyou ?*). Karim Bouguelaa, 11 cité des Moulines, 09300 Lavelanet.

Cherche tout ce qui concerne **Massacre à la Tronçonneuse** (B.O., affiches, revues...). (*à propos de tronçonneuse, vous savez qu'il vaut mieux l'avoir blanche et droite que Black et Decker ? Elle est connue, d'accord, mais sans ça dans les petites annonces, qu'est-ce qu'on s'embêterait. Personne ne les lirait, si ça se trouve !*). François Lacrampe, 15 ch. du Canaulet, 33610 Cestas.

Ach. la musique (en C.D.) du fabuleux **Sixième Sens,** de Michael Mann. Patrice Carrazzo, 1975 St-Séverin (Suisse).

Vd. 280 magazines ***Marvel*** antérieurs à 82. Sylvain Fontaine, 7 rue du Général De Gaulle, 91490 Oncy.

Ach. la K7 de **Evil Dead II** + des anciens ***Strange*** (*on frôle la contagion, c'est pas possible...*). Romuald VonEuw, 6 place Jules Verne, rés. "Messidor", 93380 Pierrefitte.

LE TITRE MYSTERIEUX



Qui a eu l'audace de faire un enfant dans le dos à notre charmante héroïne ? C'est la question subsidiaire à notre Titre Mystérieux de ce bimestre. La principale restant : de quel film provient cette photo ? Les cinq premiers à nous répondre (juste, évidemment) revevront le prochain numéro gratuitement. Bien fait pour vous.
Notre photo précédente provenait du film **Terrorvision** et cela n'a pas échappé à la sagacité de Jean-Pierre Richard (Paris), Patrick Bonnet (Courbevoie), Jean-Marc Emarot (Ablon), Micheline Debost (Viry Châtillon), Frédéric Babouin (Bourges), et encore Marcello Lagrasta, Hervé Leclercq, Gérard Clarin, Olivier Friant, Gilles Champetier, Christophe Duverbecq, O. Zaniewicki, Jimmy Gauthier, Frédéric Savalle, Luc Cabassot, Daniel Biga, Olivier Franck, Jean-Marc Beaudit, Nicolas Curié, Laurent Cravero, Laurent Heulard, Jérôme Ploteau, F. Bogaert, Grégory Wlodarczyk, Hassan, Baghdadi Benbarqué, Laurent Gomez, Henri Hadjari, David Thomas, Frédéric Berthy. Merci de continuer à nous répondre sur **CARTE POSTALE**, uniquement.

Cher Tonton Mad, ne me laisse pas tomber. Ayant perdu de vue une très bonne amie à moi, tu es mon ultime recours. Sachant qu'elle est aussi une de tes disciples, tous les 2 mois, peux-tu lancer cet S.O.S. dans sa direction, par pitié ? Elle s'appelle Florence... Roger Deola, 103 route de Prades, 66000 Perpignan. (*Oui, Florence, reviens vite, on t'aime tous !*).

Vd. nombreuses affiches et jaquettes + les K7 de **La Fureur de Vaincre, L'Empire du Soleil, New York 1997, C.H.U.D.,** etc... Et cherche (toujours en VHS) **Le Temple d'Or, Portés Disparus III, Flic ou Zombie, Bloodsport, Piège de Cristal.** Stephen Perdreau, 15 village "Les Chênes", 61170 Le Mêle s/Sarthe.

Vd. anciens ***Ecran*** 55, 67, 69, 70, 76, et 83 (à 100f. les 6). Question idiote : que signifie le "A" de George A. Romero ? (*alors toi, tu vas au coin jusqu'à ce qu'on te dise d'en bouger. On a en effet répondu à cette question dans le courrier des lecteurs du* ***Mad*** *48. Soit tu n'écoutes pas, soit tu es infidèle, ce qui est pire. Bon, sans rancune : A, ça signifie Andrew*). Armand Meckes, HLM Jean Jaurès (Bt. C), 38300 Bourgoin- Jallieu.

Vd. la K7 originale de **Vendredi 13** (100f. avec jaquette). + les copies des **Vendredi 13 I, II, III, IV, VI.** Et cherche **Amityville II et Vendredi 13 V** (toujours en VHS), + affiches des **Amityville** et de **Jaws III et IV** (*c'est tout, t'es bien sûr ?*). Gaëtan David, lotissement "les Bochets Frais", 90150 Fontaine.

Echange les B.O. de **Retour vers le Futur + Blade Runner + The Rocky Horror**... (tout neuf) contre les ***Mad*** 20, 21 et 22. Mohamed Sidi Yacoub, 133 route de Thionville, 57050 Metz.

Cherche absolument tout sur les 3 **Guerre des Etoiles** : posters, K7, figurines, etc... Cédric Limare, domaine d'Aribaud, 11290 Arzens.

Vd. ou échange 500 K7 de B.O. en tous genres. Liste contre 1 timbre, à Frédéric Pawlowski, 18 rue de Rome,59100 Roubaix.

Ach. à prix "normal" les ***Mad*** 1, 22 et 25. + cherche avec furie (*très bien p'tit gars, rompez...*) tous docs intéressants sur **Terminator.** Jean-Christophe Dourdy, 22 impasse des Mésanges, 74210 Faverges.

Vd. des K7 vidéo tous genres, + 2 magnétoscopes... (*là, ça devient de la grosse annonce. Bientôt vous allez vendre vos immeubles, vos Jaguar, et vos nénettes., les mecs..*). M. Letournel, 17 allée des Fleurs, 76240 Bonsecours.

Cherche maquilleurs et spécialistes des F.X.-mécaniques, de préférence fans de la série ***The Avengers***, en vue de la réalisation d'une nouvelle version (sombre et ultra gore) intitulée "***Melon Hat and Leather Boots***". Tél. à Rif-Raf au 48 70 71 32.

Cherche adresses en France, Belgique ou Angleterre pour acheter des films fantastiques en V.O. uniquement. Bruno Buch, 11 rue du Séminaire, 67540 Ostwald. (*on s'y ennuie tant que ça, dans ce séminaire ?*).

Vd. des romans-films (***Winchester, Star-Ciné-Aventures, Colt, Cow-Boy Magazine, Far-West Magazine,*** et ***Kimba***...) + des anciens ***Première, Starfix*** et ***Télé-Ciné-Vidéo.*** Dominique Eslan, Bellevue, 35580 Guichen.

Cherche... des correspondants adorant le fantastique. F. Berthy (17 ans), 3 rue Paul Cézanne, 77140 Nemours.

Vd. les ***Mad*** de 27 à 50 inclus, dans un coffret cartonné, le tout 500f. Didier Normand (*tu serais pas plutôt auvergnat, toi, hein ?*), 29/10 rue Serrurier, 02000 Laon.

Vd. 1 cinquantaine de K7 originales, + poster "**Aventuriers de l'Arche Perdue**" (120x160). David Lotton, 1 rue André Trasbot, 35000 Rennes.

Cherche photos d'Arnold Schwar... et posters d'Indiana Jones et de **Barbarians.** David Lermort. LP des Lagrange BP 117 Bully-Les-Mines.

Echange des B.O.F. en tous genres (horreur). Benoît Lemaître, 26, rue M. Pagnol, 78410 Aubergenville.

Par le Créateur de Freddy.

6 h 45 : 200 000 volts. Horace Pinker expédie
les affaires courantes. Le cauchemar peut commencer.

UN FILM DE WES CRAVEN

SHOCKER

Branchez-vous sur
36.15 COLUMBIA

AVORIAZ 1990

ALIVE FILMS PRESENTE "SHOCKER" DE WES CRAVEN MICHAEL MURPHY · PETER BERG · CAMI COOPER et MITCH PILEGGI dans le rôle de Horace Pinker

Musique de WILLIAM GOLDSTEIN Montage ANDY BLUMENTHAL Directeur de la Photographie JACQUES HAITKIN Producteurs exécutifs SHEP GORDON et WES CRAVEN

Produit par MARIANNE MADDALENA et BARIN KUMAR Ecrit et réalisé par WES CRAVEN.

ULTRA·STEREO

Bande originale du Film sur Disques, Cassettes et Compact Disc.
Avec : Alice Cooper . Iggy Pop . Dangerous Toys . The Dudes of Wrath et Bonfire.

